



<http://facebook.com/iamdaniell>

Les yeux verts

(Roman)

par

Jean-Bernard Papi

« Expérience, mère commune des arts et des sciences »
Léonard de Vinci

OceanofPDF.com

Du même auteur :

- ***Croquis des saisons et des voyages***, poèmes, Éditions Éditinter, 1997. **Épuisé.**
- ***Cheval d'enfer et autres nouvelles***, nouvelles. Éditions Éditinter 1998 **Épuisé.**
- ***La chanson de Rosalie***, roman, Éditions Éditinter 1999.
- ***Naufrage d'un autobus***, roman policier et d'humour, Éditions Jean-Michel Bordessoules et nouvelles éditions Bordessoules 1999. **Épuisé.**
- ***Portraits de famille***, poèmes. Éditions Éditinter, 2000. **Épuisé.**
- ***Et vive la révolution***, et autres nouvelles. Éditions Éditinter, 2001, **Épuisé.**
- ***Mémoires des autres guerres***, nouvelles. Éditions Éditinter 2003. **Épuisé**
- ***Socrate et les technocrates***, nouvelles. Éditions Éditinter 2004. Prix Claude Farrère délivré par les Écrivains Combattants. **Épuisé**
- ***Balades insolites***, Textes courts. Édition Le Croît vif 2007. 34 itinéraires de fantaisie en Charentes, accompagnés d'aquarelles de Christiane Massonnet. Prix de la Saintonge Romane 2008 délivré par l'Académie de Saintonge
- ***Céline, jusqu'au dernier jour***. Roman. Éditions Le Croît vif 2008.
- ***J'ai tué Samir Vanadjian***, Roman Policier Éditions Mon Petit Éditeur Paris, 2010.

- ***Une petite musique jouée sous la verrière de La Fabrique de munitions***, Roman Les Éditions du Net 2014 277 pages.

- ***Vie et passion de Ferdinand Quatrefigues*** Roman. Éditions Mon Petit Éditeur Paris 2015

- ***La cave de Hauteroche*** roman, Le Croît Vif éditeur 2016

OceanofPDF.com

1.

Sept ans après la mort de Bernard Fontanier, Alice revint dans Villemars qu'elle n'a jamais oublié. Madame Fontanier s'est éteinte quelques mois après son fils, tuée par le chagrin, dit-on ici. La chère vieille ferme d'Alice, sa ferme, après l'incendie reconstruite à l'identique, est de nouveau à vendre, chez Prune et Successeur comme jadis. Mais Dominique n'est plus là pour la faire visiter et en vanter la solidité. L'herbe et les ronces ont envahi la cour et le jardin, preuve qu'elle est à l'abandon au moins depuis une année. Naturellement, les entrées des souterrains ont été obstruées et le couple de retraités qui a acheté la maison des Fontanier n'en a jamais entendu parler.

Des détails, parfois imperceptibles, témoignent des transformations qui continuent à s'opérer dans le pays. Villemars figure désormais sur les cartes routières. Depuis deux ou trois ans, depuis la montée du prix de l'immobilier dans la grande ville, le hameau se repeuple de mères célibataires et de jeunes ménages qui travaillent à Orléans, certains même à Paris. Ils habitent, pour la plupart, dans des maisons neuves ; un lotissement sur un terrain de Bourreux « le spéculateur » est en cours d'aménagement à la sortie du hameau.

Bourreux « l'aimable » est mort d'un cancer il y a trois ans, sa veuve et ses enfants continuent l'exploitation après l'avoir modernisée. Tracteurs, remorques et moissonneuse-batteuse partagent un hangar tout neuf équipé de plusieurs silos de stockage et d'une tour de séchage pour le maïs et le blé. Maria est toujours là, à peine changée. À presque cent ans sa silhouette toute cassée et rabougrie ressemble de plus en plus à une branche morte apportée là par le vent. Alice est allée jusqu' à sa maison, au fond de l'impasse pour lui souhaiter le bonjour, mais Maria ne l'a pas reconnue et ne lui a pas ouvert sa porte. Elle est, selon ses voisins, des jeunes fraîchement installés, totalement brindezingue et sourde.

Le fils cadet de Texier, Rémi, a repris finalement la ferme de son père. La veille, il avait montré fièrement à Alice sa dernière acquisition, un tracteur énorme équipé d'un ordinateur et du GPS. « Du ciel, un satellite guide le tracteur tandis que l'ordinateur donne, au gramme près, le poids d'engrais à répartir sur le champ, mètre après mètre ». Rémi dispose aussi de son ordinateur personnel pour gérer l'ensemble de la ferme, ses stocks de céréales, régler les factures et s'occuper des rendez-vous avec les acheteurs. Il voit venir le jour sans déplaisir, où le tracteur sera piloté par un satellite artificiel et où il pourra enfin, comme les bourgeois, nager l'après-midi avec ses enfants dans sa piscine toute neuve. Texier, le père et sa femme, à la retraite, se sont retirés il y a deux ans à la Grande-Motte.

Les champs, à perte de vue, prennent l'allure magnifique des jardins de Versailles car les agriculteurs depuis quelques années arrosent à grandes eaux, des eaux puisées à trente mètres sous terre, blés et surtout maïs, du printemps à l'automne. À l'image de Bernard Fontanier, ils le font assez souvent pendant l'heure de midi.

– Les sols sont littéralement lessivés par cet arrosage, lui a confié un ingénieur agronome de passage au Relais de Saint-Jacques à Tournais, où elle loge pour quelques jours. Il faut craindre une perte irréversible des qualités du sol dans les vingt ans à venir, a-t-il ajouté. Après ce lessivage l'odeur si forte de la terre de Beauce que vous aimez tant, ne sera bientôt plus qu'un souvenir car le fumier animal ne peut être remplacé, au moins sur ce plan, par les engrais chimiques. Mais peut-être verrons-nous, d'ici là, une nouvelle race de maïs à petite sur tige et génétiquement modifié qui réclamera moins d'eau pour arriver à maturité. Mais il y a plus grave. La terre se tasse sous le poids des tracteurs de plus en plus lourds, sous l'action des produits chimiques et des arrosages et elle devient de moins en moins perméable.

Sans que l'on puisse parler de cause à effet, une petite rivière, la Conie, qui coulait près de Patay où les carpillons et les grenouilles abondaient naguère, Alice s'en souvient, est aujourd'hui tarie. Le maire d'un village voisin, un « gros », plante du maïs dans son lit. Epieds-en-Beauce a vu sa population presque doubler du fait de l'industrialisation d'Orléans qui s'étend inexorablement vers le nord. Les rues ont été refaites, élargies, et l'église, grattée et poncée, est comme neuve. On lui a servi, au cours du déjeuner dans un restaurant de Patay une sorte de boulgour, l'Ebly, qui est concocté à partir d'une certaine catégorie de blé. Pas mauvais mais sans

grande prétention culinaire. On parle aussi d'un aéroport à construire, à une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau vers le nord qui emploiera du monde. Des projets d'usines pour fabriquer un carburant extrait du colza et des betteraves sont dans l'ascenseur...

On dresse aussi des éoliennes, un peu partout autour de Villemars, pour utiliser ce damné vent d'ouest qui secouait si fort la charpente de sa ferme, et fournir de l'électricité subventionnée. Eoliennes qui, au repos, ressemblent à de gigantesque crucifix qui bouchent l'horizon de leurs silhouettes grêles et disproportionnées. Lorsqu'elles fonctionnent, elles grincent dans le vent comme autant de girouettes démesurées. Tout ça, ces nouveautés extravagantes, éloignent encore un peu plus la plaine de Beauce de sa fonction originelle qui est la nourriture des hommes.

En revoyant la fenêtre de ce qui fut sa chambre, sous le toit, le souvenir d'Adrien traversa Alice et ce lui fut comme un coup de poignard dans la poitrine. De toutes ses forces, elle voulut l'atteindre par la pensée pour lui faire partager un peu de cette forte émotion qu'elle ressentait en ce moment. Trois mois après le drame, le bac en poche, Adrien était parti étudier le droit aux Etats-Unis, dans une grande université, études payées par son père devenu député pour la quatrième fois. Il travaille maintenant dans un cabinet d'avocat de New York. « Il faut que j'oublie » avait-il murmuré le jour de son départ ; sans préciser ce qu'il voulait oublier. Elle a longtemps pleuré en lui le seul homme qu'elle ait aimé et dont elle conserve le souvenir jusque dans les fibres les plus profondes de sa chair.

Frédéric et Mireille vivent toujours avec elle et poursuivent leurs études à Paris, l'une vise les études de lettres, l'autre s'interroge. Ils dînent avec leur père lorsqu'il qu'il siège à l'Assemblée nationale. Elle n'a plus de nouvelles de Gilles. Après avoir quitté l'armée de l'air il a été embauché par Air France. Il est maintenant commandant de bord, s'est marié, et devenu père de famille. Il a oublié Villemars, Alice et son passé. Seule, Dominique, établie à son compte dans une station de sports d'hiver des Alpes passe régulièrement la voir. Elle vit avec une copine depuis dix ans mais ne cherche pas à faire reconnaître son état et sa liaison par un mariage en bonne et due forme.

Alice, de son côté, continue à faire l'avocate. Elle possède son propre cabinet et ses affaires sont prospères, c'est ainsi qu'elle a acheté une maison dans l'île de Ré. Une île devenue à la mode près de La Rochelle. Même pendant la saison estivale, elle s'y ennuie à mourir malgré la présence de

nombreux amis dont Dominique et sa copine. « Je suis une terrienne, pas une navigatrice, dit-elle. Ici on élève des huîtres dans l'eau froide, là-bas en Beauce, des millions de graines germent dans la terre chaude... » Elle ne s'est jamais remariée et elle regarde les hommes toujours avec le même appétit de ses yeux verts au regard si joliment chargés d'innocence.

Après son dîner en compagnie de l'ingénieur agronome et un café suivi d'un bon bain dans sa chambre, elle s'est allongée sur son lit. Elle n'a pas sommeil et trop de souvenirs se bousculent dans sa tête. Dans cette chambre d'hôtel anonyme avec son papier peint terni par le soleil et les volets qui laissent passer un peu de la lumière d'une ampoule électrique allumée dans la cour, il lui suffit de fermer les yeux pour se souvenir.

C'était un début de juillet quelques années auparavant. Elle venait de Paris, seule dans sa Ford blanche. Une casquette bleu marine, propriété d'Adrien, enserrait ses cheveux châtons presque roux et de larges lunettes de soleil dissimulaient ses yeux. Elle se revoit tournant à droite aux feux tricolores d'Artenay. Le bitume par endroits brillait comme de la glace et, par les vitres baissées, un courant d'air chaud traversait l'habitacle. Il était presque midi. Elle se rendait en Sologne. Elle voulait acheter une résidence de vacances, une maison pour elle toute seule, et pour ses enfants. Seule, dans son esprit cela voulait dire sans homme. « Si l'immobilier en Sologne continu de grimper, lui avait dit Léo, un ami de son ex devenu depuis peu son patron, ça pourrait être une bonne affaire pour plus tard. » Elle avait ses idées sur la maison en question. Elle la voulait confortable, bien entendu, comme son appartement de Paris, avec un étage ou deux et de nombreuses chambres. Elle souhaitait une façade bien proportionnée voire originale, mi bois mi torchis, et un terrain attenant suffisamment grand pour y planter des arbres. Des fruitiers, parce que les fruits à Paris sont beaux mais sans saveur, dégueu comme disent les enfants. Et aussi des arbres à fleurs qui sentent bon.

Elle devait pouvoir y loger également l'indispensable piscine sans quoi une maison de vacances n'est rien d'autre qu'un bain ordinaire destiné à faire suer le burnous de la ménagère. Et, comme à Versailles, pourquoi ne pas y installer un bassin à poissons, un bosquet d'arbres rares et même une grotte avec une ou deux statues... Autant fixer la barre au plus haut. Il fallait aussi qu'elle soit, cette mesure de rien du tout, à proximité d'une route et à deux pas d'une petite bourgade typique avec tout ce qu'il faut de

commerces. Elle ne voulait pas d'une grange retapée, paumée dans une nature « sauvage et indomptée » comme les copains qui font des kilomètres en auto, ou en vélo pour les plus écolos, pour acheter leur pain ou se faire prendre la tension. Disposait-elle de fonds suffisants ? On verra ça plus tard. Fraîchement divorcée, elle se sentait particulièrement disponible et neuve.

À trente-huit ans passés de trois semaines, elle voulait que s'ouvre une vie nouvelle « débarrassée des contraintes sociales et bourgeoises de la ville », comme aurait dit son vénéré maître en philosophie le beau Mironneau, fils spirituel d'Herbert Marcus, de Mao et du Che. Réflexions faites, Paul Mironneau ne l'avait peut-être pas dit, ni même écrit, mais on pouvait le déduire de ses discours. D'après un notaire ami de Léo, de nombreux Parisiens achetaient pour presque rien des fermettes Solognotes à des patriarches pressés d'aller s'entasser dans des villages où il y a encore un médecin-pharmacien, un croque-mort et un club du troisième âge. Si elle avait su ce qui allait se passer, elle serait restée à Paris se contentant d'escalader les escaliers de la Tour Eiffel pour le sport et l'air pur. Mais voilà, Alice était une aventurière. Enfin presque...

On vivra chez moi comme sur une île déserte, songeait-elle en poursuivant ses rêveries de laitière. Les nanas célibataires ne s'emmerdent pas avec la bouffe et la poussière. On fera très peu de ménage, naturellement, et chacun concoctera ses repas en piochant dans les provisions qui rempliront le cellier. On dînera dehors. On allumera des bougies dans toutes les pièces et même dans le jardin. On restera jusqu'à l'aube à bavarder, à danser, à boire du vin des bords de Loire. Ne pas oublier une cave dans mes prétentions immobilières, pour le vin, ainsi qu'un cellier, pour les provisions de bouche. Je me ferai une niche bordélique, rien que pour moi, une chambre avec mes jupes, mes pantalons et mes pulls entassés sur des poufs. J'aurai des journaux et des bouquins, ceux que je n'ai jamais eu le temps de lire à Paris, éparpillés un peu partout. Sur une chaise longue, car la Sologne c'est déjà le Sud, elle jure de lire les philosophes contemporains qu'elle ne connaît que par leur passage à la télé.

Son imagination s'emballe et prend de la vitesse comme un skieur débutant sur une piste noire. Elle n'a jamais eu la possibilité de choisir elle-même son cadre de vie. Elle n'a même jamais connu cette liberté-là, toujours à la traîne du mari, de Jean qui pensait, payait et décidait pour elle. Un peu grisée aussi par l'état euphorique de son compte en banque et par

cette joie toute nouvelle de décider seule, elle fonce sur la route au mépris des radars et des gendarmes.

Après son divorce, elle avait éprouvé une énorme fatigue, un harcèlement de cheval, comme si un poids posé sur ses épaules l'empêchait de bouger et même de penser. Elle se trainait comme ces grosses tortues qui peinent sur le sable pour regagner la mer. Elle avait été trompée, roulée par « Jeannot Lapin », son ex, qui avait refusé tout bonnement de partager la garde des enfants. Elle n'avait pas éprouvé de chagrin à se séparer de lui, c'était plutôt le contraire, mais elle s'était bagarrée, en vain, pour qu'il prenne au moins sa part de garde, selon la loi. « Il avait désormais autre chose à faire que de jouer les nounous, » lui avait-il dit avec hauteur et une grimace comme si elle lui avait demandée de vider le pot de chambre. Texto. Il lui laissait le grand et les deux petits. Il les verrait de temps en temps, mais pas trop. « Un jour par an, inutile de prendre des habitudes difficiles à modifier ensuite ». Ce Tartuffe qui, comme avocat, le meilleur de Paris pour les divorces, s'efforçait de convaincre ses clients de penser d'abord à leur progéniture. Aujourd'hui, il prenait le contre-pied de ce qu'elle avait toujours cru bien ancré chez lui : ses louables et nobles convictions.

– L'immonde ! grogne-t-elle en serrant son volant de colère. Il faut que l'autre, celle qui avait pris sa place, la fille du sénateur Machin, le cramponne par les couilles, ou par le fric. Ou les deux.

Les femmes de la tribu de Jean, car de son côté elle n'avait ni sœur ni frère, seulement quelques nièces et cousins-cousines lointains, avaient soutenu leur Jeannot avec des postures de tragédienne. « C'est à nous les femmes, bêlaient-elles, de nous occuper des gosses. C'est notre devoir. » Leur devoir ! Et quoi encore... Alors elle avait choisi de partir à l'aventure vers un lointain et douillet cocon. Pas trop loin de Paris quand même parce qu'il faut bien y retourner bosser. Je me vois nabab avec ma piscine, se disait-elle, mais pourquoi ne pas chercher dans un paysage minéral de rochers gris et d'herbe fauve, une humble maisonnette et son minuscule jardin de sable ratissé. L'idéal pour méditer sur l'ignominie du monde et des hommes... Ne pas oublier le sac de riz, la théière en fonte, deux ou trois pinceaux et un bol d'encre pour calligraphier et faire surgir des paysages abstraits sur du gros papier buvard. Hélas ! impossible ! Entre ses doigts le stylo le plus étanche fuyait au bout de deux jours, alors un pinceau... Jean

râlait quand il découvrait ses pâtes dans les dossiers. De toute façon, il râlait tout le temps.

Le souk, le plein air ou la cellule de nonne, deux faces de sa personnalité : L'avocate disciplinée et la femme libertine et sensuelle. Changer de décor, cela signifiait aussi se faire de nouveaux amis. Il lui arrivait même d'envisager de faire un autre métier sans trop savoir lequel. Journaliste chez Marie Claire ? Libraire politique ? Enseignante en n'importe quoi ? Marchande de bonbons ou de jouets ? Pute ou plutôt Escort-girl, c'est plus distingué ? Deux virages pris trop vite firent hurler les pneus et la ramenèrent sur terre. Ces départementales vous réservent de ces surprises connes ! On se demande pourquoi il y a tant de virages dans cette plaine à betterave plate comme la main ?

Pas de flagellation, se morigène-t-elle. Encore moins le renoncement monacal, mais s'épanouir comme une graine qui retrouve le terreau après des années d'oubli dans un sachet en plastique. Et pas de dépression nerveuse en vue non plus. Elle ne voulait surtout pas ressembler à ces femmes qui ont hanté son bureau avec leur orgueil en capilotade et leurs yeux rouges exhibés comme les stigmates du martyr. Au bout d'un temps décent d'affliction, la vie doit repartir en faisant ronfler ses moteurs.

Elle avait choisi de passer par Patay pour éviter Orléans et les feux tricolores qui jalonnent la route jusqu'à la Loire. Jean fulminait lorsqu'il venait buter contre ces mécaniques qui semblaient fonctionner, et pour lui tout seul, en dépit du bon sens. C'est à dire passer au rouge dès qu'il se pointait. Elle aurait pu prendre l'autoroute mais quel plaisir pouvait-on trouver à se mêler à ce flot qui faisait son cauchemar dans Paris. Elle voulait rejoindre Meung-sur-Loire, puis, par les départementales si charmantes, atteindre la Sologne en roulant peinarde et le nez au vent. Pourquoi avoir choisi la Sologne ? Elle ne savait pas trop, mis à part le fait que ce n'était pas trop loin de la capitale. Probablement aussi parce que, à plusieurs reprises, Jean l'avait emmenée dans des propriétés mâtinées hôtels de luxe. Là, en compagnie d'autres bonnes femmes qui s'ennuyaient, elle se faisait droloter par des larbins jeunes et attentifs, pendant que dans les bois, messieurs les hommes tiraient à bout portant des faisans d'élevage tout en parlant politique, et fric. Et cela sur invitation et après avoir réglé un droit de chasse qui mettait le kilo de faisan au prix du caviar. C'est là que Jean avait rencontré le sénateur X, son futur beau-père... Elle aimait aussi ce nom, Sologne. Elle le trouvait léger et parfumé, gracieux. Elle aurait pu choisir la Normandie mais l'été y était trop frais, la Bretagne mais il pleuvait trop ; la Bourgogne l'avait tentée un temps mais il y faisait trop froid l'hiver...

La vente de leurs biens à Paris et la liquidation du cabinet, Jean et Alice Charnet, avocats spécialisés, ironie du sort, dans les divorces, la mettait à la tête d'une somme intéressante. Suffisante pour investir dans la chaumière de ses rêves et louer un appartement dans la capitale afin de continuer à faire l'avocate, sur dossier, dans le cabinet de Léo. Elle pouvait le remercier celui-là. Le seul à l'avoir épaulée honnêtement et à lui avoir immédiatement proposé une association à condition qu'elle arrête de fumer gauloises et

shit. Ce qu'elle avait fait. Un boulot comme elle l'avait toujours souhaité et normalement payé, une aubaine par les temps qui courent. Elle se doutait bien qu'il devait avoir une idée derrière la tête cet ami précieux. Mais c'était comme ça depuis la nuit des temps ! Ce n'est pas parce qu'on en parle crûment à la radio ou à la télé que la sexualité des hommes et des femmes a changé. C'est plutôt comme si ce débordement verbal prenait la place du plaisir des corps.

Certains puritains, épouvantés par le sida, trente mille cas en France, mais trois cent fois plus de cancers, préconisent ouvertement la chasteté voire la masturbation. Il faut voir le résultat de ce sevrage. Depuis une ou deux décennies, plus de la moitié des activités des tribunaux sont consacrées à des problèmes de mœurs. Pour elle, comme pour une majorité d'inconscients, selon la terminologie officielle, la baise ne peut se pratiquer que dans la confiance et la bonne humeur, sans préservatifs et sans plus de problèmes et de questionnements que pour une partie de tennis.

Ce salaud de Jean lui abandonnait les deux gosses qu'ils avaient eues ensemble avec l'absence de morale d'un clébard ! Elle crut même le voir qui traversait la route à cet instant. Elle crispa ses mains sur son volant et pesa sur l'accélérateur avec un sourire mauvais. Ce n'était qu'un gros chien pépère, éberlué par ce chauffard, et elle faillit verser dans le fossé. Sans compter ses petites rapines, sur les bibelots, les tableaux, les livres. Pardonnables dans le fond. N'avait-elle pas viré sur son compte personnel un reliquat d'argent provenant d'une lointaine vente d'actions achetées en commun. Mais les enfants ne sont pas des objets que l'on oublie sur la cheminée avant de vider les lieux, ou que l'on échange contre un meuble ou un tableau !

– Ils seront mieux éduqués par toi, lui avait-il glissé en se penchant, comme une confidence. Ce dont elle ne doutait pas. Moi, je ne suis qu'un homme égoïste et souvent oublieux, avait-il ajouté.

Faux-cul comme un cancérologue vous prédisant cent années de bonheur alors que vous fumez quatre paquets de gauloise par jour. Elle avait encore le son de sa voix dans l'oreille.

– Mais toi aussi tu fus parfois oublieuse de tes devoirs d'épouse, avait-il continué la bouche en cul de poule. Ne me prends pas pour un con. Cocu, je l'ai été plus souvent que n'importe lequel de mes amis. Mais ça ne fait rien, je te verserai une pension, une énorme pension. Si tu y tiens.

Elle y tenait ! Il avait quand même, un peu plus tard et à tête reposée, un peu gratté sur le chiffre mais elle s'était réveillée et s'était défendue bec et ongles. On avait fini par s'entendre. « L'éducation des enfants n'a pas de prix », avait-il admis alors à regret tout en se drapant dans son manteau de père noble. Il avait été cocu ? Pas assez. Est-ce que chez les peuples prétendus sauvages, pardon, primitifs, les mâles larguent ainsi leurs lardons ? Avec cette absence de scrupules ? Quelqu'un lui avait affirmé, au cours d'un cocktail et à propos de tout autre chose, que chez certaines peuplades d'Asie ou d'Amazonie, elle ne se souvenait plus, les gosses appartenaient à tout le monde et à personne en particulier, mais qu'en général ils étaient choyés partout où ils allaient. « Cela dépend du niveau culturel avait ajouté ce quelqu'un en faisant la roue, plus la culture est riche plus les jeunes, et les vieux, font l'objet de prévenance. Chez les Navajos par exemple... »

Elle n'avait pas compris le reste de la démonstration qui s'était perdu dans le brouhaha des conversations. Le fait est, et en bonne juriste elle devait s'en souvenir, que sous la révolution française, chez les nazis et autres marxistes, les enfants appartenaient à l'État. Ils étaient les embryons de l'Homme nouveau. Mais là n'était pas le problème, Jean ne cédait pas ses lardons à la société, certes il s'en débarrassait mais il les confiait à Alice. S'il ne lui abandonnait que les gosses fabriqués en commun, ce serait un moindre mal, mais il lui laissait aussi l'aîné, Adrien, son fils d'un premier lit

– Il sera mieux avec son frère et sa sœur. On ne peut négliger l'affection qui les lie et puis il te tient, depuis toujours, pour sa mère véritable.

Flatteur tout ça, mais qui mérite salaire. Ses enfants et sa femme l'encombraient, il n'y a pas d'autres mots et il s'en débarrassait comme on se débarrasse du superflu. Tout ça pour se consacrer « entièrement » à la politique. Il entrait en politique « comme en religion, en abandonnant le vieil homme à la porte ». Un slogan populiste et ressassé dans l'esprit du « plus c'est gros mieux ça passe » qui figurait dans sa profession de foi d'aspirant conseiller général. Sauf qu'il n'avait foi en rien, à part peut-être dans le fric et en lui-même, mais il était capable de s'agenouiller dans les orties pour avoir une voix de plus. Le parti dans lequel il faisait un peu de figuration, assez mollement, depuis quelques années, allait comprendre sa douleur avec un zèbre pareil en pleine activité dans ses rangs. Bien que, tout compte fait, il ne dépareillera peut-être pas trop la compagnie... C'était aussi beaucoup pour les enfants cette maison, pour leur faire connaître

d'autres paysages et surtout d'autres émotions que celles nées du bruit de la circulation, de l'odeur des gaz d'échappement et des frôlements du troupeau humain. Inconvénients des transports en commun que l'on ne prend pas assez en compte. Elle pensait qu'il était aussi de son devoir de les éloigner d'un père qui se souciait d'eux autant que d'un panier de clopinettes. Il les lui abandonne ? Elle s'en chargera donc, mais seule, sans lui comme de juste mais aussi sans la belle-famille. Pas de visite des saintes femmes jusqu'à nouvel ordre ! Quand elle le lui avait dit, il avait eu un geste désinvolte ; de cela comme du reste, il se fichait comme de son premier mensonge.

Adrien a eu dix-sept ans en avril. En raison de sa haute taille, de ses épaules musclées et des poils qui lui poussent un peu partout, il en paraît plus. Cependant son visage juvénile, son regard net et droit, remet les pendules à l'heure. Avec ses yeux bleus, son menton carré et volontaire, ses cheveux bruns bouclés, il doit plaire aux filles de son âge. A-t-il une petite amie ? Elle n'en sait rien, elle n'a jamais eu vent d'une amourette. Difficile à cerner ces ados, quand on aborde le sujet, ils esquivent, fuient, par pudeur, par crainte ou peut-être parce que ça ne les intéresse pas. La sexualité des enfants est une inconnue pour les parents. Il faut dire qu'il ne se confie pas ; il exécute ce qu'on lui demande avec docilité et travaille en classe sans forcer. Le fils idéal. Pour sa culture, il lit des tas de bouquins et de magazines. Elle s'aperçoit pourtant qu'elle n'est pas fichue de se souvenir d'un seul de ces bouquins, ou d'un seul magazine. Comme du prénom de ses copains qui envahissent la maison avec leur musique, leurs jeux électroniques, leur Internet ? « Un garçon qui a de la volonté et qui réussira », notent ses professeurs. Très bien. C'est tout le portrait de sa mère, disait Jean, une « bienheureuse » bourrée jusqu'aux tifs de rares et précieuses qualités, morte de leucémie quelques années après la naissance d'Adrien. « C'est toujours les moins connes qui s'en vont les premières » bougonnait-elle quand Jean venait à en parler.

Elle se souvient qu'elle avait veillé Adrien plusieurs nuits quand il avait eu les oreillons. Il avait de la fièvre et délirait. Et Jean était au diable Vauvert comme d'habitude ; il était souvent parti sans qu'elle sache clairement où il allait. Il prétextait des meetings ou des congrès, voire des parties de chasse. Il courrait peut-être, et même certainement, aussi la gueuse. Durant ces nuits terribles elle s'était dévouée autant que l'aurait fait

une mère véritable. Elle coupa la radio qui moulinait des rengaines des années trente et chercha une cassette dans le vide-poche... Adrien est en vacances dans la famille de sa défunte mère, des Lyonnais très comme il faut qui espionnent son courrier et ses lectures, limitent ses sorties et surveillent ses fréquentations. La maison de correction, d'après lui. C'est vrai qu'il est avide d'expériences nouvelles, de sensations fortes. C'est ce qu'il lui avait avoué, la nuit où elle était allée le chercher au commissariat de l'arrondissement. Il avait participé, en spectateur heureusement, à un rodéo de voitures sur le périphérique. Elle le croyait chez un copain. « L'exceptionnel est à Paris ! », affirmait-il. Il prétendait vouloir être cascadeur plus tard, ou parachutiste.

Il ne pense qu'à lui... Comme son père. Une attitude chez les jeunes tout à fait compréhensible pour survivre et s'épanouir dans ce monde de branques. En fait tout ça, les rodéos, les magazines, les parachutistes, n'est qu'une manifestation normale de son envie de vivre. Elle poussa une cassette dans le lecteur. Les Quatre Saisons de Vivaldi. En musique elle n'aime que le prédigéré.

En traversant Gidy, le bleu presque violet d'une paire de contrevents la propulsa près de Montmartre, vers la rue Berthe où vit sa mère. Elle habite au premier étage d'une vieille maison dont les volets et la porte d'entrée sont de ce même bleu violent. C'est là que Mireille, neuf ans bientôt, et Frédéric, sept ans sont en vacances. Elle revoit, comme un film au ralenti les deux enfants qui lui font des gestes d'adieu par la fenêtre ouverte. « Trouve-nous une belle maison maman ! » avait crié Mireille. Pour elle et son frère un nouvel environnement, de nouveaux visages, ne pouvaient qu'être profitables. C'était plus dramatique pour Adrien qui savait qu'il avait désormais peu de chances d'être avec son père, qu'il adore, plus d'une semaine par an.

Elle pénétra dans Patay ; ce qui fit surgir en elle de lointains souvenirs scolaires. Rappels d'une bataille pour la prise d'Orléans menée par cette drôlesse de Jeanne d'Arc. C'est sa nana préférée parmi toutes les héroïnes bien françaises y compris Louise Michel l'anarchiste. Laquelle Jeanne aurait dû être, depuis longtemps, le vrai symbole et le porte-drapeau de la femme émancipée. Et non celui des conservateurs de tous crins avec qui elle n'avait aucun point commun, si ce n'est la bigoterie. Combien de compagnons d'arme avait-elle fourré dans son plumard ? Aucun voyons ! Selon l'église et les actes du procès. Mon œil ! Les troupes de son temps, les Etienne de Vignoles dit La Hire, le valet de cœur du jeu de cartes, tout un symbole, et les Dunois n'étaient pas des porteurs d'encensoirs ou des gardiens du sérail.

Un pucelage, même celui blindé d'une future sainte, ne pesait pas lourd pour ces violeurs et étrieurs de métier. « Si Dieu se faisait homme d'arme, disait La Hire, Dieu serait alors pillard. » Et paillard ! Disons qu'il y avait derrière tout ça un truc de bonne femme et que si les minutes du procès sont sincères, elle avait berné les matrones venues l'examiner. Peut-être s'était-

elle frictionnée l'objet du délit avec de la rue fraîche ? une plante dont on dit qu'elle resserre les chairs et transforme une traînée en petite fille modèle. Dans le bourg elle faillit s'arrêter devant un restaurant « Au bonheur de Jeanne » mais, comme son estomac paraissait endormi, elle décida de continuer sa route. Le repas attendra. Il n'empêche, pensait-elle, c'était une rude donzelle cette Jeanne ! En revanche menteuse sans envergure et sans imagination, comme bien des gonzesses. Comme avocate, elle en avait entendu des fables éhontées et des supercheries sans noms, un vrai catalogue de menteries à usage des dames. Comme les curés, à l'époque où ils confessaient les ménagères, elle faisait semblant de croire aux sanglots déversés sur son bureau. Mais jamais aucune de ses clientes n'avait osé, comme Jeanne, appeler saint Antoine, sainte Marguerite ou saint Expédit à la rescousse. Elle entendait des voix célestes ! C'est tout ce qu'elle avait trouvé comme explications à sa violence et à son besoin de traîner ses fesses au milieu des soldats.

D'accord, c'était pour le bien du royaume et il fallait bien trouver une raison valable à toute cette débauche d'armes et de canassons. Une raison de qualité supérieure qui en bouche un coin aux ruffians. Mais allez donc raconter à votre chéri, lorsque vous rentrez à trois heures du matin : « Henri, ne te fâches pas, j'ai entendu les voix de l'archange saint Michel et de sainte Marie Madeleine qui me disaient d'aller danser avec un sergent artilleur pour assurer le salut de la république ! » Cependant les hommes ne la faisaient pas trembler, ni reculer. Pas d'un poil. Pensez, une bergère habituée à affronter les loups, et les bergers.

Depuis l'année postérieure à son bac et les cours en Sorbonne du beau Paul Mironneau, Alice avait combattu l'État capitaliste et ses séides. Une cause soutenue par la moitié du monde. Elle pouvait logiquement être qualifiée de combattante. Comme Jeanne, finalement. Sauf que Jeanne c'était pour les capitalistes qu'elle mouillait sa chemise ; mais nulle n'est parfaite. « Combats justes, proclamait Mironneau, destinés à assurer le bonheur irrévocable du genre humain ». Un objectif exaltant, même si Mironneau reconnaissait être totalement coupé des réalités prolétariennes, et même des réalités du genre humain tout court, planqué qu'il était derrière le bouclier de l'Université. Dans l'igloo sur la banquise de l'université, disaient certains.

Peu avant cette époque l'Italie avait vibré aux slogans hurlés par sa jeunesse étudiante emmenée et galvanisée par Antonio Negri, qualifié depuis « d'intellectuel difficile à comprendre ». Un Negri à qui l'on attribuait la lourde paternité des Brigades Rouges. « Tout doit être gratuit », proclamait-il. « Nous voulons faire ce qui nous plaît » lui répondait le chœur des étudiants. Paul Mironneau dans ses livres, trois épais bouquins, tous illisibles sauf par lui-même et une poignée de disciples viscéralement convaincus, s'inspirait largement des écrits et discours de Negri. En les compliquant encore un peu plus de considérations humanistes franco-françaises et de spéculations métaphysiques et économiques en bon prof qu'il était. Pauvre Mironneau. Aujourd'hui ses provocations et ses tirades font sourire, mais elle y avait cru, avec bien d'autres. Après sa mort dans un accident d'automobile - ses disciples avaient hurlé à l'assassinat- elle avait marché derrière son héritier spirituel, un trotskiste barbichu tout cassé et délabré par les vaines batailles autant que par l'alcool et la drogue. Ils allaient manifester toutes les semaines, avec rassemblement obligatoire place de la Bastille et sit-in à l'autre bout de Paris. Une paire de tennis neufs tous les trois mois. Les mauvaises langues affirmaient que le trotskiste barbichu était battu par sa femme et qu'il préférait manifester dans Paris plutôt que de rester chez lui. La marche ne pouvait faire de mal à personne, songe-t-elle aujourd'hui ; mais quelle période féconde !

Plus tard, elle avait abordé les difficultés existentielles sous l'angle des féministes radicales afin de défendre une nouvelle idée de la femme. Le droit d'accéder au bonheur, au plaisir, et à la liberté de choisir son destin. C'était peu après qu'elle eut fait l'amour pour la première fois. Eblouie par l'expérience, elle était persuadée que la morale bourgeoise, par l'intermédiaire de ses censeurs, n'aurait de cesse désormais de l'empêcher de recommencer. Ou plutôt de l'empêcher de recommencer souvent et avec qui elle voulait. C'est avec la volonté de défendre les femmes opprimées qu'elle était devenue avocate. Tant de parti pris en faveur du bonheur universel et tant de travail personnel pour finalement aider des gens, et souvent des femmes, à divorcer ! Quelle dérision et quelle caricature de ce qu'elle aspirait à être ! Elle croyait à cette époque, chaque génération a ses obsessions et ses marottes, en l'existence d'une conscience sociale, -le bon sauvage-, enfouie au fond de chaque individu. Une sorte de sens civique transcendant qu'il fallait réveiller et mettre en branle par des actions collectives spectaculaires et exemplaires. C'était aussi l'un des chevaux de

bataille de Mironneau et l'argument fondateur de ses livres. Cette conscience réveillée devait permettre l'épanouissement et la venue de l'homme nouveau, bon, beau, généreux, sincère et altruiste.

– Ou plus certainement l'apparition d'une sorte de fourmi laborieuse et stupide, avait ironisé un jour un peintre chez qui elle posait pour se faire un peu d'argent. Elle venait de lui confier ses espoirs dans un monde gratté, poncé et rénové. C'est en général ce à quoi l'on parvient quand on gomme les différences chez les hommes, avait-il ajouté. Car on nivelle toujours vers le bas, c'est plus facile et je dirais même, plus naturel, plus accessible. Ramener Hugo, Proust ou Lamartine au niveau de saint Bédien, belle réussite ! Les communistes fusillaient ceux qui n'avaient pas les mains calleuses... Seule l'église est crédible quand elle prêche l'égalité, mais c'est dans l'autre monde et personne ne peut lui apporter la contradiction. L'intelligence est naturelle, elle ne se décrète ni s'achète, mais la connerie s'acquiert, par contre, sans difficulté. Je sais que certains de mes collègues peignent des êtres, on ne peut les appeler autrement, tous identiques et flous, c'est l'expression de probables regrets idéologiques sans doute...

Elle avait claqué la porte et dit adieu aux quelques francs qu'elle gagnait mais le peintre avait ouvert une brèche dans ses convictions. Deux mois plus tard, durant un sit-in devant l'ambassade américaine, elle avait rencontré son futur chef de cellule. Il lui avait proposé ce jour-là de militer plus utile et plus efficace qu'avec son vieil épouvantail de trotskiste. C'étaient ses propres termes. Il lui proposait un parti structuré, avec des chefs résolus et une idéologie solide. Mais déjà, elle ne croyait plus qu'à demi dans la nécessité d'une révolution. Elle l'avait suivi quand même, pour voir, entraînée par le bagou du vieux bougre. Elle avait lâché, reconnaît-elle aujourd'hui une bande de guérilleros d'opérette pour s'enrôler dans la Légion étrangère mexicaine.

– Tu t'es laissée embringuer comme une sotte par les cocos alors que leur idéologie prend l'eau de partout ! avait ironisé Jean. À l'époque, il n'était que son employeur. Ils s'étaient alors disputés car elle n'admettait pas que l'on rabaisse ses idéaux. Elle avait même pensé lui jeter sa démission à la figure. Elle aurait dû, pour l'avenir. Mais comme elle ne tenait plus tellement à avoir raison coûte que coûte et que la place était bonne, ils s'étaient réconciliés autour d'un repas dans un restaurant étoilé. Un restaurant éminemment bourgeois et à tendance cryptocapitaliste. Peu après ils s'étaient mariés car, dans la famille de Jean, ça ne se faisait pas de vivre

en concubinage. Elle avait été attirée par ses chaussures, il était toujours coûteusement et élégamment chaussé.

– Sous la robe d’avocat, lui avait-il expliqué, il n’y a que les godasses de visible, il faut donc les soigner.

Elle avait découvert en discutant de- ci, de- là, qu'elle avait obéi à une des formes les plus primitives de l'amour, le fétichisme. Une fois mariée et installée, elle avait continué à militer, peut-être pour ne pas renier tout à fait ses idéaux et résister à un progressif embourgeoisement. Pourquoi s’était-elle mariée avec ce vieux jeton, Jean était veuf et avait dix ans de plus qu’elle ? La question méritait d’être posée. Aujourd’hui elle n’a toujours pas de réponse tranchée. Elle n’était pas femme à chercher en l’homme une protection, elle ne souhaitait même pas avoir d’enfant, Jean lui en amenait un tout fait. Ses amies se mariaient ou vivaient « avec un homme » et il lui avait semblé que Jean lui plaisait. Pourtant, une fois dépouillé de son uniforme d’honnête et libéral citoyen, vêtue qu’il peaufinait comme le chat sa fourrure, il n’était qu’égoïsme et arrivisme. S’il méprisait les intellectuels en raison de leurs principes moraux incertains, il n’avait aussi que dédain pour les femmes en particulier pour celles qui se prétendaient libres, malgré qu’il fût galant comme un petit marquis. Il prétendait aussi avoir toujours raison, et il balayait d’un revers de main tous les arguments qu’on pouvait lui opposer, ceux de sa femme en priorité. Elle avait mis du temps, presque dix ans, avant de s’en rendre compte.

Il y a six mois, il s’était littéralement jeté au cou d’un sénateur dont la fille, une bi-divorcée, de son côté, avait fait des pieds et des mains pour l’amener dans son lit. La rumeur accusait ce politicien de brasser des affaires peu catholiques, mais la rumeur ne constituait pas une preuve. Coïncidence, ce sénateur qui avait son fief dans le sud de la France, avait besoin d’un conseiller juridique et accessoirement d’un gendre présentable. Il était prévu qu’il épaulerait Jean en politique en échange de quoi ce dernier assainirait « ses affaires », s’il ne se faisait pas assassiner par la concurrence ou s’il ne se faisait pas jeter en prison avant. Alice connaissait l’oiseau. « Il se sortira des pires embuscades et même, finalement, il dépassera son mentor en magouillage et fripouilleries » assurait-elle quand on en parlait.

C’est un portrait peut-être un peu trop chargé, pense-t-elle aujourd’hui avec du recul. Mais Jean était devenu au fil du temps si contraire à l’homme idéal ! À son homme idéal à elle, naturellement. Comment avait-elle pu lui céder avec autant de facilité ? Il aurait été grand prêtre dans une secte,

chaman, sorcier ou hypnotiseur, j'aurais compris. Il était venu à la fac chercher une assistante pour son cabinet. Elle se trouvait là, diplôme en poche, sur le pas de la porte pour ainsi dire, et elle avait sauté sur sa proposition. Sans réfléchir, sans même savoir combien elle gagnerait. Les pieds de son futur patron lui inspiraient confiance.

Pour le fuir, une fois mariée et après un temps d'apathie durant lequel elle avait répondu aux invites du Parti de manière très épisodique, elle était devenue la plus assidue aux réunions. Elle y retrouvait quelques révolutionnaires de style bolivien, c'est-à-dire les ouvriers bien payés d'une imprimerie voisine en mal d'exploits, qui la tutoyaient et l'appelaient familièrement Pascale. Un prénom qui garantissait son anonymat. Après avoir évoqué Pol Pot, Castro, Staline et quelques-autres comme autant d'humanistes et de bienfaiteurs méconnus et injustement calomniés, ils allaient tous ensemble une fois la réunion terminée dans un bar-tabac proche. Elle y buvait, toujours en leur compagnie, des pastis bien tassés en grignotant des olives. Parce qu'elle était avocate et femme, une femme digne de confiance et capable de les comprendre, paraît-il, d'aucuns lui racontaient en tête-à-tête, après que les camarades fussent partis et sans l'ombre d'une retenue, leurs vies très insignifiantes. Des existences lisses et plus encore dépourvues d'attraits et de piquants que ne l'était la sienne, coupées par de non moins insignifiantes coucheries qui les tracassaient énormément.

À l'évidence, ils la prenaient pour la conseillère conjugale du Parti, la bonne mère à qui l'on peut tout dire. Dans les premiers temps, elle les imaginait comme des êtres combatifs et altruistes. Des sortes de Don Quichotte généreux prêts à mourir pour un idéal de fraternité et de justice. Des gens prêts à vous entraîner vers l'aventure, de celle qui vous modifie un destin dans la seconde et qui ne vous demande pas de réfléchir mais d'agir. Jeanne d'Arc encore. En réalité, ils ne se bagarraient que pour avoir un jour de congé supplémentaire et trois pour cent d'augmentation par an. Ce n'étaient que des Candide qui voulaient changer le monde à leur profit et se partager la fortune « du grand capital » afin de jouer aux boules tous les jours, manger des merguez et des frites quand bon leur semblerait et remplacer leur bagnole par une plus grosse qui en mettra plein la vue aux copains. Une caricature de nomenklatura.

C'était à elle, l'intellectuelle, l'avocate, d'agir dans le bon sens et de réfléchir pour eux, pensait-elle alors. C'était son devoir de militante. Elle

avait dépensé beaucoup de salive pour les convaincre de se montrer plus magnanimes, de participer plus volontiers aux actions en faveur du Tiers-monde (Un Tiers-monde frère, nommément désigné et dans les petits papiers du Parti, pas n'importe quel ramassis de nègres ou de chinetiques). Palabres et discours qui se continuaient souvent tard, qui l'assoiffaient énormément, mais qui donnaient parfois des résultats encourageants. Elle avait même été reçue par le Secrétaire Général du Parti qui l'avait soutenue dans cette voie, à condition qu'elle se montre disciplinée, qu'elle rende compte à son chef de cellule et surtout qu'elle ne dise pas n'importe quoi pouvant être mal interprété. Après ces réunions elle rentrait chez elle par le dernier métro, un brin pompette, pour tenir à Jean des discours impeccables sur la lutte des classes et l'Internationale communiste.

Souvent couché depuis plusieurs heures, il lui criait de la boucler et éteignait la lumière avant même qu'elle ne sorte de la salle de bains. Elle lui chantait aussi, et souvent, la chanson des Canuts en se glissant dans le lit conjugal : « C'est nous les Canuts qui vivons tout nus... » Ce qui le faisait glousser avant de l'attirer contre lui. Car cet abruti, elle devait se l'avouer, lui faisait admirablement l'amour et ce avec une énergie, une imagination et une délicatesse qui paraissaient infinies. Avec lui, elle avait connu non seulement le plaisir, mais aussi la joie d'être assouvie. Pour ça au moins, elle savait qu'elle le regretterait. Avec les étudiants pressés qui l'avaient courtisée, elle avait obtenu du plaisir, elle ne le niait pas. Mais aujourd'hui avec le recul cela pouvait se résumer à quelques frissons et en général à l'impression d'avoir été secouée pendant dix minutes dans un malaxeur.

Les militants, malgré leurs confessions pitoyables sur leurs malheurs conjugaux et leurs maux divers, et malgré leurs larmes, cela arrivait parfois, n'étaient pas des anges asexués. Il faut dire qu'elle se laissait facilement attendrir. Certains, parmi les plus jeunes ou les plus téméraires, faisaient à la camarade Pascale, si jolie, si fraîche, si disponible et si bien roulée, des propositions directes et franches, après les pastis. Ils étaient si mignons avec leurs yeux humides et leurs reniflements. On pouvait même ajouter qu'ils étaient héroïques quand ils ramenaient de glorieuses blessures au cours d'une nuit passée à arracher les affiches électorales de l'adversaire. Ils arrivaient en réunion avec des gnons sur tout le corps, un œil poché, des lèvres fendues ou les doigts écorchés par ces morceaux de verre que ces salauds de réactionnaires mélangeaient à la colle avant d'en badigeonner leurs maudites affiches. Il lui suffisait alors de glisser une main

compatissante et maternelle dans leur tignasse, pas toujours fraîchement lavée, pour transformer leurs jérémiades en sourires. Combien de fois leur avait-elle cédé ? Deux ou trois fois peut-être, pas plus, admet-elle ce soir dans la chambre du relais Saint Jacques si loin, si loin de ce temps, en ajoutant in petto : si c'est plus, je ne m'en souviens pas. Leurs manières rudes, leur force physique, l'odeur de leurs cheveux et de leurs aisselles, leurs façons de lui faire l'amour la transportait, allez savoir pourquoi, dans les geôles de Pinochet. Là un moustachu postillonnant la giflait, puis la violait en la traitant de sale petite garce gauchiste.

Se souvenait-elle de ces hommes aujourd'hui ? À peine. Et pourquoi s'en souvenir. On se souvient des péripéties d'une liaison enrichissante, d'une passion qui vous comble. Elle savait que c'était arrivé, c'est tout. Elle avait juste donné un peu de son corps, comme une dame fortunée donnerait un peu de monnaie à un mendiant. Et eux qu'avaient-ils retirés de l'aventure ? La question méritait d'être posée. Petit à petit, avec le temps, le travail envahissant, les maternités, elle avait pris ses distances, assistant de loin en loin aux réunions pour finir par rompre définitivement avec le Parti. Elle ne milite plus nulle part, même pas pour la Croix-Rouge et aujourd'hui moins encore qu'hier. Elle a atteint, pense-t-elle, et depuis longtemps la limite d'âge des insoumis et des agitateurs patentés. Quand on pense à ce Carlos bedonnant, ce faux Che, capturé comme le dernier des scouts au cours d'un vague jeu de piste, et qui déblatère encore sur son juste combat, il y a de quoi rigoler ! Ce dont elle est sûre c'est qu'elle n'a plus ni les aptitudes à nier l'évidence ni les dispositions intellectuelles requises pour développer des batailles verbales en vue de démontrer que deux et deux font cinq.

Déjà, bien avant de rendre sa carte, elle n'admirait plus, comme lorsqu'elle était plus jeune, la longévité et l'opiniâtreté des vieilles badernes qui venaient aux réunions en vélomoteur depuis la banlieue. Ces hommes, mais surtout ces femmes têtues, confites dans le culte de Mao, de Lénine et de Marx comme des bigotes dans leur foi en Christ, la faisaient désormais sourire. Le Parti avait bien cherché à la retenir, on lui promettait même une place dans les instances du Comité central. Mais non, car de la philosophie de Mironneau - que son embourgeoisement avait consumé- il ne restait dans son esprit que des cendres. Bientôt le vent de l'indifférence, et de l'égoïsme allait les éparpiller. Elle découvrait à cette époque, et elle rejoignait son ex mari sur ce terrain car la vie conjugale vous dénature et vous nivelle, quoi que vous fassiez, vers le médiocre, la joie ineffable d'être insensible aux

malheurs du monde. À se moquer comme d'une guigne des cris et des pleurs de la Grande Misère beuglés par l'amplificateur médiatique. Elle se penchait avec amour et sollicitude sur elle-même. Elle se chérissait, se peaufinait et se papouillait.

Dans son auto qui filait vers la Sologne, à l'approche de la quarantaine elle voulait conquérir la plus banale et la plus belle des libérations : la sienne. Ses idées sur le bonheur individuel, le sien surtout, étaient simples : Elle allait profiter au mieux de ce que la providence lui présentera, ou poussera vers elle, si cela lui convient naturellement. « C'est le quotidien d'un alcoolique ou d'un drogué », lui avait fait remarquer une amie. Peut-être bien, mais si ceux-là ne sont pas heureux dans l'alcool ou la drogue, alors pourquoi boivent-ils et pourquoi se droguent-ils ?

OceanofPDF.com

À la sortie de Tournoisis, perdue dans ses pensées, Alice ne fit pas attention aux panneaux indicateurs. Machinalement, elle contourna une vieille église grise, un peu de guingois et cabossée par l'âge. Elle se retrouva, passé les deux ou trois dernières mesures ensevelies sous le lierre, sur un chemin étroit mal carrossé et à peine bitumé, guère plus large que sa voiture. Interloquée par cette situation inattendue, elle arrêta son moteur et descendit. Ce fut comme si elle venait de prendre pied dans la vieille campagne, celle des cartes postales d'avant la dernière guerre. Et même en deçà. Le quadrillage coloré des champs, dans toutes les nuances de vert et de jaune, s'étalait sous ses yeux, somptueux et démesuré. Pour elle un monde nouveau et inconnu. Le charabia marxiste sur le rôle éducatif et anoblissant du travail de la terre, sur l'irremplaçable sol nourricier, remonta à sa mémoire, séquelles des cours de Mironneau. C'était, écrivait-il, le train éternel et généreux des saisons, la nature domestiquée par la peine qui rendra à l'homme sa bonté naturelle. Et patin couffin.

Finie la route nationale et son escorte de platanes. Finis les villages claquemurés, les rues tristes aux boutiques à vendre, les façades noircies par les gaz d'échappement. La Beauce, jusqu'alors cachée par un enchevêtrement d'habitations et d'industries, venait d'entrer en scène. Sans haies pour casser le regard, les blés, les maïs et les orges s'étalaient sur la plaine, plate et égale comme un marbre d'ajusteur. Vide d'hommes, aussi tranquille et sereine que le ciel lisse dépourvu de nuage qui la coiffait jusqu'à une lointaine ligne d'horizon. À partir du chemin, et dès le bord, les blés frémissaient et claquaient au soleil comme un étendard, bousculés par un vent qui sautait d'est en ouest avec l'inconstance d'un oiseau ou d'un essaim de moucheron.

Elle emprisonna un épi entre ses doigts et serra jusqu'à ce qu'il s'égrène. Puis, penaude devant cette semence tiède qui coulait dans sa main, elle dispersa les grains d'un geste ample. Une perdrix grise à quelques pas

pointa son bec, prudente comme un piéton parisien à un carrefour. Devant Alice qui la regardait vaguement apeurée, elle hésita puis choisit de s'envoler comme si de rien n'était. Histoire de montrer qu'ici elle était chez elle. Des villages se détachaient sur la ligne circulaire de l'horizon, silhouettes minuscules et clochers acérés crevant le ciel d'un bleu hypnotique que l'on sentait chargé d'énergie comme une pile. Son attention dérapa et chancela. Après avoir respiré dans Paris l'air empoussiéré, cet air trop pur, cet oxygène fabriqué par l'énorme usine végétale, la saoulait.

Elle ferma les yeux, écouta cet océan qui froufroulait comme un taffetas. Des odeurs fortes lui parvenaient. Rien à voir avec celles pourrissantes de la Sologne marécageuse. Ce que charriait cet air, c'étaient les multiples puanteurs du fumier qui années après années depuis des millénaires, enrichissait encore cette terre. Elle savait qu'il n'y avait plus un seul troupeau en Beauce, une première depuis cinq mille ans. Parmi toutes ces odeurs déplacées par le vent, des parfums d'orage et de silex prisonniers des épis montèrent vers elle, comme un encens.

Elle se secoua, se dit qu'elle en faisait trop, qu'elle magnifiait ces champs avec l'ingénuité d'une parisienne devant le premier pommier venu. Elle se dit aussi que cette plaine n'avait d'autre fonction que de faire de l'argent. Que le blé, le maïs ou l'orge sont des produits de consommation comme les autres. Qu'ils sont arrosés de pesticides, d'engrais et d'herbicides, qu'ils sont barbouillés du gazole des tracteurs. Que les champs sont maculés par les poussières d'Orléans proche, et même par celles de Paris. Qu'importe. Elle se récita les vers de Péguy, l'orléanais. Des vers bien drus que sa mère lui avait fait apprendre par cœur quand elle était gamine, quatrains après quatrains. Ils revenaient à sa mémoire d'eux-mêmes, comme arrivés à destination.

"Etoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés... »

Du calme Alice, se dit-elle. Elle était à la recherche de la Sologne et pas d'un paradis pour babas-cool. Partie à la conquête de son Eldorado, un enchantement façon Merlin l'avait fait passer de la route civilisée à cette nature brute, voilà tout. Il fallait maintenant revenir sur la route, faire marche en arrière et dénouer cet enchantement. Elle cueillit un bleuet au bord du chemin. Bleuet porte-bonheur et garant d'un heureux voyage qu'elle glissa entre ses seins. Assise dans son auto, son regard dépassait à

peine les blés qui effleuraient et heurtaient la carrosserie. Elle roula lentement vers un espace plus large qui lui permette de manœuvrer. Par-dessus tout, elle craignait qu'une bestiole, n'importe laquelle pouvait être assez sotte pour le faire, se précipite sous ses roues.

Elle arriva ainsi à un petit carrefour où la chaussée étroite et rectiligne croisait à angle droit un chemin de caillasses, tout aussi rectiligne. Elle imagina ces deux traits poudreux, cette croix vue du ciel, telles les sculptures de Nazca. Mais la Beauce est un lieu d'ordre, tracé au cordeau comme un potager, sans haies ni barrières, elle n'a rien d'un plateau perdu dédié à des dieux farfelus. Un chevreuil au galop traversa un champ et se réfugia dans l'abri d'une poignée d'arbres, sapins, chênes et bouleaux au beau milieu de la plaine. Un abri entretenu et voulu par les chasseurs du coin, apprendra-telle plus tard, qui entretenaient cette faune pour avoir le plaisir de l'abattre. Dramaturgie qui ne figure pas dans les vers de Péguy.

Un petit calvaire, avec un socle de pierre tavelé de mousse et une croix en fonte peinte au minium, dominait le carrefour du haut de son mètre cinquante. Un brin de buis se desséchait entre les branches de la croix et faisait comme une ombrelle au petit Christ en croix qui semblait surveiller les cultures du coin de l'œil. Un panneau bleu-charrette, indiquait qu'à gauche on allait à Nids, dix maisons roulées en boule vers l'est, mais qu'en continuant tout droit, on aboutirait à Villemars. Elle s'interrogea sur ce nom, peut-être un lieu consacré au dieu Mars. Dieu de la guerre mais aussi protecteur de la végétation, dieu du réveil de la force et de la vigueur dans l'homme et la nature ? Plus prosaïquement ce qui reste de la villa d'un Marsius, soldat-vétérain romain, récompensé par une part de terre conquise, ses fondus, après vingt-cinq ans de service ? En tous cas, un lieu perdu, bien oublié et abandonné des hommes. En décidant d'aller vers Villemars elle allait chambouler le destin de ceux qui allaient l'approcher.

Un petit tracteur Renault rouge, sans cabine, venant de Nids arriva à sa hauteur. Le conducteur, basané et frisé comme un Romain, après avoir ralenti examina Alice d'un œil brun et chaud et lui demanda si elle était en panne. Après sa réponse négative, il la salua d'un hochement de tête, lui souhaita bon voyage et poursuivit son chemin. Elle accompagna des yeux ce beau centurion dans sa salopette grise maculée de cambouis et de terre. Un second calvaire au centre d'un carrefour, avec le même brin de buis et le même petit Christ, marquait l'entrée de Villemars. De part et d'autre de la route qui se continuait vers Epieds-en-Beauce, alternaient les jardins, aux

clôtures chargées de liserons et les façades grises, sans fioritures, percées de rares et étroites fenêtres. Les maisons uniformément basses, dépourvues d'étage, étaient coiffées de toits pentus d'ardoises envahis de mousse. Aucun clocher, aucun grand arbre ne crevait la rectitude des toits. Derrière cet unique alignement d'habitations recommençaient les blés. Elle s'arrêta au carrefour pour consulter sa carte.

Une fois le moteur coupé, ce fut le silence absolu. Silence inquiétant qui la rendait mal à l'aise et s'ajoutait à la canicule réverbérée par les murs alentour qui lui chauffaient le corps comme la sole d'un four. Elle regarda sa montre : arrêtée sur midi. Un cadeau de Jean qu'elle avait oublié de remonter. Elle jeta un regard circulaire à la recherche d'un être vivant qui puisse la renseigner. Rien, personne. En face d'elle, de l'autre côté de la route, un muret haut d'un mètre cernait une vaste cour. Au fond de cette cour la masse épaisse et solide d'un bâtiment était en partie cachée par le feuillage sombre d'un énorme noyer. La demeure d'une Belle au bois dormant. Alice replia sa carte, Villemars n'y figurait pas. Simple oubli des cartographes ou monde inconnu ? Etait-elle entrée dans le pays de l'autre Alice ? Elle eut un sourire, voilà qui plairait à Adrien assoiffé de mystère.

Les habitants doivent faire la sieste, se dit-elle, ce qui prouve leur bon sens. Il faut être inconsciente, pour crapahuter comme elle par trente-cinq degrés au soleil. Sa carte à la main, elle traversa la route en direction de la ferme et de son noyer avec l'intention au moins de demander à boire. Elle franchit un porche qui ne possédait plus que la moitié gauche d'une grille calée au sol par un gros moellon. L'autre moitié, à cause d'un gond arraché, était adossée contre le muret. La structure en fer forgé datait d'un bon siècle, un magnifique travail de forgeron, apprécia-t-elle. Plusieurs vagues de tourterelles s'envolèrent à grand fracas lorsqu'elle traversa la vaste cour. Une cour où pourraient aisément se garer une douzaine de camions de déménagement. Elle se réfugia sous le noyer lequel enveloppait de son ombre froide la partie réservée au logis prolongée par un long bâtiment rectiligne comme une barre d'HLM. De solides planches étaient clouées en travers des contrevents. Les portails, tous élégamment voûtés et suffisamment larges et hauts pour que passent tombereaux et charrettes, étaient cadénassés. Elle devina une grange probable avant la maison d'habitation, puis une étable, peut-être juste après une remise dans laquelle les brancards d'une carriole hauts levés lançaient comme un appel à l'aide.

La façade du logis haute et large, crépie au sable d'Etampes d'une vague couleur ocre, et ses six fenêtres, représentait tout comme la taille de l'étable et des greniers l'un des signes de richesse du propriétaire. Comme jadis la hauteur du tas de fumier. Le toit de vieilles ardoises, barbu par endroits d'herbes et de mousses, coupé par une haute cheminée, était pentu comme une pyramide égyptienne. Deux lucarnes obstruées par une porte de bois cadénassée permettaient d'accéder aux greniers où jadis s'entassaient les récoltes. Trois larges marches de pierre, profondément creusées en leur milieu, encadrée par deux énormes racloirs scellés dans le mur, rehaussaient l'entrée de l'habitation. Ce qui restait de la margelle d'un puits à demi-encastré dans la façade, disparaissait sous le lierre. C'est vraiment, se dit-elle, le château de la Belle au bois dormant et ce n'est pas ici que l'on me désaltèrera. La ferme était à vendre, c'est ce que l'on pouvait lire sur un écriteau à l'en-tête d'une agence immobilière d'Orléans. La Beauce est peut-être singulière se dit-elle, mais elle est surtout misanthrope et peu accueillante au visiteur assoiffé. Certes, les bisons et les hordes de chevaux sauvages ne la parcourent plus mais enfin c'est un pays sans âme, sans vie... Il faudrait avoir le tempérament de Charles de Foucault pour venir s'enterrer dans ce trou. Et que faire de tous ces bâtiments ? Un hôtel ? Un gîte rural ?

À l'instant d'ouvrir sa portière, il lui sembla entrevoir, derrière l'angle d'un mur, une face lunaire et des yeux ronds sous un béret qui l'observaient. Une apparition vite évaporée dans le flamboiement du soleil. Le fantôme de Villemars ? Elle traversa le village à petite vitesse, contournant les nids de poule. Les cours toutes vastes et en retrait de la route, étaient nettes et comme balayées. Des œillets, des bégonias et des marguerites, s'épanouissaient dans les bassins de pierre qui servaient autrefois d'abreuvoirs. Elle chercha la place publique, le champ de foire, la promenade, un lieu de rencontre ou une boutique, un café voire un dépôt de pain, mais elle ne vit rien de tel. Une mare, à sec, délimitée par un mur de briquettes brunâtres pouvait prétendre au titre de centre du hameau. Pas gai ce coin, se dit-elle ça ressemble un peu à une cité ouvrière. Pourtant ce n'est pas laid. Austère mais pas laid. Et quel calme !

Figée dans le soleil, une vieille toute tordue, les épaules couvertes d'un fichu noir se tenait devant sa porte de jardin. Elle regarda passer l'auto avec l'œil méfiant d'un pygmée en face d'un prédicateur. Que de témoignage de sympathie ! Alice lui fit quand même un petit signe de la main que l'autre

ne parut pas remarquer. Une chèvre poussa un bref béguètement qui s'effiloche derrière les toits et une poule quelque part lui répondit. Bon, il y a tout de même de la vie, il n'y a pas que des momies, conclut Alice en accélérant. Dans les champs de nouveau visibles, et à bonne distance les unes des autres, de grosses fermes cernées de hauts murs comme des forteresses, languissaient sous le soleil.

– Trêve de vagabondage, grogna-t-elle en montant les vitesses, il faut que je sois à Romorantin avant six heures ce soir, je boirai plus loin dans un bar. Romorantin, la petite Rome de François 1^{er} qui voulait y faire bâtir un château de rêve par Léonard de Vinci. Malheureusement la malaria empêcha les travaux. C'est marqué sur mon guide touristique. La malaria en Sologne ! Et un château à cet endroit, quelle idée baroque !

L'Agence Immobilière Solognote, établie sur l'une des rues qui bordent la place principale de Romorantin, était encore ouverte lorsqu'elle rangea sa voiture le long du trottoir. À l'intérieur, avachi dans un fauteuil pivotant et sous la brise d'un puissant ventilateur de plafond, un gros moustachu, s'épongeait le visage avec un mouchoir à carreaux. Après les présentations, car elle avait téléphoné pour prendre rendez-vous, il la fit asseoir.

– On trouve, madame, bien entendu ! Des demeures exceptionnelles avec des colombages, un étang, un petit bois ! Il n'y a que ça par ici, des petits bois et des étangs. Il étala des photographies, des plans, compulsa des fiches, lut des descriptifs, s'épongea derechef le cou et lança des chiffres. Demain je vous ferai visiter. Vous n'aurez que l'embarras du choix. À neuf heures du matin. Ici, à l'agence ? Parfait.

Le lendemain à neuf heures sonnantes, Alice se gara devant l'agence encore fermée. Après avoir dînée la veille, à l'hôtel Bon-Repos, d'un poulet basquaise caoutchouteux et de légumes en bouillie à force d'être recuits, elle avait découvert que sa chambre hébergeait déjà plusieurs tribus de moustiques. En outre elle donnait sur une rue où roulaient sans interruption tous les camions de la région. La malaria sous sa forme moderne !

– Les militaires font des manœuvres dans le secteur, avait avoué l'hôtelier penaud. Et hélas ! Ils le font tôt.

Comble de malchance, ses règles, qu'elle n'attendait pas avant quatre jours, étaient arrivées dans la nuit. Et par-dessus le marché le moustachu de l'agence avait oublié de se réveiller ! Elle soupira, irritée. Elle admettait à la rigueur de mal dîner et de mal dormir, ce sont les aléas du voyage, mais pas

d'attendre ce gros connard désinvolte. Lequel l'obligeait à ronger son frein dans une auto dont le pavillon était maintenant suffisamment chaud pour que l'on y fasse cuire un œuf. Il me met en condition ce soursnois, pensa-t-elle. Une dinde de Parisienne, pensez, c'est facile à plumer. Pendant ce temps le libraire et le pharmacien, de chaque côté de l'agence, se saluaient et commentaient les informations du matin en déroulant leurs stores de toile. Elle brancha la radio pour apprendre que le président remaniait son gouvernement. Puis elle découvrit un fond de poche de bonbons à la menthe qui avaient échappé à la gourmandise de Mireille et de Frédéric.

Vers dix heures, le moustachu déboucha d'un pas tranquille d'une rue adjacente. Dès qu'il aperçut Alice recroquevillée dans son auto, il se mit à trotter en agitant son mouchoir à carreaux comme un éventail. Il s'excusa d'une voix d'asthmatique. Une demi-heure encore s'écoula en appels téléphoniques, puis, comme à regret, il prit un trousseau de clés dans un tiroir et invita sa cliente à s'installer dans la voiture de l'agence. En fait de pimpantes fermettes à colombages, ce furent de sordides mesures qu'Alice visita en s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans des gravats et des détritiques peu ragoûtants. Les sentiers qu'ils empruntèrent, défoncés d'ornières, se perdaient dans des champs de topinambours ou zigzaguaient entre des haies d'arbustes rabougris avant d'aboutir, les trois quarts du temps, devant une bicoque délabrée et cernée d'orties. Partout, les étangs, les mares, les moindres taillis étaient entourés de barbelés. Les panneaux "Propriété privée" se succédaient tous les vingt mètres en affichant bien en vue les arrêtés préfectoraux et municipaux qui les autorisaient à accaparer bois et marécages. Aussi accueillant qu'un terrain vague quelque part dans une banlieue pourrie, sur lequel camperait une bande de Romanichels.

– Excellent pour la chasse et quel bon air pour les enfants ! dégoisait son cicérone qui semblait se délecter de ce paysage revêche.

À six heures du soir, il se déclara épuisé. « Sur les rotules », gémissait cet homme en la regardant de biais. Un regard rusé de maquignon qui pressent que vous êtes mûre pour confondre une bourrique quadragénaire avec un cheval de course. De retour dans son officine, installé dans son fauteuil pivotant et respirant fort par le nez, il écouta les remarques de sa cliente en se faisant la tête du mari à qui l'épouse demanderait de peindre le salon alors qu'il vient de terminer de le tapisser. Alice n'avait pas l'embarras du choix promis. Une seule maison réunissait à peu près ses aspirations mais le

prix en était celui d'un château en Touraine. Le vendeur en s'épongeant le cou de son mouchoir, préparait déjà le compromis de vente.

– Vous verrez, presque pas de frais. Habitable tout de suite, la ville à deux pas. Très recherché par les Parisiens, vendable plus tard comme des petits pains. Et les bois, vous avez vu les bois ? Et l'étang ? Comme dans vos rêves !

La ville était à dix kilomètres et les bois, des sapins froids comme le Grand-nord, barraient l'horizon aussitôt sorti du minuscule jardin. Quant à l'étang, c'est un marécage qui appartient à un paysan lointain « qui vous le vendra, pour presque rien, j'en mets ma main à couper ! » affirmait le vendeur.

– Et demain ?

– Demain ? Impossible ! Un chantier à surveiller. Revenez dans huit jours, j'aurai des rentrées ! Une maison du 17^{ème} siècle au bord de la Sauldre, en parfait état, avec un verger sur l'arrière et une façade à colombages typiques. Un héritage bradé pour une bouchée de pain, tout à fait ce que vous recherchez. Je suis pris jusqu'à mardi... De la promotion, une résidence tout-confort à l'ouest de Romorantin, pour les militaires de l'entrepôt. Des gens paisibles et laborieux quand ils ne font pas de manœuvres. Ça ne vous intéresse pas ? Non ? Bon, tant pis.

Agent immobilier ça ! se dit Alice. Mon cul ! Agent immobile oui !

– Il fait bon se loger en Sologne mais avoir son héritage en Beauce, dégoisa l'hôtelier alors qu'elle lui contait sa journée devant un verre moitié glaçons, moitié Martini.

La Beauce ? Villemars, la ferme, mais oui ! Elle se souvint du nom de l'agence : « Prune et Successeurs », à Orléans. Demain matin elle téléphonerait, pour au moins en connaître le prix. Elle verra alors si elle doit poursuivre ses recherches en Sologne. Le lendemain à neuf heures l'Agence Prune lui répondit avec la voix légère et musicale d'une femme. Le prix réclamé pour la ferme en Beauce était la moitié de celui de la bicoque de Romorantin.

– On peut visiter ? demanda Alice.

– Quand vous voudrez. Bien entendu, il faudra moderniser l'intérieur. Il y a un grand jardin. Les murs, les huisseries et les toits, ainsi que les portails, il y a beaucoup de dépendances, sont solides et en bon état...

Adrien est dans sa chambre, à Lyon. Il est en vacances chez ses grands parents maternels, et il lit. Par la fenêtre on voit le Rhône et la Saône s'unir. La famille de sa défunte mère habite près de Notre-Dame de Fourvière dans une maison de quatre étages, vieille de plusieurs siècles. Sa chambre est tout en haut, au quatrième, presque sous les toits. Sous les toits logent aussi les domestiques. La cuisinière, une cambodgienne, est plutôt jolie. Il lui donne la trentaine bien qu'il soit difficile de lui donner un âge précis. Elle est mince et bien faite même si ses seins ne sont guère plus gros que des demi-citrons. Elle s'appelle Lita. La femme de chambre, Zora, une maghrébine laide et sentimentale le chouchoute, elle prétend qu'elle l'a connu tout petit.

Souvent elle lui parle de sa mère. Au bout de deux phrases elle se met à pleurer. Elle lui dit qu'elle ne peut pas s'en empêcher, qu'Hélène, sa mère, était une femme extraordinaire. Elle dit aussi que Dieu en la rappelant auprès d'elle ne s'est pas montré des plus justes et qu'à tout prendre Alice ne lui arrive pas à la cheville. Quant à Jean mieux vaut ne pas en parler. Mais c'est un homme et les hommes, même s'ils ne valent pas la corde pour les pendre, sont les protégés de Dieu etc. Ces pleurnicheries énervent le jeune homme et font rire Lita. Adrien aime le rire de Lita, un rire de jeune fille. Elle a dans ces moments une façon de le regarder qui le fait frissonner. Son regard est comme une invitation, une sorte d'encouragement à s'approcher d'elle. Mais Adrien n'ose pas, elle l'intimide. Il vit son adolescence comme un monceau de chaînes qui l'enserrent et dont il ne parvient pas à se libérer.

Le matin, au petit déjeuner, quand Lita lui verse son chocolat elle se place tout près de lui et il respire son parfum, un parfum piquant et léger. Parfois elle s'appuie contre lui du buste ou de la hanche. Il n'ose pas bouger, même si un seul mouvement accentuerait cette pression délicieuse. Il se concentre

alors sur la sensation de cette chair souple, sein et cuisse, appuyée contre sa propre chair. Lita a eu des malheurs, raconte Zora. Elle tenait un petit magasin exotique dans le vieux Lyon et un jour son mari s'est enfui avec la caisse. Elle ne l'a plus jamais revu.

Adrien écoute. Il aime entendre parler de Lita, même par Zora. Il s'efforce chaque jour et même la nuit, de retrouver le contact de la hanche de Lita. Il aimerait se coller contre elle et déshabiller ce corps qu'il trouve fragile et plus délicat qu'une orchidée. Il voudrait découvrir enfin le secret de cette femme, un condensé à ses yeux de toutes les femmes. Il veut savoir ce qui provoque l'envie de les aimer et pourquoi cela agit si fortement et si exclusivement à la manière d'une goutte de colle sur du papier. De tout le corps de Lita, ce sont les fesses qui attirent son regard comme le péché attirait Adam. Quand il est seul avec elle, il la suit des yeux, il sent que cela amuse la jeune femme. Elle traîne plus que nécessaire autour de lui, elle a toujours quelque chose à ramasser par terre et sa croupe se tend vers lui. Le matin ses cheveux sont dénoués mais quand elle fait le service dans la salle à manger ses cheveux sont attachés en chignon et son visage est impénétrable. Elle ne fait pas plus de cas de lui que de son grand-père ou de sa grand-mère. Adrien pense alors que les minauderies de Lita, ses provocations quand ils sont seuls, sont une manière « cambodgienne » de se moquer de lui.

Son grand-père est un ancien officier général de l'armée de terre qui a combattu en Indochine – il dit toujours Indochine- après avoir commandé entre autres un régiment de blindés qui fut longtemps basé à Angoulême. C'est là qu'il a rencontré celle qui allait devenir sa grand-mère. Il a terminé sa carrière au ministère à Paris, chef du bureau chargé des matériels. Sa famille était très riche et depuis sa retraite il fait fructifier les bons du trésor et les biens immobiliers qu'elle lui a laissés. C'étaient des négociants en passementerie qui traitaient avec l'Italie, l'Espagne et l'Amérique et qui s'étaient si rapidement enrichis qu'on les disait, avant qu'ils ne meurent, propriétaire de presque tout un quartier de Lyon autour de la rue Childebert. Adrien ne cherche pas à en savoir plus, il ne s'intéresse pas à l'argent. Il a de nombreux cousins et cousines, tous plus âgés que lui qui eux s'intéressent aux affaires familiales. Il a ses études à terminer, pour être avocat comme son père ou pilote d'avion, ou cascadeur ou autre chose.

Son grand-père raconte toujours avec beaucoup d'humour ses souvenirs militaires en particuliers les mésaventures d'un engin amphibie, un poseur

de pont, qui refusait toujours de fonctionner et qui même faillit causer plusieurs fois la mort de son équipage. Ce bidule était ensorcelé. Il avait le don de tomber en panne là où le danger était le plus grand. Ce machin aurait dû aller rapidement à la casse mais celui qui s'en occupait s'entêtait, persuadé de l'utilité future de cette machine rebelle.

– Un jour on est venu annoncer que ça y était, raconte-t-il, que l'engin était au point et que l'on pouvait commencer les essais d'homologation. Nous nous sommes tous retrouvés sur le lieu des essais persuadés que c'était l'affaire d'un après-midi en comptant large. Hélas ! Rien à faire pour qu'il démarre. Alors nous avons cassé la croûte puisque c'était prévu. Puis nous avons dansé sur le pré, comme au temps de la cour de Louis XIV puisque la musique du régiment s'était déplacée. Je suppose que cette musique devait saluer l'entrée dans l'eau du poseur de pont et sa sortie indemne. J'ai invité à danser la femme de celui qui commandait les essais, il me devait bien ça. Sa mécanique avait coûté une fortune à l'Etat et il était trop tard pour reculer. On parviendra quand même à terminer les essais mais l'engin restera à l'état de prototype. On ne pouvait trouver plus contrasté que cette femme et son mari. L'attelage d'une biche et d'un sanglier. Elle était née et avait vécu toute sa jeunesse à Angoulême, comme ta grand-mère. Une beauté ! Et quelle danseuse ! Je me serais bien enfermé huit jours avec elle dans le poseur de pont, avait-il chuchoté pendant que la grand-mère était occupée à la cuisine. Appréciation crue qui avait épaté le jeune homme.

Sa grand-mère est pieuse, bigote et grande admiratrice de François Mauriac. C'est la sévérité incarnée, pas question d'aller le soir au cinéma seul et encore moins de se promener dans Lyon après dîner, même dans le quartier. Il lui arrive, lorsqu'il s'est levé tôt, de l'accompagner à la messe de neuf heures à Fourvière. Il s'ennuie dans l'église remplie à peine d'une quinzaine de fidèles, tous et toutes de l'âge de sa grand-mère. Louez le Seigneur ! chantonne le prêtre tourné vers ses fidèles.

– Demande à grand-père de louer le Seigneur pour quelques jours, lui avait-il chuchoté un matin. Et si c'est super, dis-lui de l'acheter. On dira au pape que nous l'entretiendrons comme la prune de nos yeux.

La grand-mère lui avait décoché un coup de coude dans le foie qui l'avait à moitié asphyxié. Mais elle avait beaucoup ri. Tout au début de ses vacances, le deuxième ou le troisième jour, pendant l'élévation il avait croisé le regard d'une fille de son âge qui accompagnait comme lui une

vieille personne. C'était une jolie brune au regard perçant et directe qui lui avait d'autorité fait baisser les yeux. Il avait compris, en la voyant enfouir son visage dans son livre de chants, qu'elle riait et se moquait de lui. À table, peut-être pour lui faire plaisir, sa grand-mère avait dit quelques mots sur les parents de cette fille brune. Ils habitaient deux rues plus loin. En passant par les traboules, ces passages sous les immeubles, il lui faudrait trois minutes pour arriver devant chez elle. Il s'y rendra plusieurs fois sans jamais l'apercevoir, même à une fenêtre. Elle ne revint pas non plus à la messe de neuf heures. Il supposa qu'elle avait quitté la ville. Lita le consola de ce petit chagrin d'amour en gazouillant d'invraisemblables histoires de suicides d'amoureux depuis les ponts sur le Rhône.

La jeune fille, tout bonnement était partie en vacances chez ses grands-parents, dans un village où avait eu lieu un massacre d'otages durant la dernière guerre. Lita l'apprendra en faisant ses courses et en discutant ici et là. Adrien poussé par la curiosité s'était lancé dans une recherche effrénée sur les villages martyrs. Ce qui l'avait mené à peu de choses, même en utilisant les moyens de la bibliothèque municipale. Il en profita pour se documenter sur l'essentiel du sexe, sa pratique et ses vertus. Il parvint même à glisser entre deux bouquins d'histoire quelques livres plus osés achetés dans une librairie de livres d'occasion, place Bellecourt. Mais tout ça c'était de la volupté sur papier et même si toute une collection de Playboy et de Penthouse lui passa entre les mains, il brûlait d'en savoir plus. La masturbation n'était qu'un mauvais exutoire. À chaque fois il se maudissait d'y avoir recours car il pensait que cela lui enlevait des forces et usait son énergie. Il retardait tant qu'il le pouvait le moment où, n'y tenant plus, il glisserait sa main dans son pantalon de pyjama, mais plus il retardait, moins vite il trouvait le sommeil. Il multipliait les obstacles, prenait un livre, buvait verre d'eau sur verre d'eau, jusqu'au moment où il cédait au plaisir. Il se demandait si de pervers au départ il n'était pas devenu sadique à son corps défendant.

Et comment expliquer toutes ces taches qui raidissaient son pyjama ? Par des rêves mal maîtrisés ? Alice s'en contentait, sa grand-mère aussi. Zora quand elle changeait les draps marmonnait dans sa langue et évoquait les mânes d'Hélène. Le pire c'est que l'envie lui venait seulement lorsqu'il s'allongeait et qu'il fermait les yeux. Il avait essayé dans la journée, au-dessus de la cuvette des WC mais rien à faire, l'endroit ne l'inspirait pas et il avait peur d'être surpris. Souvent il s'était demandé comment les adultes

s'étaient sortis de ce mauvais pas. Aucuns mémoires d'anciens branleurs, même repentis, n'étaient disponibles sur les rayons de son libraire. Dans cette librairie il se fit un copain prénommé Ghislain d'un an son aîné. Pour le 14 juillet, il y eut un grand feu d'artifice et ses grands parents consentirent à le laisser sortir. Il avait un peu d'argent, une somme à peine écornée par ses achats de livres. Il rejoignit donc Ghislain avec trois cents francs enfoncés au fond d'une poche qu'il couvrait de son poing de peur des pickpockets. Sans se soucier des fusées qui éclataient au-dessus de leur tête, ils partirent à la recherche des putes.

D'après Ghislain, elles devaient œuvrer pas loin du port, au-delà du pont Lafayette, là où les hôtels miteux sont légion. Il ne se trompait pas. Après une heure de marche, ils en virent deux sur une placette, une blonde et une rousse qui bavardaient sous un lampadaire. Adrien choisit la rousse et Ghislain partit avec la blonde. De près cette rousse faisait mémère mais c'était une femme. Il ne discuta pas le prix, il avait suffisamment dans sa poche. Il fallut payer l'hôtel et louer des serviettes, une location qui l'intrigua. Il n'était pas venu pour prendre une douche. Il faillit le déclarer au portier qui baillait d'ennui derrière son comptoir. Il s'était habillé « vieux », chemise et cravate, plus une veste ce qui avait étonné sa grand-mère.

– En juillet, tu t'habilles comme pour un 11 novembre ?

– Le soir est frais et il y a les satanés brouillards lyonnais, avait-il répondu.

Une fois dans la chambre et sous l'éclairage brutal du lavabo la femme, qui se lavait alors sur son bidet, eut un sursaut de surprise et d'inquiétude en le découvrant dans la lumière.

– Tu n'es pas majeur toi ? Quel âge as-tu ?

– Juste dix-neuf ans, mentit Adrien en rougissant. Il défit sa cravate sous l'effet d'une bouffée de chaleur. Ça commence bien, se dit-il. Il regarda du côté de la porte.

– J'ai un fils de ton âge, bougonna la femme et je n'aimerais pas qu'il aille aux putes.

Désarçonné par l'accueil, il n'eut plus envie de faire l'amour. Il examina d'un œil critique les gros seins, le ventre rebondi, les joues couperosées et la tignasse trop teinte. Il sortit la poignée de billets qu'il écrasait dans sa poche et les posa sur le lit. Sans un mot il prit la porte laissant la femme

éberluée. En descendant l'escalier il se demanda si Ghislain avait eu plus de chance que lui. Sur la placette, il le vit qui fumait une cigarette.

– Alors ? lui demanda Ghislain.

– Bof !

Il quittera Lyon pour Nice patrie de la famille de son père, vers la fin du mois de juillet avec un regret au cœur, celui de ne pas avoir été plus hardi avec Lita. Mais quel scandale si elle avait été froissée par ses avances, forcément maladroitement et si elle s'était plainte auprès du grand-père. Il n'osait imaginer la suite. À Nice il fut hébergé chez une sœur de son père. Le dimanche, les deux sœurs et les deux frères de Jean se réunissaient dans un restaurant de la côte, environnés d'une épouvantable marmaille. La discussion après repas portait invariablement sur Alice qui n'avait pas réussi à rendre heureux leur aîné. Ce qui l'exaspérait et l'obligeait à prendre fait et cause pour la jeune femme à qui il écrivait chaque semaine, commençant toujours sa lettre par un « Très chère Alice » cérémonieux. Il se sentait chez eux comme un esquimau obligé de vivre au Sahara et partagea ses journées entre le cinéma et la plage. Il croisa des putes fort belles, des poules de luxe comme disait son oncle Hervé, mais s'en tint à distance parce qu'il savait maintenant que ce n'était pas auprès d'elles qu'il apprendrait l'essentiel du bonheur. Il draguera quelques jolies gamines qui fonceront dans la nasse comme des goujons. Elles avaient pour elles la fraîcheur, la grâce et une grande curiosité. Parce qu'il avait embrassé l'une d'elles, il crut, à la fin de ses vacances, avoir fait un pas significatif dans la connaissance de l'amour.

Ainsi finit par oublier totalement Lita.

La porte grinça puis céda sous la poussée de la vendeuse, une grande bringue avec des épaules de nageuse et des cheveux blonds coupés courts, « à la garçonne ». Une forte odeur de bois moisi et de renfermé fit reculer Alice. Sans plus de manières, la fille prit un marteau et un pied-de-biche sur un dessus de cheminée et en quelques coups fit sauter les planches qui maintenaient les volets fermés.

– Nous ne sommes pas venus depuis huit mois et l'hiver est passé par là, admit-elle en ouvrant les fenêtres d'une bourrade. Orléans n'est pas tout près non plus et la Beauce n'est pas notre secteur le plus actif.

Les cinq grandes pièces étaient barbouillées soit de bleu tendre soit de rose saumon, uniformément et du sol au plafond. De la peinture à l'eau, fit remarquer la vendeuse en passant son doigt sur un mur puis sous l'un de ses yeux gris. L'étrange halo rose qui souligna son œil fit rire Alice qui la trouva d'emblée amusante et originale. Autre chose que le gros poussif de Romorantin.

– Ça s'enlève facilement avec une éponge et un peu de lessive. C'est vieux comme le village tout ça et Dieu sait quel âge a ce bled, mille ans ? deux mille ans ? Plus peut-être. On dit que, à cinq ou six mètres sous terre il y aurait une véritable ville creusée dans le calcaire au temps des Gaulois, ou bien avant peut-être même. Quelque chose comme Iss, Ix ou Liss, une ville qui s'étendrait sous la Beauce avec des rues et des logements pour cent mille habitants.

Alice écoutait avec les yeux ronds et incrédules de quelqu'un à qui on annoncerait qu'il se trouve assis pile au-dessus du graal.

– C'est vrai ?

– C'est ce qui se dit. Il y a même un fada qui a fait un livre dessus, à compte d'auteur naturellement, et qui démontre par A plus B le bienfondé

de la chose. Et je le connais bien ce fada, c'est le père Prune, mon patron. Probablement pour attirer le chaland dans la région. Mais personne n'y croit à cette ville, même les Parisiens n'y croient pas, et la vente immobilière n'a pas décollé.

Alice partit d'un grand rire. Cette fille, décidément, lui plaisait. La maison aussi lui plaisait. Malgré la peinture des murs qui tache, et le plâtre qui s'écaille et dégringole au plus léger choc. Les pièces sont propres et en tout cas très grandes et ensoleillées, avec des carreaux de terre cuite au sol et de grosses poutres au plafond, peintes en vert caca d'oie malheureusement.

– Ce n'est pas très joli comme couleur, reconnaît la vendeuse en désignant le plafond, c'est très personnalisé comme on dit, mais là aussi c'est de la peinture à l'eau. Au-dessus, c'est de la « baugie », de la terre mélangée à de la bouse et à du crin de cheval, le tout posé sur un lit de lattes de châtaignier. Ça isole bien et c'est solide. Vous pourrez aménager le grenier sans problèmes. Les paysans y entassaient leurs récoltes dans le temps, vous n'avez pas à craindre que ça s'effondre. On pourrait y héberger un troupeau d'éléphants.

– À condition de l'y faire monter.

La vendeuse eut un rire.

– Appelez-moi Dominique, dit-elle si cela ne vous dérange pas. Comme acheteuse, je vous trouve très sympathique et courageuse. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme seule s'aventure dans le coin. Ici, c'est plus paumé et retiré que l'Amazonie. La civilisation est passée à côté.

Alice qui arpentait les pièces rougit autant par plaisir que par gêne. « D'accord, répondit-elle, moi c'est Alice ». Elles poursuivirent la visite. Dominique poussait des portes, découvrait des placards, bousculait des araignées énormes qui les faisaient hurler de frayeur. Ce qui ne les empêchait pas d'échafauder des projets d'aménagements. Dans la partie gauche, à partir de l'entrée au milieu de la façade, une chambre pour chaque garçon. Pour Mireille, au besoin on coupera une pièce en deux. La chambre d'Alice sera installée dans le grenier dès que possible. En attendant, elle couchera dans le séjour. Quelle vue elle aura de là-haut, sur la plaine et les blés ! L'escalier de bois qui conduisait au grenier était un peu étroit mais paraissait solide. Alice s'y engagea d'un pas prudent.

– Les termites ?

– Pas de ces sales bestioles ici. Vous pouvez y aller c'est du costaud. Vous savez Alice, il n'y a pas tout le temps du blé dans les champs, murmura

Dominique comme si elle devinait ses pensées. L'hiver, il n'y a que de la terre labourée, marron nuance merde de bébé, comme dit notre directeur adjoint. L'été en sus des blés, ce sont aussi les maïs, impénétrables et hauts comme une savane, les tournesols plus secs et froissés que des fleurs en papier. Il y a aussi des petits pois, du colza jaune pétant qui embaume autant que du 5 de Chanel, ou encore, pour les graines, des carottes qui en fleurissant attirent les abeilles et les guêpes. C'est aussi plutôt loin de la mer et de la montagne. En confidence, vous pouvez demander une ristourne sur le prix. Malgré la cité sous la terre chère à mon patron et toute la pub qu'il paye dans la « République du Centre », on ne se bat pas pour acheter cette bicoque.

– Mais on espère les blés et on les attend, répondit Alice d'une voix enjouée en ouvrant la porte en bois de l'une des lucarnes. Et quand ils sont là, on les regarde grandir et dorer. Pour la ristourne, je ne demande pas mieux, c'est si gentiment proposé. Dominique eut un petit rire de connivence tout en détaillant Alice qui se penchait dans le vide. Elle me reluque les fesses comme un homme, se dit Alice embarrassée.

– C'est quand même haut, dit-elle, quand on pense que des hommes grimpaient jusqu'ici avec des sacs de blé sur le dos.

– Des sacs de soixante et parfois même de cent kilo, c'est à ne pas croire, compléta Dominique en se penchant à son tour. Les hommes et parfois même les femmes ; aussi il faut voir comme ils sont tordus ceux qui ont survécu à ce bain.

Alice, de plus en plus troublée, sentait la hanche de Dominique qui s'appuyait contre la sienne. Le grenier réfléchit-elle, un peu pour détourner son esprit de ce singulier contact, est spacieux, vaste comme un terrain de tennis et vierge de cloisons. Les poutres et la charpente sont en bon état, du gros bois brut à peine écorcé, assemblé par tenons et mortaises sans lésiner sur la marchandise. Entre les chevrons, on aperçoit des ardoises solides, épaisses comme le pouce. Comme au rez-de-chaussée, le sol est couvert de carreaux de terre cuite avec encore ça et là des poignées de grain mêlé aux crottes de mulots.

– On dirait les combles d'un château, mais que de nettoyages à faire dans cette baraque avant de l'habiter, soupira-t-elle.

– Chasse aux rats, souris et mulots, nettoyage, lessivage, modernisation, remise en état général et réparations, renchérit Dominique en hochant la

tête. Mais après, vous verrez, on se sent bien dans ces maisons qui ont un vrai passé. Je vous donnerai des adresses d'artisans.

Elles regagnèrent le rez-de-chaussée.

– La cuisine sera ici, dit Alice, pour profiter de la porte qui donne sur le jardin. Et là, la salle de bains des enfants. En attendant d'en aménager une autre près de ma chambre, là haut sous les toits, rien que pour moi... J'ai même droit à une cheminée dans le séjour, et quelle cheminée, on pourrait s'asseoir dedans ! Le foyer sacré ! Je suis comblée. Le jardin est-il encore en culture ?

– Un voisin, très gentil, mais un peu rustique sur les bords, s'en occupe. Dominique se pinça le nez et fit une grimace. Un vieux garçon pas très net de la tête qui vit avec sa mère dans une maison tout près, ajouta-t-elle.

Elles se rendirent dans le jardin. Des pruniers, un pommier moussu et tordu, des guigniers et des noisetiers occupaient la bordure d'un potager suffisamment grand pour nourrir une famille candidate du prix Cognacq. Mis à part un carré de quelques légumes à l'abri du vent, poireaux, salades, choux, le reste était inculte mais bêché et exempt d'herbe. Les allées étaient tracées au cordeau et bien entretenues. À l'autre bout du jardin, derrière une haie de noisetiers, les blés filaient jusqu'à l'horizon, à peine mouchetés par les taches sombres de trois ou quatre bosquets répartis de manière égale dans la plaine.

– N'enlevez pas les noisetiers, conseilla Dominique, ils sont là depuis toujours pour couper le vent. Je vous dis ça parce que quand je vends une maison, les propriétaires commencent par foutre les arbres en l'air. Sans penser qu'ils ne sont pas là par hasard et qu'il leur faudra vingt ans pour avoir les mêmes.

Un tracteur invisible démarra et ronronna quelque part rompant l'impressionnant silence qui enveloppait la plaine et désorientait Alice habituée au bruit depuis toujours.

– On se fait très vite à l'absence de bruit. Et la nuit, vous verrez les étoiles ! Des millions d'étoiles qui grouillent comme des asticots, blanches et grosses comme des ampoules électriques, prêtes à vous tomber sur la tête !

– L'arbresciel d'étoiles, lourd d'humides fruits bleu-nuit, sourit Alice.

– Si, si, ne riez pas Alice ! C'est à cause de la pureté de l'air et de l'absence d'éclairage public. Et les couchers de soleil ! Vous verriez ! Avec des rouges sanglants et des verts Véronèse somptueux et profonds. Comme

au bord de la mer... L'eau et le sable en moins. Il y a bien une mare mais elle est à sec depuis qu'un engin de terrassement est venu la nettoyer. Il aurait crevé le sol, paraît-il et l'eau s'en irait maintenant au diable Vauvert. Si le père Prune était là, il vous dirait où...

Alice voulait visiter les dépendances. La vendeuse ouvrit une ancienne grange pour constater, une fois le portail ouvert, qu'elle était encore pleine d'un fourbi innommable abandonné par les anciens propriétaires. Bottes de paille dure comme le béton, débris variés de charrettes, vieilles planches pourries et caisses entassées pèle mèle la remplissaient aux deux tiers dans un tel désordre que l'on n'apercevait même pas les murs. Elle avait aussi servi d'écurie pour les chevaux et il restait des débris de mangeoires et de stalles entassés avec le reste.

– J'y mettrai une table de ping-pong et des agrès, dit Alice optimiste, pour les garçons. Après nettoyage.

– Les héritiers se sont disputés ce qui était vendable et ont laissé le reste, comme d'habitude, rouspéta Dominique. Il vous faudra du courage pour évacuer toute cette merdouille.

– J'ai du temps devant moi. Les vacances, et Paris n'est pas loin...

Dans la remise qui prolongeait l'étable, un bâtiment ouvert au vent sur deux côtés, Alice retrouva la carriole rouge qui levait ses brancards vers le ciel. Hélas ! mangée à cœur par les vers et dépourvue de roues. D'une pression du doigt elle traversa le plancher.

– Une fois enlevée cette charrette, j'y rangerai la réserve de bois, et je ferai un coin garage pour la voiture. Il me faut aussi, quelque part, un atelier pour bricoler. J'aimerais faire de la sculpture, de la poterie ou du tissage... J'ai fait une année d'arts déco avant d'entrer en faculté de droit.

– Vous aurez de l'espace à revendre pour vous installer et bricoler, concéda Dominique en ouvrant le portail d'une ancienne étable. Ce n'est pas ce qui manque.

– Cherchez pas les animaux, y a plus de bestiaux en Beauce depuis le lendemain de la guerre, leur cria à cet instant un petit gros qui venait d'entrer dans la cour. Je viens aux nouvelles, j'ai vu les volets ouverts...

– Ici, tout le monde hurle, prévint Dominique en refermant le portail. L'habitude de s'appeler d'un champ à un autre, probablement. Les femmes, c'est encore pire. Elles vous percent le tympan avec leur voix de tête. Celui-ci, c'est le voisin rustique, celui qui s'occupe du jardin.

L'arrivant, un joufflu rougeaud au nez court, à la bouche noirâtre en grande partie édentée, poussait devant lui une bedaine imposante qui débordait largement d'un pantalon de travail en coton bleu abondamment rapiécé. Chaussé de bottes en caoutchouc malgré la chaleur et la sécheresse, il était vêtu d'une chemise sans col, verte à fines rayures de couleur indéfinissable, boutonnée jusqu'au cou et aux poignets. Plusieurs auréoles de sueur s'épalaient sur sa chemise par ailleurs souillée de taches diverses. Chez cet homme visiblement prudent, son pantalon était retenu à la fois par de larges bretelles graisseuses et par une ficelle effilochée nouée sous la panse. Son béret verdâtre percé de trous était coquettement enfoncé au ras de ses oreilles, comme un bonnet de nageur. D'emblée il déplut à Alice, comme si son aspect négligé cachait de douteuses pensées. Comme s'il avait deviné qu'il n'obtiendrait rien d'elle en faisant l'aimable, il se mit à l'examiner sans aucune gêne de ses petits yeux bleu pâle en partie dissimulés sous un pli de graisse. Son regard rusé de maquignon lui rappela celui du gros moustachu de Romorantin. Visiblement il cherchait à deviner ses intentions. Elle revit la tête, et le béret, qui l'avait observée furtivement deux jours plus tôt. Ça pourrait bien être ce gros chafouin, se dit-elle.

– La probable future propriétaire, présenta Dominique.

Comme l'avaient fait des milliers de fois ses semblables devant les patrons, propriétaires ou seigneurs, il enleva son béret respectueusement et découvrit un crâne rose-tendre presque chauve. Il gratta sa médiocre couronne de cheveux roux d'un ongle perplexe, ébréché et maculé de terre. Dans le cas présent il voulait se donner le temps de mettre de l'ordre dans ses idées et de s'imprégner de cette situation nouvelle. N'étant pas assez riche pour l'acheter, il avait espéré la venue d'un jeune qui remettrait en route la ferme, prendrait peut-être un ou deux ouvriers et louerait des champs aux voisins. Lui-même pouvait proposer une belle pièce du côté de Pressailles qu'il tenait d'une tante. Mais voilà que débarquait une bonne femme, une Parisienne, sans alliance au doigt, qui devait connaître moins que rien à la culture. Pour lui, cette invasion d'étrangers c'était la ruine programmée de la Beauce.

– Mais faut qu'elle signe d'abord, répond-il à Dominique avec dans la voix l'espoir qu'elle renonce à ses prétentions abracadabrantes. Et ça, la signature, ce n'est pas encore fait !

Tout de même c'est une jolie femme, dira-t-il plus tard à sa mère. Ça pourrait être pire ajouta-t-il. Comme c'est le cas à Villamblain où un groupe

de musiciens de rock qui loue une baraque à l'année, fait jour et nuit un boucan à réveiller les morts. Plus personne ne ferme l'œil dans le village. Cette femme apportera peut-être un petit quelque chose de jeune et de frais dans ce bled de vieux.

– J'habite à deux pas avec ma mère. Il fit un geste vague du côté du calvaire. Si vous voulez des œufs ou des lapins, faudra pas vous gêner. Elle en vend. Il suffit de demander la mère Fontanier. Moi, c'est Bernard, Gustave, Henri, Abel au choix, mais tout le monde ici m'appelle Bernard.

Il annonça son âge comme un titre nobiliaire. Peut-être pour impressionner les deux femmes et leur faire comprendre qu'il était un homme fait, un vrai, sur qui on pouvait compter. Alice, apprendra ainsi qu'il était plus jeune qu'elle de trois ans bien qu'on pouvait, même de très près, le prendre pour un quinquagénaire un brin décati. C'était, dans le langage local, un "vieux gars", un célibataire.

– Nous sommes quelques vieux gars dans la paroisse, reconnut-il. Il aurait pu se marier, avec l'une des filles Ferron. Elles habitent à l'autre bout de Villemars, sur la route de Tournois, si la mère Ferron avait accepté. Car fallait que la mère accepte, bien que les filles aient toutes les deux dépassé la trentaine. Le père Ferron était décédé quand elles avaient quinze et seize ans, des suites d'un arrêt du cœur sur une batteuse à vapeur dont il était le chauffeur et le mécanicien. Une belle machine, la dernière batteuse à vapeur du pays. L'autre batteuse, l'avant dernière donc, qui appartenait aux Lamiroux avait explosé après la guerre en tuant quatre personnes dont la mère Lamiroux qui avait à peine cinquante ans. Au moment où elle apportait à boire, précisa Bernard avec ce sens du zigzag qui rendait sa pensée parfois difficile à suivre. C'est qu'il fallait les alimenter en eau et en bois ces cochonneries de machines, on n'arrêtait pas de fournir. Avec ça que le père Ferron avalait autant de vin rouge que sa batteuse consommait d'eau. Depuis, ce sont les filles qui font marcher la ferme. Elles ont été élevées à la dure par leur mère. Une saloperie celle-là, une vieille garce, une vraie sale bête ! Fontanier admit, avec simplicité, qu'il se serait marié avec l'une ou l'autre des deux filles, indifféremment. Avec celle qui aurait dit oui la première, bon Diou ! Mais leur mère n'a pas voulu, rapport aux biens que j'avais point... Total, elles sont vieilles filles et moi vieux gars, soupira-t-il en sortant de sa poche une blague à tabac en caoutchouc. Il roula et alluma sa cigarette.

– Alors, c'est-y vrai ce que dit la dame, il regardait Alice de biais à travers la fumée de sa cigarette, que vous allez acheter cette baraque en ruine ? Dans ses yeux pâles dansait une lueur indécise faite de crainte et de méfiance.

Alice eut envie de l'envoyer promener puis elle se morigéna, c'était un brave plouc, un voisin et il convenait qu'elle se montre gentille et bien élevée. Il n'était peut-être pas très astucieux, mais c'était un homme honnête, ça se voyait. Elle admit qu'elle n'était pas accoutumée aux gens de la campagne, à leurs manières brusques et soupçonneuses. Elle se força à sourire.

– C'est plus que vraisemblable

– Bon, alors faudra que je sorte mes patates de la cave.

– Il y a une cave ? S'exclama-t-elle en battant des mains. Allons vite voir !

– Y en a même deux.

On accédait aux caves par une entrée extérieure sur l'arrière de la maison côté jardin, comme c'est souvent le cas lorsque la maison est détruite puis reconstruite un peu plus loin. L'ouverture ressemblait à une sorte de guérite bâtie à la diable, fermée par une porte étroite de quatre planches. En passant devant tout à l'heure, Alice avait pris cette étrange maçonnerie pour une niche à chien, pour gros chien. Ou pour les toilettes. Groupées derrière Fontanier qui, entre temps était allé prendre une lampe électrique, elles descendirent plus de vingt marches découpées dans le tuffeau avant d'atteindre la première cave. Sa fraîcheur détendit Alice comme lorsque on traverse la bruine légère d'un jet d'eau en pleine chaleur d'été. Taillée dans le tuffeau à plus de quatre mètres sous le sol, voûtée, rectangulaire mais de modestes dimensions, elle contenait effectivement des pommes de terre, deux ou trois cents kilos. La seconde, deux mètres plus bas, décalée par rapport à la première, était haute, étroite et circulaire, avec une banquette qui en faisait le tour.

– De la belle ouvrage, commenta Fontanier en passant la main sur la paroi où l'on distinguait des traces de pics. Dans le temps, on y entassait la glace de l'hiver sous de la paille et ça devenait une glacière pour la viande et le beurre. On peut y mettre aussi son vin, il n'y a pas de risque qu'il s'échauffe. Ça date du temps des rois au moins, si ce n'est plus. Les paysans, -il prononçait paisans-, s'y cachaient pour se protéger des brigands. Y a toujours eu des brigands dans le pays, des bandes de va-nu-pieds et de

pillards qui avaient leurs repaires dans les forêts des alentours, celle d'Orléans entre autres. Les derniers en date furent les gars de Beau-François du pays d'Orgères, à une vingtaine de kilomètres vers l'est. On les appelait les chauffeurs, car ils rôtaient les ripatons des gens dans la cheminée pour leur faire avouer où ils mettaient leurs sous. C'était au début de ce siècle. Quand ils trouvaient l'entrée de la cave, ils les enfumaient pour les faire sortir. Mais les caves communiquaient souvent entre elles par des galeries et les gens pouvaient se sauver chez d'autres. Avant de se cacher, les paisans laissaient un commis ou une servante pour masquer l'entrée des caves avec des fagots et accueillir les brigands. Quand ils leurs chauffaient les pieds à ces pauvres bougres de valets, ils n'avaient pas intérêt à vendre la mèche et à révéler la cachette des maîtres ou pire montrer où étaient les sous. Dans ce cas, quand les brigands étaient partis ils recevaient une rouste et étaient foutus dehors sans dédommagement. Fontanier hoche la tête et prit un air apitoyé. Après ça, à la saint Michel, ils pouvaient toujours se mettre avec les autres sur la place d'Epieds pour se louer, personne n'en voulait. Ils n'avaient plus qu'à crever de faim dans un coin. Ils étaient malins les gros, les maîtres, et ils s'entendaient entre eux. Ils seront toujours plus malins avec leurs sous que ceux qui n'ont rien, rien que leurs bras, leur chemise et leurs bottes, comme moi. Ici ce n'est pas la même chose qu'en ville, y a des pauvres, des vrais. En ville, surtout à Paris, tout le monde est riche même le pauvre de Paris est riche par rapport au pauvre de chez nous. Y a qu'à voir à la télé, Paris c'est tout paillette, lumière dorée et champagne, même les matchs de foot c'est lumières, chansons et compagnie. Chez nous, les pauvres, y chantent pas ! Y n'ont pas la force.

Ils remontèrent à l'air libre. De la manière dont il la regardait, Alice comprit qu'il la considérait déjà comme un "gros". Sinon, pourquoi achèterait-elle une ferme ? Elle retrouvait, exprimé par Bernard, ce qu'elle avait toujours combattu, l'oppression du plus faible par le plus fort. Plus brutalement exposées, et exemples à l'appui, ce qui leur donnait un poids énorme et un relent plus humain, que les opinions et les partis pris de Mironneau et consort.

– Ils arrivaient à cheval, continua-t-il en parlant des brigands de Beau-François. Ils surgissaient par surprise et les gens avaient juste le temps de disparaître. Finalement, ils ont tous été pris par les gendarmes et pendus à Orléans ou à Patay.

– Mais qui a creusé les caves ? demanda Dominique.

– On ne sait pas. Peut-être que c’est d’anciennes carrières romaines d’où les paysans extrayaient de la pierre en hiver, quand y a plus d’ouvrage dans les champs. Un travail qui s’est continué jusqu’au siècle dernier. La pierre partait en charrette, pour la construction des villes, et comme ça, les paysans occupaient aussi leurs chevaux ou leurs bœufs quand ils en avaient. Les résidus étaient écrasés et mêlés à de la paille pour faire le sol et les murs des maisons. Les carrières communiquent aussi entre elles par des galeries de taille. Mais beaucoup se sont effondrées, c’est grand, là-dessous...

– C’est comme en Cappadoce, a écrit Prune dans son bouquin, murmura Dominique.

– En Cappadoce comme vous dites, ça je ne sais pas, ce village n’est pas dans le coin. Il y a aussi des gouffres naturels creusés par la mer quand elle était là. Fontanier montrait l’horizon d’un geste large. De temps en temps un tracteur tombe dedans, c’est comme ça que l’on sait où ils sont ces gouffres. Les Beaucerons ne sont pas curieux et personne ne descend plus sous terre. Il n’y a plus de bandits, et c’est même devenu dangereux. Parfois on entend des effondrements quelque part, des fois proches, des fois lointains. On entend de la flotte qui s’écoule comme un torrent, comme une poche qui se vide. On entend aussi des bruits bizarres qui font croire que quelqu’un, et même plusieurs, habitent sous terre, sous les maisons. Plus souvent ce sont des animaux sauvages qui s’y perdent, tombent dans des gouffres et appellent, les galeries portent les bruits très loin, à des kilomètres. On est habitué à ce tintouin et, pour que personne ne s’y égare, on mure les entrées et les puits d’aération quand on les trouve. Certains comblent les gouffres avec leurs ordures et la merde de leur fosse d’aisance. Avec leurs ordures et leurs merdes ! répéta Fontanier avec un ricanement de mépris. Puis sans un mot de plus et sans saluer personne, il tourna le dos et s’en fut.

Alice emménagea une semaine plus tard, et dès le compromis de vente signé. Campa plutôt, vu le mobilier très réduit qu'elle avait emmené avec elle. Un lit de camp, un réchaud à gaz, un réfrigérateur ainsi qu'une table et des chaises de camping formaient l'essentiel de l'ameublement auquel elle avait adjoint un petit poste de radio et quelques bouquins. Elle espérait faire par elle-même un maximum de travaux, de ceux qui ne nécessitent ni machines, ni force musculaire importante. Une maison doit porter témoignage du travail de son propriétaire, professait-elle devant un Fontanier qui ne pipait mot, se contentant, dubitatif, de se gratter le crâne sous son béret. Une des premières tâches fut de dégager le puits de sa végétation. Malheureusement, il était à sec et très profond ce qui le rendait impossible à curer, sauf par un puisatier professionnel. Tant pis pour ma source d'eau minérale personnelle, se dit-elle un brin dépitée, on verra plus tard pour le faire nettoyer. En attendant je me contenterai de l'eau du robinet.

Dominique avait promis d'asticoter le notaire et la conservation des hypothèques pour que l'acte de vente soit signé dès que possible. Elle fit tant et si bien que moins de quinze jours après le compromis la vente était conclue et entérinée. Les héritiers avaient dépêché l'un des leurs pour les représenter, une femme muette et taciturne qui se contenta de signer rapidement avant de repartir sans même une poignée de main. Après son travail et presque tous les jours, Dominique montait à Villemars rendre visite à Alice. Il lui arrivait même de lui donner un coup de main pour gratter les carreaux de terre cuite du sol ou lessiver les poutres. Célibataire, elle s'ennuyait toute seule dans son studio. Dans les fins d'après-midis brûlantes, en attendant un repas sommaire, elles bavardaient assises dans l'ombre du noyer, un verre de bière à la main. Dominique lui décrivait la

région, parlait de ses amis, de son enfance à Saran, dans la proche banlieue d'Orléans, de son travail. Alice racontait son divorce, ses enfants, ses activités de militante lorsqu'elle était étudiante, les sit-in, les bagarres contre les CRS, les occupations de locaux. Tout ça étonnait Dominique habituée à plus de pondérations. Pour elle, les filles n'avaient pas à faire le coup de poing. Ce qui faisait rire Alice. Elles s'entendaient bien, autant que de vieilles copines.

– Tu ne t'es jamais mariée ? Tu n'as pas d'homme ? lui demanda Alice, alors qu'elles décapaient une porte avant de la peindre.

– Je n'aime pas les mecs. J'aime les femmes, répondit Dominique d'une voix unie, en la regardant toutefois droit dans les yeux. En vérité les hommes me font peur, je ne me sens bien que seule ou avec de vraies amies, s'était-elle dépêchée d'ajouter en voyant le regard d'Alice s'assombrir et vaciller.

Alice avait continué machinalement son travail en balbutiant des généralités sur « l'homosexualité qui n'est ni un pêché ni une maladie ». Elle se sentait gênée par cette confidence trop crue, trop directe et ne savait plus quoi dire de censé, ni même où poser ses yeux. Voilà autre chose, avait-elle pensé une fois Dominique partie, une gouine, ça manquait dans mes relations. Elle rangea l'aveu au fond de sa mémoire, se contentant d'agir avec Dominique comme s'il s'agissait d'une copine de fraîche date dont on ne connaît pas très bien encore les qualités et les défauts et qu'il convient de tenir à distance.

Sitôt terminés les nettoyages et les peintures les plus urgents, elles allèrent ensemble acheter une armoire, une bonnetière et deux buffets bas, brillants de cire, dans une salle des ventes de Beaugency. Les lampes, des petits meubles et deux ou trois bibelots furent dénichés chez un antiquaire ami de Dominique. Elles fouinèrent chez les chiffonniers d'Emmaüs qui venaient de s'installer à Ormes. Ces derniers, des patibulaires autant que pouvaient l'être les forbans de Beau-François, lui livrèrent une table ronde en noyer à abattants, un buffet de cuisine d'avant la guerre et des chaises paillées. Elle avait commandé vaisselle, literie et électroménager aux Nouvelles-Galeries d'Orléans. Elle ne voulait rien ramener de Paris. Elle voulait avoir de nouveaux objets autour d'elle et disposer d'une totale liberté dans ses choix. Elle avait trop supporté les goûts exagérément tape à l'œil et dispendieux, de Jean. Un cousin de Dominique était artisan plombier, un peu

carreleur et plâtrier. À la campagne un artisan doit savoir tout faire, au moins en ce qui concerne les métiers voisins du sien. Le cousin se présenta à Villemars, en fin d'après-midi et décida de commencer le chantier sur-le-champ. C'était un gaillard grand et blond d'une quarantaine d'année, d'un modèle courant, ni laid ni beau, avec l'accent traînant et empâté de la Bretagne où il était né. Jeune et costaud certes, mais infiniment plus rustique que les typographes parisiens.

Il travaillait sans même s'accorder cinq minutes pour boire un verre d'eau et ne semblait pas plus enclin aux confidences qu'un boisseau de cailloux. Alice, grimpée sur un escabeau, peignait depuis l'aube quand il s'était présenté ; elle ne faisait que ça, peindre, depuis huit jours. Elle rêvait de prendre enfin un bain tiède, un vrai, dans une vaste baignoire où elle marinerait pendant une heure. Elle en avait aussi sa claque de laver la vaisselle à l'eau froide sur un évier de ciment grand comme un porte-bagages de vélo. C'est pour ça que l'artisan était là et qu'elle l'avait priée de commencer au plus vite.

– Ils se lavaient comment, les précédents propriétaires ? avait-elle demandé à Bernard Fontanier venu inspecter les travaux.

– C'étaient des vieux pas bien informés des nouveautés, avait-il répondu tout en se grattant le crâne sous son béret, visiblement embarrassé par l'ampleur de la question.

Alice achetait ses œufs et ses légumes chez madame Fontanier, une boulotte joviale aux cheveux gris et clairsemés ramenés en chignon, toujours vêtue d'une blouse de toile à petits carreaux et chaussée de charentaises à cause de ses pieds douloureux et déformés. Elle lui nettoyait sa salade et lui pelait ses légumes avant de les lui remettre.

– Soyez pas gênée pour si peu avait-elle dit à Alice. Je nourris mes poules et mes lapins avec vos épluchures. Plutôt que de les jeter pensez-donc à moi.

L'intérieur de la maison des Fontanier ressemblait à une caverne et, la première fois qu'Alice avait franchi leur seuil, elle s'était crue dans un tunnel ferroviaire. Ils n'avaient, pour faire entrer le jour dans la grande pièce, qui leur servait à tout sauf à dormir qu'une minuscule fenêtre et une porte vitrée qui donnait sur la route. La cuisinière à bois, en fonte émaillée, encastrée dans le foyer d'une grande cheminée traditionnelle, recrachait sous le vent d'ouest un filet de fumée qui, avec le temps, avait noirci murs et plafond. Cette cuisinière, véritable cœur de la maison servait au chauffage,

à faire bouillir la lessive et à la cuisine. Ni madame Fontanier ni son fils n'avaient la moindre idée sur ce qu'avait été la couleur originelle des murs et du plafond. Ils ignoraient naturellement à quand remontait l'application de cette couleur et si même elle existait. Les deux chambres apprendra-t-elle, se situaient dans le prolongement du séjour et n'avaient pas de fenêtre.

– Dans une chambre, ça sert à rien qu'à faire rentrer le vent coulis, avait décrété madame Fontanier à propos de la fenêtre.

Il pourrait repeindre tout ça ce gros flemmard, s'était dit Alice, ça ne lui coûterait pas grand-chose, mais il se sentirait diminué de rendre ce service à sa mère ! Leur unique arrivée d'eau était installée dehors, près de la porte d'entrée. Manifestement le robinet avait été placé là en priorité pour arroser leur jardin, de l'autre côté de la route. Ils utilisaient des bassines et des seaux pour se laver ou faire la vaisselle, ustensiles qu'ils vidaient ensuite dans le caniveau lequel aboutissait dans la mare. Témoin involontaire du quotidien de ces Cro-Magnon, Alice avait aperçut Bernard un matin, les jambes de pantalon relevées, qui se lavait les pieds directement sous le jet du robinet. La chose n'aurait rien eu de surprenant si ça avait été un spectacle journalier, ou à la rigueur hebdomadaire mais en trois semaines et plus cela ne s'était produit qu'une fois. Il faisait ses besoins au bout de son jardin dans un trou masqué par un paravent de planches et urinait devant chez lui directement dans le caniveau quand il y avait urgence. Sa mère, à chacun son style, allait déverser son seau hygiénique chaque matin dans la mare à une cinquantaine de mètres de chez elle. Une mare à sec qui ne se remplissait que les jours d'orage. Et bizarrement quand un peu d'eau s'y maintenait quelques jours on entendait coasser les grenouilles. D'où sortaient-elles ? mystère.

Les orages d'été sur la Beauce, elle s'en souvient encore aujourd'hui, prenaient les dimensions titanesques d'une bataille navale. Le ciel, noirci comme le plafond des Fontanier, se zébrait d'éclairs d'un bout à l'autre du vaste horizon illuminant d'une lumière brunâtre les blés courbés par le vent. Les coups de tonnerre se répondaient, se télescopaient, se chevauchaient tandis que les éclairs filaient au-dessus des têtes comme autant d'oiseaux sauvages. Après une demi-heure de cette folie burlesque arrivait le déluge. La rue en une minute se couvrait de vingt centimètres d'eau, les gouttières débordaient et crachaient jusqu'à un mètre de distance des jets gros comme le bras, chargés de brindilles et de balles de blé. Après une heure de tintamarre et de cataractes, le jour revenait sur les cours transformées en

autant de mares. La vraie mare, à ce moment-là, se remplissait à ras bord pour se vider en moins d'une journée. Alice découvrit non seulement qu'elle n'aimait guère ce genre de boucan champêtre mais que nombre de vénérables fuites apparaissaient à cette occasion dans ses toitures. Ce que l'irremplaçable cousin colmata petit à petit, ce qui fit ricaner Bernard qui traitait ce genre d'inconvénient par le mépris.

Les Fontanier possédaient depuis un an une télévision en couleur. Un progrès manifeste qui ne paraissait pas avoir une quelconque influence sur leur mode de vie. Les images d'intérieurs des télé films ou des séries auraient pu leur faire prendre conscience de leur crasse et de leur misère, les amener à réfléchir sur leur sort comme se l'imaginait Alice. Mais non, ce qu'ils voyaient, disaient-ils, y compris les objets les plus courants et les plus ordinaires, comme une machine à laver le linge ou une cafetière électrique, appartenaient soit au domaine chimérique du cinéma, soit au mode de vie des villes dont ils étaient exclus, fatalement, puisqu'ils vivaient à la campagne. Même les journaux télévisés, aussi dévoyés qu'ils puissent être, leur montraient des événements qui se déroulaient dans des milieux si étranges à leurs yeux et si lointains qu'ils ne pouvaient les troubler en rien. La vie vraie, selon eux, était à Villemars et nulle part ailleurs. Leur route de la soie, leur Internet, la voie qui véhiculait idées et biens matériels, c'était la route qui passait devant chez eux.

Dans Villemars, si on avait une lettre à poster, on pouvait rencontrer le facteur qui faisait une pause café chez les filles Ferron, vers neuf heures le matin. Lesquelles, dans la minute qui suivait son départ, filaient chez les deux commères, Maria et madame Fontanier, colporter les dernières nouvelles d'Épieds et alentours. À cette heure, on pouvait aussi croiser un tracteur qui traversait le hameau pour se rendre dans les champs par des chemins de terre, les ouches. Ce ne pouvait-être que le tracteur de l'une des trois grosses fermes du village. Lorsque son conducteur s'en revenait vers midi, il s'arrêtait chez Fontanier, chez Texier ou chez l'un des Bourreux pour boire un verre. Comme il n'y avait pas de bistrot dans Villemars, l'homme assurait un lien social entre les uns et les autres. Sa visite pouvait durer jusqu'après le journal télévisé et sa machine, garée sans plus de précautions qu'une mobylette, encomrait jusqu'à bloquer la maigre circulation. Peu avant midi on pouvait aussi bavarder avec le boucher ou l'épicier ambulancier. On discutait aussi avec les voisins venus

s'approvisionner, mais pas avec tous indifféremment. Il y avait des coteries, des clans séparés par d'inoxydables querelles.

Toutes sortes de véhicules traversaient Villemars, souvent à vive allure, sans qu'Alice comprenne, dans le cas des nombreux véhicules étrangers au Loiret, ce qui les amenait sur cette chaussée poussiéreuse coupée de dos d'âne et défoncée de nids de poules. Ils filaient, expliquait Dominique, vers Tournois et Patay, Châteaudun et plus loin vers la région parisienne persuadés que les chemins vicinaux étaient moins encombrés que les nationales. Alice, qui avait un jour pensé au plateau de Nazca, se disait aujourd'hui que les ourses dans les champs formaient peut-être d'immenses et allégoriques figures qui attiraient les visiteurs à leur insu.

Autobus du ramassage scolaire, autos des fermiers, du curé, du médecin, des Postes, des artisans, vélos et mobylettes des employés, tous avaient leurs horaires de passage. Ainsi, disait madame Fontanier, on savait qui était malade, qui allait faire ses courses ou plus prosaïquement qui travaillait chez qui ou qui allait se promener. Il fallait comprendre les signes qui s'échangeaient le long de la route et dans le hameau. Si les conversations avaient trait au temps qu'il fait, à celui de la veille comme à celui du lendemain, ou même si on parlait des récoltes, derrière ces apparences sereines se cachaient des arrières plans, des sous-entendus. Seuls les initiés, ceux qui étaient nés ici, qui connaissaient tout le monde et leurs comportements, étaient à même de comprendre. Ainsi quand Potier, un petit fermier de Nids, sut qu'il avait un cancer la nouvelle se propagea instantanément. Par la suite on n'en parla plus mais chacun savait que l'on parlait de Potier dès qu'il était question de maladie sérieuse, de médecin ou de médicaments.

Bernard ne possédait pas d'auto n'ayant pas les moyens d'en acheter ni même l'envie d'en conduire une. Il avait seulement un vélo sans dérailleur, mais nanti d'un guidon de course. Par beau temps il allait, à petite allure, jusqu'à Pressailles dans l'après-midi pour faire de l'exercice et aider à sa digestion. Une fois par semaine il poussait plus loin, jusqu'à Épièdes-en-Beauce, six kilomètres, ce qui lui prenait plus de trois heures. Il s'y rendait pour acheter le pain de la semaine, un peu de viande et commander son vin. Une fois par mois, il y allait pour toucher le mandat, très modeste, de la retraite de sa mère. Avant de rentrer, il en buvait une partie « Chez Léon », le bistrot d'Épièdes. Ses copains d'enfance, du moins ceux qui étaient restés

au pays l'y attendaient. C'était un rite, bien plus qu'une distraction pour chacun. Qu'ils fussent toujours là, comme dans le temps, à échanger des confidences et à se renseigner sur les uns et les autres, était à leurs yeux proprement extraordinaire. Ils en convenaient eux-mêmes et le jour ou Clément, un des leurs mourut, ils en pleurèrent encore plus de peur que de détresse.

Le dimanche matin, madame Fontanier suivait la messe sur son téléviseur dont elle montait le son pour faire plus vrai. À cette occasion, elle s'habillait de la blouse propre qui allait faire sa semaine, coiffait un chapeau à voilette qu'elle tenait de sa mère mais gardait ses savates. Alice était entrée alors qu'elle priait à genoux à même le sol et face à l'écran. La jeune femme avait rougi comme si elle venait de la surprendre dans son bain. Celle-ci l'avait invitée à s'agenouiller près d'elle.

– Faut pas faire de chichi, ma belle, après on boira un verre, lui avait-elle dit en lui tapotant les fesses. Elle avait baissé la voix. J'essaie de me mettre au mieux avec le bon Dieu, je ne peux pas aller à l'église rapport à mes pieds qui me font mal mais ce n'est pas une raison pour jouer les mécréantes. Je suis une bonne chrétienne, je renouvelle le buis du calvaire et j'y mets des fleurs fraîches quand j'en ai.

– Tout ça c'est bien joli, avait-elle grommelé un jour où Alice l'avait entraînée à discuter sur la condition féminine et sur la sienne en particulier. Elle avait fait un geste large qui englobait tout autant la modernité en général que la télévision qui diffusait cet après-midi-là un téléfilm américain, mais on n'a pas les moyens de faire autrement. Et, argument suprême et irréfutable : On a toujours vécu comme ça ! Un jour peut-être, avait-elle ajouté en baissant la voix jusqu'au murmure et après un silence passé à jauger le degré de confiance qu'elle pouvait accorder à sa visiteuse, si mon gars trouve, on sera riche et on quittera ce trou perdu.

– Pour aller où ?

– N'importe où fera l'affaire.

Elle n'avait pas voulu en dire plus, en particulier sur ce que son gars était censé trouver. Elle lui avait raconté aussi que Bernard, qui n'avait pas fait de service militaire, le maire l'ayant fait classer soutien de famille, ne s'était jamais aventuré au-delà de Coulmier, à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau. C'était pour le mariage d'un lointain parent, il s'y était rendu en vélo. Il était parti avant le jour. Au retour, étant donné qu'il était saoul comme un cochon, il s'est trompé de route. Il a erré dans la plaine comme

un chemineau, poursuivi par les chiens et les menaces pour rire des fermiers qui faisaient semblant de ne pas le reconnaître. Ça lui a pris la nuit entière pour retrouver la maison. Ce qui ne l'empêchait pas de rêver de Paris. Il parlait d'un voyage dans la capitale comme d'autres évoquent les îles du Pacifique ou l'Australie. Il économisait pour s'y rendre et le premier monument qu'il se promettait de visiter, une fois sur place, était la Maison de la Radio et de la Télévision.

– Il doit s'en passer des choses, une fois le spectacle terminé, avait-il murmuré un jour devant Alice venue chercher des œufs. Il regardait une émission de variété avec danseuses, jupes courtes et décolletés.

Qu'imaginait donc ce benêt ? Elle aurait donné cher pour le savoir. « Il suppose qu'ils font la fête, lui avait confié madame Fontanier comme dans le temps chez nous après les moissons et les battages, filles et garçons dans les meules de paille ou dans les granges... Ces filles tout de même doivent être de jolies catins à ce qu'il me semble, pour lever comme ça la jambe, à moitié nues devant le monde entier. » Alice avait essayé de la convaincre du contraire, parlé de danse, de musique et d'art. Elle l'avait écoutée les yeux mi-clos. « Quand même, quand même, à chacun son opinion. » avait-elle marmonné en lui tournant le dos. Un autre jour Alice avait tenté de leur décrire les richesses du Louvre, l'Opéra, le Panthéon, Versailles. Bernard avait haussé les épaules et tranché « C'est point pour nous, ces conneries ». À ses yeux seule la maison de la télé avait de l'intérêt.

– La municipalité, dit-elle un soir à Dominique, devrait abonner ces troglodytes à un canard local, au moins pour que leur vision dépasse leur simple horizon.

– Tu raisonnes en colonialiste, en Parisienne qui veut rendre le monde conforme à sa vision personnelle. Et pour qui rien n'est bon hors de Paris. Après tout ils sont heureux comme ça. Pourquoi les inquiéter en leur décrivant un monde où ils n'ont pas leur place ?

Parce que le facteur avait coutume de jeter le courrier par-dessus le mur de clôture, Alice demanda à Fontanier de visser une boîte aux lettres sur ce mur, au plus près de la route. Elle lui proposa aussi des travaux de peinture qu'il refusa énergiquement. Le vieux gars se montrait si effrayé, si embarrassé par ces tâches visiblement au-dessus de ses compétences qu'elle dut se tourner vers le cousin plombier. Non seulement il ne savait pas faire, mais il estimait aussi déchoir en le faisant. C'était du travail d'artisan, pas du travail de paysan, le seul noble à ses yeux. Elle comprit alors pourquoi leur

tanière était si peu engageante et pourquoi de nombreux meubles chez eux étaient bancals ou rafistolés de fils de fer. Une armoire ancienne très moulurée qui avait perdu sa porte servait même à entreposer la nourriture des lapins, des sacs de granulés évidemment. Tant d'incapacité et de stupidité l'ulcéraient. Elle n'avait pas tout à fait perdu ses envies de changer le monde et les hommes qui l'habitent. Dans la foulée de la boîte aux lettres, le plombier devait aussi sceller le gond qui manquait à la grille. Mais les travaux intérieurs terminés, la facture payée il oublia le gond, et Alice.

À force de l'observer en douce, Alice s'aperçut que Bernard disparaissait des journées entières sans que personne ne sache où il allait. Sa mère, quand on le lui demandait faisait des gestes vagues ou ne répondait pas et les voisins proches quand elle les interrogeait, se moquaient de savoir où il se cachait comme de colin-tampon. Il devait être en train de chercher ce que sa mère avait prudemment avoué, la chose qui les rendrait riches. Mais avec le temps, Alice finit par supposer qu'il dormait dans un coin et qu'il cuvait le vin qu'il commandait par cinq ou six casiers à la fois. Car malgré tout, il gagnait un peu d'argent en effectuant des travaux saisonniers dans les fermes des environs. Il vendait aussi à l'épicerie de Tournois ou à l'épicier ambulant quelques légumes courants qu'il produisait dans son jardin. Il n'était pas du genre à se lancer dans des produits rarissimes et originaux, pâtissons ou brocolis, de toute façon invendables dans le coin. Il connaissait une demi-douzaine de légumes différents et s'en tenait là.

Quand il arrosait son jardin de l'autre côté de la route, il tirait ses tuyaux et engueulait avec force gesticulations ceux qui roulaient dessus. Pour éviter les dommages de la circulation, il arrosait le plus souvent à midi, quand tout le monde est à table. En pleine chaleur par conséquent. Cette manière de procéder avait étonné Alice et lui paraissait contraire à tout ce qu'elle avait entendu dire par son père qui préconisait les arrosages à la nuit tombante. À midi, il arrosait aussi le jardin d'Alice qui était pourtant pourvu d'une arrivée d'eau commode, loin de la route et de la circulation. Devant l'étonnement de la jeune femme, il avait répondu, avec le dédain du professionnel face au béotien, qu'il faisait comme ça depuis qu'il était en âge de marcher et qu'il n'avait pas de raison de changer de méthode.

– Est-ce que vous buvez et mangez la nuit ? Les plantes sont comme vous, madame Alice, la nuit elles dorment et faut pas les réveiller avec de

l'eau froide ! On m'enterrerait dans ma jauge, avait-il ajouté fièrement en parlant de la profondeur de son bêchage. Je sais tout cultiver dans un jardin, tous les légumes et tous les fruits d'ici... Y a que le persil que je ne fais pas, le semer porte malheur. C'est la mère qui le fait.

Pour Alice, son père était une référence en matière de jardinage. Ce fils de vigneron monté à Paris après la guerre, n'avait plus jamais quitté son quartier, même pour les vacances. Le monde lui faisait peur, avouait-il. Son père, le grand père d'Alice par conséquent, pris en otage à la suite d'une embuscade menée par la résistance avait été fusillé par les SS du régiment Das Reich et sa mère était morte de chagrin quelques mois plus tard. Le grand-père avait des frères et des sœurs dispersés sauf le dernier, François, qui avait repris les vignes de son père et comme lui avait une passion pour le travail de l'osier. Ce François était un homme taciturne et grossier, Alice enfant n'ira qu'une seule fois en vacances chez lui avant de le qualifier d'Ostrogoth peu fréquentable. Son père s'était marié avec une jeune femme débarquée du même train que lui et qui errait dans la gare d'Austerlitz à la recherche d'une cousine qui lui avait trouvé du travail. Cousine qu'elle ne verra pas, car celle-ci s'était trompée de jour. Seul contact avec le village natal de son père, les visites d'une femme d'une grande beauté, une amie d'enfance qui menait une carrière d'actrice de théâtre à Paris.

Il lui rendait de menus services et l'accompagnait quelque fois comme chauffeur en dehors de Paris, car même sans posséder de voiture il savait conduire. Il avait même envisagé un temps de se faire chauffeur de taxis. La mère d'Alice, sans que l'on sache pourquoi, ne s'était jamais opposée à ces voyages, au contraire elle les approuvait, ce qui intriguait la petite fille d'alors. Et l'intrigue encore aujourd'hui. À la maison on ne lisait que des livres consacrés aux arbres, aux fleurs et aux légumes et son père ne manquait jamais un salon de l'agriculture. Ce qui peut-être avait orienté inconsciemment Alice dans sa décision d'acheter la ferme. Les débats, au cours des repas familiaux, étaient consacrés à un sujet agreste, jamais à de l'actualité, encore moins à la guerre à quelque endroit de la planète qu'elle soit. On y parlait de la vigne bien sûr mais aussi du chou, de la cerise, du melon selon les saisons et les jours. On y taillait les arbres en hiver, on les traitait au printemps et on en surveillait ensuite les fruits, on sarclait les pommes de terre, on mettait les endives en nourrice...

Tout ça alors qu'ils vivaient dans un appartement sans balcon où seul un bégonia, près d'une fenêtre au nord, avait la place de s'épanouir. Alice

s'était souvent interrogée sur l'origine de cette marotte, une sorte d'atavisme, supposait-elle, hérité de ses ancêtres paysans. Elle comprenait aujourd'hui que son attachement pour Villemars avait probablement la même origine. Indifférent devant les animaux qu'il jugeait égoïstes et cruels comme les hommes, son père aimait les plantes parce que disait-il, elles donnent selon leurs promesses et vous remboursent même au centuple. Le jour de sa mise à la retraite il était allé s'acheter une bêche, un râteau, des bottes et d'autres petits outils de jardinage. Dès le lendemain, il était parti de bonne heure avec son attirail sur l'épaule et un casse-croûte dans la poche. La mère d'Alice, le croyant devenu fou n'avait pas ouvert le bec et même avait fait semblant de ne rien remarquer. Il était rentré le soir, éreinté et les bottes crottées de terre. Le jour suivant, il était reparti avec son fourbi.

Il cultivait un square, tout bonnement. Il n'avait rien dit pour leur faire la surprise d'une première récolte. Il avait découvert, quelques mois auparavant, un minuscule jardin public à l'abandon, à deux pas de chez eux. Il était passé devant, un jour qu'il avait par inadvertance changé son itinéraire. L'endroit n'était guère plus grand que leur salle à manger et l'administration de Paris semblait l'avoir oublié. Les mauvaises herbes avaient proliféré à leur aise et la rouille avait même bloqué le petit portillon. Il huila la serrure et le repeignit d'un vert identique à celui des autres portillons de Paris. Vêtu d'une cotte comme les employés de la ville, il arracha l'herbe et retourna la terre. En son milieu il planta un poirier, un arbre issu du jardin du roi à Versailles, une treille de chasselas doré contre un mur, et des légumes dans de petits carrés propres. Le voisinage s'étonna bien, au début, qu'un jardinier soit affecté en permanence dans un si petit endroit et qu'il y cultive des haricots, du thym, du persil, des radis ou fasse venir des glaïeuls. Mais, comme il permettait que l'on se serve, tout le monde y trouvait son compte et personne ne le dénonça.

Alice passait le voir après ses cours. Il l'attendait assis sur l'unique banc, vert lui aussi, triant et nettoyant la récolte du jour dans un seau de fer. En hiver, elle lui apportait un thermos de café. Car même sous la bise et pendant le gel, il continuait à venir dans le petit square pour couper une branchette, arracher une herbe ou redresser des babioles de plantes. Il venait surtout pour rêver aux fleurs, aux fruits et aux légumes qui allaient lever. Parfois, madame Koenig, son amie, très belle malgré ses soixante ans lui rendait visite après les répétitions à la comédie française. Ils bavardaient alors, longtemps, assis côte à côte sur le petit banc. Un jour il apprit qu'elle

était morte et il en fut très affecté mais jamais il ne dévoila la teneur de leurs conversations. C'est un secret, disait-il en riant, un secret de vieilles personnes.

Alice le découvrit un soir de mai, affalé dans un carré de petits pois en fleurs, victime d'une crise cardiaque, comme son amie. Après sa disparition, la ville reprit en main le jardinet, arracha le poirier et la treille et y installa un transformateur électrique encombrant qui avait au moins l'avantage de se moquer des saisons et de la pluie. Aveuglée par sa foi de militante, elle s'en rendait compte aujourd'hui, elle n'avait pas vu que son père vivait alors une vie très particulière, presque monastique seulement coupée par ses échappées de plusieurs jours dont elle ignorera, par manque de curiosité et parce que c'était « un secret de vieilles personnes », toujours les buts. Chef du rayon textile chez Félix Potin, il avait envié ceux qui travaillent au grand air au point de cacher ses ennuis de santé pour assouvir, enfin, dans le petit square, sa passion des semailles et des récoltes.

Manifestement il regrettait son village bien qu'il n'y ait plus remis les pieds depuis la mort d'Amélie sa mère, la Mélie comme il l'appelait. Il aurait aimé Villemars à la folie.

Durant son chantier chez Alice, le cousin de Dominique arrivait avec sa camionnette au chant du coq et en repartait à la nuit tombante. Aidé de son apprenti, il posa des cloisons en briques de plâtre, un monumental évier, un chauffe-bain énorme et déroula ses tuyaux de cuivre pour alimenter la grande baignoire et les vécés. Il travaillait en short kaki et, la plupart du temps, torse nu. Dans les premiers jours, Alice, de l'échafaudage d'où elle continuait de peindre murs et plafonds, jetait de fréquents coups d'œil sur cette peau bronzée qui sentait, le matin, l'eau de Cologne de Prisunic. Privée d'amour depuis son divorce, elle serrait les dents en contemplant ces muscles tendus et ces poils brillants de sueur si perversément exposés.

Ma fille, on ne badine pas avec le personnel, même appétissant. Sinon, où irions-nous ? Se sermonnait-elle. Au lit, répondait alors un petit diable intérieur qui soupirait à fendre l'âme. Vais-je devenir vertueuse à Villemars ? L'apprenti, un gamin insignifiant, portant casquette à l'envers et boutons d'acné, faisait plus de bruit en sifflant et en chantant que la radio ce qui ne semblait pas gêner son patron, le cousin plombier. Finalement sa turbulente présence empêcha Alice de bâtir des châteaux en Espagne et l'aida à se concentrer sur son travail. Malgré cela on réfléchit beaucoup en maniant le rouleau et la brosse, sur énormément de choses qui n'ont rien à voir avec la peinture. Aussi, pour éviter toute inutile dispersion de son attention, elle installait son échafaudage dans des pièces où n'allaient pas les deux hommes. Là elle faisait comme les peintres professionnels, elle chantait et écoutait la radio. C'est fou d'ailleurs ce que l'on peut apprendre en l'écoutant.

Dans ces moments elle faisait son examen de conscience. Elle se demandait alors si la liberté de mœurs qu'elle avait pratiquée, même avec prudence, elle était mariée, qu'elle voulait désormais laisser s'épanouir sans contraintes, et qu'importe le qu'en-dira-t-on, ne ferait pas d'elle une

authentique pouffiasse. Pour parler comme sa tante Henriette. C'était une question à laquelle elle s'efforçait de répondre avec sincérité. En général sa réponse était oui. Hélas ! Son mariage l'avait contrainte à porter un masque, à cacher sa vraie nature qui était indépendante et passionnée. Le divorce la libérait. Une petite usine à fièvres, à éblouissements et à plaisirs, se nichait entre ses cuisses, entre ses seins mais pas seulement là, elle existait aussi entre ses lèvres, au bout de ses doigts et finalement partout sur sa peau. Et même dans ses cheveux. Comment résister à son propre corps, se demandait-elle ? Comment le fuir ou le faire taire ? À moins d'être nonne et de chercher ailleurs ses plaisirs. Dans la prière ? Les flagellations ? Puisqu'elle n'était pas nonne, elle savait qu'elle s'accorderait toutes les permissions comme une affamée qui se jetterait, tête la première, dans une marmite. Rien que d'y penser, elle avait les yeux qui étincelaient.

Physiquement elle était fabriquée pour plaire. Dotée d'un corps bien proportionné et doux comme du marbre, d'une poitrine ferme sans être volumineuse, de jolies jambes et de fesses rondes et hautes, elle n'avait rien de commun avec les pin-up commerciales. Celles, si peu érotiques, qui peuplent les journaux féminins de leurs silhouettes au regard vide. Son regard, un regard d'ogre, d'un vert intense, n'était jamais absent ou endormi au contraire, il cherchait une proie, en permanence. Le rayon vert. Les yeux d'une duchesse anglaise peinte par Gainsborough, délirait Léo, son employeur et ami. Un homme qui n'hésite jamais à utiliser les superlatifs les plus maousses pour séduire. Elle se trouvait un peu petite peut-être, trop miniature à son goût, comparée aux mannequins et aux sportives qu'elle pouvait connaître, mais cette taille convenait à sa silhouette juvénile et à son visage sans une ride où brillaient ses fameux yeux de duchesse. Visage auréolé d'une opulente chevelure châtain-roux. Auprès d'Agnès Sorel qui ne mesurait qu'un mètre quarante, elle était une géante d'un mètre soixante. Elle se savait aussi normalement intelligente et cultivée, du moins Jean, pingre en compliments l'avait-il reconnu un jour.

Donc son corps pétillait comme une braise lorsqu'elle contemplait en douce cet imbécile de cousin qui ne levait les yeux sur elle que pour lui demander une précision sur l'emplacement de tel ou tel appareil. Au point qu'il lui fallut aller, deux ou trois fois, se passer un peu d'eau fraîche sur le visage et sur les seins. C'était au cours de ces après-midis brûlants et lourds où, par obligation et pour être à l'aise, elle ne portait qu'un slip sous sa blouse blanche de peintre.

– Vivement que soit terminée la plomberie, ronchonna-t-elle quand Dominique vint lui rendre visite.

– Il est un peu dur à la détente, mon pauvre cousin. En plus il est marié et il assure la survie de cinq gosses et d'une épouse mignonnette qui l'épuise.

Après une interruption de plusieurs jours dans le cours de ses visites, Dominique, au déclin d'une journée qui avait transformé les champs, les cours et les jardins en fournaise, était venue voir où en étaient les travaux. Elle sortait de chez le notaire de Beaugency, une petite ville à une trentaine de kilomètres. Pour faire honneur aux clients qu'elle accompagnait elle portait un tailleur crème, fin et léger comme un duvet d'oison. Alice, qui avait relégué les confidences de la jeune femme dans les oubliettes de sa mémoire, la trouva ravissante et le lui dit sans arrières pensées. Dominique la regarda un peu étonnée, rosit, respira un peu plus fort et esquissa un sourire de Joconde. Une manière d'attendre la suite. Alice sentit une trappe s'ouvrir sous ses pieds. Elle se mit alors à bavarder de tout et de rien pour éloigner le danger. Sur le temps si chaud, sur son travail qui n'avancait pas assez vite. Sur la mère Fontanier qui folâtrait dans le chantier comme dans un champ de coquelicots. Sur le gros Bernard qui l'espionnait à travers les vitres des fenêtres, pourtant couvertes de chiures de mouches et de crasse d'origine indéterminées. Elle enviait Dominique de pouvoir s'habiller de vêtements frais, de se peigner dans un endroit propre, de pouvoir se maquiller sans avoir à craindre de voir tomber son rouge à lèvres dans l'huile de lin ou la lessive.

Elle lui montrait ses ongles cassés, sa blouse raidie et maculée de peinture et passait ses doigts dans ses cheveux emmêlés sous le chapeau de toile censé les protéger. Dominique lui proposa alors de lui laver les cheveux et, pour être à l'aise, enleva la veste de son tailleur. Elle apparut en soutien-gorge, deux demi-lunes grises toutes de broderies et de dentelles qui soutenaient une poitrine menue et bronzée. Alice en eut la gorge sèche. Quand elle sentit couler l'eau tiède sur son crâne et les doigts de la jeune femme débusquer et entretenir des frissons autour de sa nuque et près de ses oreilles, elle comprit que sa vertu, ou sa répugnance, ne pèserait pas lourd dans les mains de cette experte. Elle ferma les yeux et se laissa aller. Dominique l'embrassa alors sur la bouche avec une telle fougue et une telle force qu'elle crut un bref instant qu'il s'agissait du cousin revenu sur ses pas.

Dominique lui proposa de se doucher. Alice avait confectionné une douche dans un coin de la maison inaccessible aux regards, un arrosoir suspendu à un chevron que l'on faisait basculer. Une installation dans le style « vieux campeur », alimentée par de l'eau puisée dans des bassines chauffées par le soleil. Dominique l'aida à se déshabiller, la trouva très belle, le lui dit mais ne la toucha pas. Comme si elle voulait la ménager et lui laisser le temps de s'habituer à ce qui se préparait. Alice songea, émue, et frémissante autant que de l'eau portée à ébullition, qu'elle n'avait jamais "fait ça" avec une fille. Mais faire quoi en somme ? Elle n'en savait rien ou ne voulait rien imaginer, malgré les films X ou les livres qui avaient encombré la bibliothèque de Jean. Elle se sentait la tête plus vide et sonore que son arrosoir de fer blanc. La comparaison la fit rire mais l'instant d'après, ne sachant trop si elle éprouverait ou pas du plaisir, elle regretta qu'il n'y ait plus d'eau dans l'arrosoir. Dominique, fermement et gentiment, avec force sourire et bécots, l'essuya en insistant, à peine, sur les seins et sur les reins qui se creusaient sous sa main. Puis elle la frictionna par tout le corps d'une eau de toilette délicieuse qu'elle était allée chercher dans sa voiture.

– Laisse-toi faire. Ne brusque rien, ferme simplement les yeux, lui murmura-t-elle à l'oreille lorsqu'elles se furent étendues sur une couverture péruvienne, épaisse et fraîche, dans l'endroit qui servait de chambre à Alice.

Alice trouva l'expérience sympathique et délassante, mais n'en fut pas dégoûtée des hommes pour autant ; c'était une autre facette de l'amour qui en possède beaucoup. Une récréation soyeuse et parfumée. Dominique, pendant le repas qu'elle avait amené avec elle, et avec le sérieux pontifiant d'un missionnaire prêchant et distribuant des bibles à des illettrés, lui expliqua les avantages que l'on pouvait tirer des amours saphiques. Alice hochait la tête et acquiesçait mollement, peu convaincue sur le fond mais tolérante à cet égard. Elle se disait qu'après tout, une fille sympathique en attendant mieux... Et puis, Dominique avait de si jolis yeux gris, une peau dorée si délicate et douce, des câlins si exquis. Dominique était tombée amoureuse d'Alice le jour où elle l'avait aperçue qui l'attendait devant la vieille ferme. Elle le lui avoua la larme à l'œil en lui prenant la main, tout juste si elle ne se mit pas à genoux. Aveu qui fit sourire Alice qui se souvenait dans quel état d'énervement et de fatigue elle était revenue de Romorantin.

– Par bonheur c’est toi qui es arrivée pour me vendre la ferme, lui répondit-elle. C’aurait-été un homme, un bougon ou un mal rasé, je n’aurais même pas passé le porche. Tu m’apportais fraîcheur et grâce, alors je t’ai suivie sans réfléchir. Note bien que je n’ai pas eue de coup de foudre, mais comme vendeuse tu me plaisais.

Dominique ne se faisait guère d'illusions sur l'avenir de leurs amours, mais elle prendrait tout ce qu'elle pourrait, puisqu'on ne se refusait pas. C'était une fille ardente, aussi vigoureuse et impérieuse qu'un garçon et Alice qui aimait les caresses lui cédaient avec le même naturel que s'il se fut agi d'un homme. Dominique fut aussi, véritablement, le premier hôte à fréquenter assidûment la maison de Villemars et à l'aimer.

Ses congés terminés, Alice dut retourner à Paris et reprendre son travail. Le divorce était prononcé grâce à la diligence des amis de Jean, aux torts réciproques. « Pas de bagarres, avait-il exigé. Cela nuirait à nos carrières ». En ce qui la concerne, elle avait abandonné toute idée de carrière. Elle ne pensait qu’à Villemars. Une passion, irraisonnée comme toute passion, lui était venue pour la vieille bâtisse qui se chauffait au soleil en attendant qu'elle revienne. Aux esquisses passe-partout des débuts avaient succédé des idées de plus en plus nettes sur ce qu'elle attendait de cette maison. Elle ne voulait pas d'une « machine à vivre, d'une unité d'habitation de grandeur conforme » selon les termes, lesquels auguraient bien de l'avenir, de Le Corbusier qu'on encensait pourtant un peu partout. « On ne se méfie jamais assez des imbéciles qui se prennent pour des génies », lui avait dit un jour un de ses professeurs de droit à propos de Castellane, de Gouvion-Saint-Cyr, de Tocqueville peut-être même, ou d'un autre de ces experts dont nos contemporains à travers la télé font un usage excessif.

Elle voulait une maison humaine, de forme habituelle mais précisément faite pour vivre et y prendre ses aises à toutes les heures de la journée. Un endroit ouvert et secret à la fois qui vibrerait en rythme avec elle et répondrait non seulement à ses besoins, ce qui était élémentaire, mais aussi et surtout participerait au développement harmonieux de sa vie et de celle de ses enfants. La salle de bains et la cuisine dans leurs façons rustiques, à bien des endroits encore inachevées, pouvaient cependant être considérées comme opérationnelles. Le cousin plombier aurait pu aller encore de l'avant, chercher des perfectionnements, poser un répartiteur de jets compliqué et raffiné dans la douche, carreler deux mètres carrés de plus,

ajouter du superflu ou du doré, mais Alice ne voulait pas aller trop loin. Elle ne voulait pas effaroucher les voisins par un luxe de mauvais aloi qui n'apporterait rien de plus au charme naturel des pièces. Madame Fontanier par exemple visitait le chantier presque chaque jour non sans faire des remarques sur son « luxe » et des comparaisons déplacées avec sa tanière. Et puis Alice sentait, confusément, que la maison était à la limite de ce qu'elle pouvait accepter, qu'il fallait lui ménager une pause pour qu'elle s'habitue au chambardement dont elle était l'objet. Un peu comme un malade entre deux opérations. Elle devinait aussi qu'elle lui saurait gré de lui épargner la précipitation et de montrer du respect pour ses vieilles pierres. Les pièces du rez-de-chaussée, chambres et séjour, étaient également terminées, peintes et meublées. Dans l'une, il avait fallu refaire quelques mètres carrés de plâtre, dans une autre remplacer ou renforcer des poutres, ici changer une fenêtre, là réparer une porte, ajouter des prises électriques, poser des cloisons. Mais dans l'ensemble ça ne se voyait pas trop et on pouvait dire que le tout était resté dans son jus, selon les termes employés par Dominique qui avait su conseiller son amie et lui faire profiter de son expérience professionnelle.

Assise sur le seuil de pierre de l'une des deux lucarnes, un seuil limé et entaillé par le frottement des cordes et des sacs, et même peut-être par les grosses chaussures des fermiers, les jambes pendantes dans le vide, elle pouvait tout à loisir admirer la grande plaine presque toujours déserte et pourtant travaillée avec zèle et régularité. Elle situait aisément les villages qu'elle avait visités depuis son installation, souvent en compagnie de Dominique. Mêmes toits d'ardoises sombres et moussues, mêmes murs de moellons gris rarement crépis qui s'étiraient de part et d'autre d'une route unique et mal carrossée. Avec une église parfois, un bâtiment sans fioritures ni statues et maçonné comme une étable, en tout venant. Parfois une placette avec ses ormes ou ses tilleuls, voire une mare conservée comme une relique ou nulle bête, à part les animaux sauvages, ne venait boire. Peut-être d'ailleurs était-ce pour eux que les habitants l'entretenaient encore. Rien de beau ou de pittoresque ne s'offrait à la vue des visiteuses, ni monument harmonieux ni aucune de ces vieilleries, maisons ou chapelle que prisent tant les touristes. Même pas une tombe remarquable ou la sépulture d'une célébrité mais une harmonie discrète de choses brutes et utiles façonnées à l'économie.

Il n'y avait pas si longtemps encore, trois générations, les maisons ordinaires prolongées d'une étable ou d'une bergerie, toutes conçues autour d'une unique pièce, rarement deux, avec un sol en terre battue ou carrelé de terre cuite, étaient pour la plupart recouvertes de chaume. La Beauce, terre de disette et même de famine, était pauvre et ne s'était jamais préoccupée de beauté gratuite. Ce qui les frappait aussi dans ces villages proches de Villemars, hormis leur rusticité, c'était l'absence d'activité visible. Tous semblaient endormis, déserts, vacants pensaient-elles comme un décor de cinéma. Aucun n'avait de boutique ou d'échoppe, il fallait aller à Epieds-en-Beauce modeste bourg de mille-cinq-cents habitants, pour acheter du pain, poster une lettre ou prendre de l'essence. Les hommes et des femmes de ces hameaux pourtant n'étaient pas dans les champs et encore moins dans les étables.

De temps en temps un cri d'enfant, un aboiement, le ronflement d'un moteur coupaient le silence, puis les villages retombaient dans leur torpeur. Les habitants, quand par hasard elles en croisaient, n'étaient ni méfiants ni guindés mais plutôt surpris et curieux devant ces visiteuses, ces touristes qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir. En particulier s'ils les découvraient plantées et l'appareil photo à la main devant leur mare ou leur église.

Au fond de l'horizon, et vu de sa lucarne, droit devant et par-delà les étendues de blés tardifs et les maïs, c'est Epieds-en-Beauce reconnaissable sans peine aux quatre hautes tours de château fort de sa coopérative, en réalité des silos à grain flanqués de chaque côté de la route comme une porte médiévale. Visible aussi par delà les silos, l'église et son clocher saxon de pierre blanche. À droite, donc à l'ouest, à trois ou quatre kilomètres à vol d'oiseau, Villamblain et sa mare d'eau noire adossée à la première maison, au bord de la route. À peu près à la même distance mais à l'est, Nids, quelques maisons roulées en boule. Une spirale de pierre et d'ardoise autour d'une placette d'ormes centenaires, une rareté qui tranche avec les autres villages alignés comme des soldats à la parade le long de la route. Le plus près, Pressailles, est à un demi-kilomètre après la sortie sud de Villemars. Trois bicoques plus l'ancienne école aujourd'hui désaffectée, installée là parce qu'à égale distance de tous les hameaux alentour. Il s'agit d'abord d'un croisement de routes où la nuit veillait le diable à l'affut des égarés, et des poivrots, d'après les légendes locales.

Quelques grosses fermes semblables à celle d'Alice sont éparpillées dans les champs, cinq ou six. Lesquelles sont bâties tels des fortins avec tourelle

d'angle et meurtrières, planquées derrière leur haut mur d'enceinte et leur seule entrée, un porche monumental facile à surveiller. La crainte des envahisseurs et des brigands qui ont pullulés dans la plaine au long des siècles. Au nord, après le carrefour et son calvaire, voici le chemin rectiligne par où elle était arrivée et tout au bout Tournois, son église de guingois qui l'avait si bien aiguillée vers Villemars. Un miracle dont elle remerciait la Providence. Plus loin, bien plus loin, Patay, puis le Combray cher à Marcel Proust, en réalité Illiers-Combray ensuite Chartres. Le Chartres du pèlerinage à Notre Dame si bien scandé par Péguy et enfin Paris, l'extrémité du monde.

La plus grande partie des tourterelles qu'elle avait fait fuir au cours de sa première visite, était allée nicher ailleurs incommodée par les travaux et les va-et-vient des autos. Il en restait cependant quelques-unes qui avaient bravé sa présence et qui partageaient le noyer avec quelques moineaux, corbeaux et merles. Un couple d'hirondelles pouponnait pour la seconde fois dans la remise. Elles répandaient leur fiente à profusion si bien qu'Alice devait protéger sa voiture avec une vieille bâche. Ces hirondelles se comportaient comme les légitimes propriétaires, filant comme des flèches au ras des têtes et piaulant de colère dès que quelqu'un s'aventurait trop près de leur nid. Fontanier avait proposé plusieurs fois de détruire le nid pour les chasser mais Alice avait refusé vivement.

À une époque pas très lointaine, lui avait raconté madame Fontanier, il n'y avait pratiquement plus aucun oiseau à Villemars. Les insecticides répandus sans modération dans les champs, d'avion, d'hélicoptères ou par un nuage pulvérisé qui suivait son tracteur tel un brouillard londonien, les avaient fait fuir en les privant de pitance. Du printemps à l'automne, on était alors littéralement envahis de grosses mouches que ne détruisaient pas les insecticides. Des insectes hargneux et bien nourris qui se reproduisaient à des vitesses record. Elles bourdonnaient dans les maisons au point de couvrir le bruit de la radio et qui vous piquaient comme des tiques. Il fallait les capturer dans des gobe-mouches de verre avec un sucre sur un fond de vinaigre et sur du papier collant, « Tue-mouches » en rouleau que l'on accrochait dans toutes les pièces et qu'on renouvelait deux fois par jour. Une vraie plaie d'Égypte. Elles se fourraient partout, sur les tables et lors des repas dans votre assiette, se jetant dans votre bouche, dans votre nez, et même se glissant dans les lits. La nuit elles se reposaient au plafond qu'elles tapissaient d'un dais noir, mais dès le jour levé elles

recommençaient leur sarabande. Elles étaient plus exaspérantes et obsédantes qu'une rage de dents. Devant ces envahisseurs que rien ne faisait reculer les paysans probablement harcelés par les épouses aidées par l'augmentation du coût des produits et les interdictions diverses sont devenus plus raisonnables et les oiseaux sont revenus, en force.

Lorsqu'elle ouvrait ses volets Alice en réveillait des bataillons, merles, bergeronnettes, mésanges, pies et moineaux qui s'échappaient en piaillant du noyer ou des noisetiers qui tapissaient le fond de son jardin. Elle avait repéré aussi deux buses qui tournaient lentement au-dessus des champs. Buses que l'on chassait impitoyablement au motif qu'elles détruisaient aussi les nids de perdreaux et les portées de lapins.

– Rien n'est parfait, concluait madame Fontanier en regardant évoluer les buses et en entendant les coups de fusils, y en a toujours un pour bouffer l'autre. Même au paradis on doit trouver de même, avait-elle ajouté finement. Mais les saloperies de mouches c'est en enfer qu'on les trouve.

À propos de l'invasion des mouches Dominique avait ramené un article paru dans un journal local qui disait ceci : « Les produits chimiques incriminés dans la disparition des oiseaux (à Villemars comme ailleurs), dont on trouve de grande quantité dans les insecticides, sont appelés des perturbateurs endocriniens. Depuis des dizaines d'années les biologistes savent qu'ils perturbent gravement le comportement des animaux sauvages et engendrent des mutations en modifiant la physiologie de leurs organes sexuels. Ainsi dans une étude concernant les étourneaux mâles exposés à des insecticides, on a constaté que leurs activités de chant, de parade, de vol et de nourriture diminuent de moitié. Geoff Brighty, directeur des sciences des écosystèmes à l'agence de l'environnement britannique, souligne que nous sommes en train de découvrir qu'il est important d'étudier le comportement des animaux avant de déclarer qu'un produit est inoffensif et, si nous continuons à ignorer ces données, ce sera à nos risques et périls ».

Alice, de tous les oiseaux qui nichaient dans son noyer préférait ses tourterelles, car elles étaient devenues siennes et nourries par elle en conséquence. Quand, dans son grenier elle tendait l'oreille, elle les entendait piétiner sur son toit. Elle était réveillée chaque matin par leurs "gigi-pfouh" répétés et vigoureux, leurs appels amoureux, en même temps que par les vociférations rauques des coqs des alentours. Dont le fameux Dédé, le coq des Fontanier. Ceux-ci élevaient une dizaine de poules dans un enclos sur

l'arrière de leur maison, poules qui s'échappaient fréquemment pour visiter les environs. Alice en trouvait toujours une ou deux qui se baguenaudaient dans sa cour et qui fréquemment pondaient un œuf au hasard dans la remise ou la grange. Œuf qu'elle ramenait ensuite à madame Fontanier, souvent découvert longtemps après la ponte et que Dédé dévorait sans préjugés.

Les moissons, blé ou froment, avaient été effectuées dans les premiers temps de son aménagement. Elle avait été tirée de son lit de camp au petit matin, juste avant le chant des coqs et tous les jours durant ses vacances, par les moissonneuses-batteuses. Ce qui était pratique et économisait son réveille-matin. Dans un bruit assourdissant de moteur surmené et de ferrailles entrechoquées, elles traversaient Villemars à la queue leu-leu, avant de se disperser dans les champs. Hautes et hérissées de protubérances, de dards, de griffes et de tubes comme des chars d'assaut, elles traversaient le hameau en se dandinant d'une roue sur l'autre. Secouées par les cahots, elles crachaient à chaque reprise de leur puissant moteur des jets de fumée noire en direction des habitations. Lorsqu'elles rentraient au bercail à la nuit tombante, elles semaient des paquets de balles de blé qui volaient tout autour d'elles et des poignées de paille hachée menue qui semblaient couler par à coups de leur ventre.

Escortées de remorques et de tracteurs, elles avaient tourné autour du hameau, dans les champs qu'elles tondaient ras, loin d'abord vers l'horizon, puis en se rapprochant tous les jours jusqu'à frôler les noisetiers d'Alice de leurs masses énormes et chancelantes. Le conducteur, qui la saluait d'un coup de casquette, juché dans sa minuscule cabine paraissait toujours près d'être éjecté de son siège par les tressautements imprévus de la mécanique. Puis les tracteurs avaient déchaumé, arraché et broyé ce qui restait de tiges et de racines pour les aligner en tas continu d'un bout à l'autre des champs. Le cultivateur avait mis le feu à cette paille et au chaume laissés sur place. Cela s'était passé derrière le jardin d'Alice, dans la fraîcheur du soir. Non sans s'inquiéter, elle avait admiré dans le crépuscule les flammes rougeâtres et hautes qui couraient comme des folles à une dizaine de mètres de sa maison. Sautant rapidement d'un rang à l'autre, les flammes virevoltaient et tournoyaient. Elles semblaient s'éloigner, et même s'arrêter parfois jusqu'à devenir un petit tas de braises rouges puis elles repartaient brusquement dans une autre direction, fouettées par le vent. Elles libéraient aussi une fumée épaisse et charbonneuse chargée de cendres comme autant de

fumerolles que le vent poussait au gré de son humeur, souvent vers chez Alice. Le paysan maculé de suie, était venu s'excuser.

– On fait comme ça depuis toujours, avait-il dit, reprenant à son compte un refrain qu'elle connaissait bien maintenant pour l'avoir entendu cent fois chez les Fontanier.

Alice, qui se refusait, comme eux du reste, à être cohérente, avait trouvé cette réponse légitime. Même si elle avait craint, pendant quelques minutes pour sa maison. Même si elle avait été enfumée au point que, plusieurs jours plus tard, la maison toute entière empestait encore le bois brûlé et que l'on trouvait de la cendre partout et en particulier sur la peinture fraîche. Elle répugnait à tenter quoi que ce soit pour raisonner l'un ou l'autre de ces gens, comme l'en enjoignait Dominique. Elle n'était pas Beauceronne et cela suffisait ; elle n'avait de ce fait aucun argument à leur opposer. D'ailleurs, Bernard Fontanier n'avait-il pas continué à entreposer ses pommes de terre dans sa cave et n'entrait-il pas chez elle comme chez lui, sans frapper, fut-elle en train de s'habiller ?

Bien qu'elle le soupçonnât de le faire pour se rincer l'œil, elle n'avait encore jamais osé lui en faire la remarque. Sans compter les braconniers qui, la nuit, tiraient les lapins jusque dans son jardin. Elle y avait trouvé des touffes de poils maculés de sang et une poignée de douilles. Ou encore les gosses de Pressailles, une famille nombreuse, qui montaient une expédition pour venir cueillir ses prunes, sous son nez.

– De sacrés abrutis ! Ils ne savent quoi faire de la paille puisqu'ils n'ont plus de bêtes. Alors ils la brûlent, stupidement, s'était emportée Dominique, lorsque Alice lui avait rapporté l'affaire.

La colère de la jeune femme n'était pas feinte. Eternelle rivalité entre habitants des villes et paysans, ces derniers toujours supposés un tantinet attardés. Les Beaucerons de leur côté parlaient des "chiens d'Orléans" avec mépris...

– Il y quelques années, en 1969 il me semble et en mai, raconte Dominique, s'était propagée jusque dans les villages ce que l'on a appelé "la rumeur d'Orléans". Mon père, qui était dans la police à l'époque, m'en a souvent parlé. Un bruit avait d'abord circulé en ville, principalement chez les gamines des lycées. Des femmes étaient enlevées lorsqu'elles allaient acheter des vêtements dans les trois ou quatre boutiques situées dans le centre historique d'Orléans, près du marché couvert. Des femmes destinées

« à la traite des blanches », disait-on, bien que ce terme vague ne signifie pas grand chose.

– Il faut sauter sur l'occasion quand ça vous arrive, soupire Alice d'un air faussement déçue. Tout de même, sérieusement, ce genre de méfait ne se fait pas au grand jour et avec n'importe qui. Foi d'avocate.

– Tu as presque tout compris. C'étaient naturellement des bruits totalement infondés. Les commerces en question étaient tenus par des familles juives toutes-puissantes dans le négoce en général et dans les fringues en particulier. En quelques jours il n'y eut plus personne dans leurs boutiques. Alors que peu de temps auparavant, elles étaient incontournables pour qui voulait suivre la mode ou s'habiller correctement. On n'avait d'ailleurs pas trop de choix à Orléans, c'était eux ou rien. On a pu parler de pogromes à juste titre.

– Et la police ?

– Naturellement la police mena des enquêtes et visita les cabines d'essayage d'où les femmes et les jeunes filles étaient censées s'envoler. Elle ne trouva rien d'anormal, ni trappe si fausse porte, rien. Et mieux la police ne parvint même pas à connaître l'identité d'une seule séquestrée. Malgré les communiqués dans la presse et les déclarations rassurantes, la rumeur ne cessa pas et même au contraire empira. On citait des noms de victimes, on décrivait, on parlait même de meurtres rituels. C'était le retour des peurs du moyen-âge. Après ça des sociologues, Edgar M. et son équipe, analysèrent et commentèrent. Ils parlèrent du milieu provincial forcément délétère et vicié, de la bêtise humaine qui est grande hors de Paris, de racisme qui ne l'est pas moins. Ils parlèrent de pogrom, du carambolage entre le modernisme symbolisé par ces boutiques de mode dans le vent et l'arriération d'une ville qui résiste devant le progrès. N'importe quoi. De la foutaise. De l'ânerie proférée par un mandarin à œillères. On expliquait plus ou moins bien le mécanisme, mais pas la cause et encore moins l'objectif de cette rumeur.

– Une théorie du complot ? s'enquit Alice, une de plus ?

– Si tu veux mais il arrive que la théorie du complot et le réel s'emboîtent parfaitement. Mon père, avait une explication. La rumeur avait commencé peu avant la construction, tout autour de la ville, non pas d'un, mais de cinq supermarchés. Une révolution dans le négoce, ni plus ni moins, car c'était les premiers dans la région. Les Auchan, Carrefour, Mammouth et autres Géants Casino qui allaient ensuite envahir le pays, transformer radicalement

nos modes de vie et faire de nous non plus des acheteurs mais des consommateurs, comme on me l'a appris en école de commerce. Nul doute selon lui, que si les commerçants Juifs n'avaient pas été à ce moment-là dans une position catastrophique, ils se seraient opposés vivement et par tous les moyens à leur venue. Orléans avec les agglomérations périphériques était déjà à l'époque une grande ville avec beaucoup de passage et d'activité industrielle. Et non une ville de province endormie ; toujours l'éternelle comparaison avec Paris censé représenter le summum du modernisme. Quand j'entends les Parisiens pérorer autour des transports en commun et exiger que tout le monde dans l'hexagone les utilise, comme s'il y avait le métro entre Patay et Charsonville ou une ligne régulière d'autobus, voire de train, entre Gidy et Bacons, ça me fait bouillir. Mais passons...

Qui a mené ce sabbat, ce buzz comme on dit maintenant ? On suspecta des inconnus, et des inconnues, mêlés à la population qui parlaient beaucoup, en particulier avec les adolescentes. Mais quoi, médire et raconter des conneries n'est pas encore condamné par le code pénal...Ni ne sont condamnables les officines, plus ou moins officielles, plus ou moins soutenues par la haute administration, qui se chargent des besoins spéciales dans notre pays. Et peut-être même la fabrication de faux bruits. On appelait ces ragots « des bouteillons », durant la grande guerre. Ceux qui quittaient leur poste pour aller chercher la soupe munis de ces fameux « bouteillons », des récipients étanches, ramenaient toujours des commérages vaporeux et infondés. Ils étaient colportés par ceux qui se réunissaient autour de la cuisine roulante. Il y avait toujours quelqu'un qui en savait plus que les autres. On peut m'accuser de voir un complot là où il n'est pas. Mais il se trouve que mon patron, le père Prune, à croisé la route de l'un de ces propagateurs de rumeurs, un ancien militaire de ses amis. Voilà, ma chère Alice, c'est ça aussi Orléans, une énorme crédulité et une non moins grande sottise. Car un peu de bon sens aurait suffi à démonter l'entreprise. Orléans n'a d'ailleurs pas été la seule ville en proie à cette rumeur, il y eut aussi Amiens et Grenoble.

Vint le mois de septembre. Dans la grande plaine les labours étaient terminés et le blé d'hiver semé. Le plein emploi des champs à l'image des machines dans une usine. Abreuvée de pluie, la plaine maintenant marron et gluante comme de la mélasse, dégageait une odeur puissante d'humus qui embaumait l'air autour de Villemars. La route luisait des plaques de terre abandonnées par les grosses roues des tracteurs et Alice faillit plusieurs fois verser après avoir dérapé sur l'une d'elle. Restaient encore ici ou là, de longues bandes impénétrables de maïs au feuillage grisâtres, aux tiges plus hautes qu'un homme. Les moissonneuses commençaient à les entamer avec une ardeur batailleuse, mais par beau temps seulement.

Durant l'été, Alice avait travaillé à mi-temps dans le cabinet de Léo, se réservant du jeudi soir au lundi pour venir bricoler à Villemars. Après la rentrée des classes elle reprit un rythme de travail plus normal, calqué sur celui de ses enfants. Elle voulait aussi que l'isolation du grenier soit terminée et que le chauffage, un robuste chauffage central au mazout, soit installé avant l'hiver. Pendant son absence, Dominique assurait la liaison avec les entrepreneurs et surveillait les travaux. Elle s'occupait aussi des provisions. Elle avait acheté et rangé les victuailles du week-end lorsqu'Alice garait sa voiture dans la remise. Avec plus de tact et de savoir-vivre que n'importe quel amant ou que n'importe quel mari, Alice le reconnaissait, Dominique ne la bousculait jamais et calquait son humeur sur la sienne. Une parfaite compagne.

– Mais quand mes enfants seront là ? Comment ferons-nous ? lui dit Alice dubitative après une séance d'amour... Et puis j'ai des copains qui viendront me voir maintenant que la maison est presque terminée.

– Je ne t'empêcherai pas de baiser avec qui tu voudras lui répondit Dominique crûment. Quant aux enfants, nous nous montrerons plus discrètes que des petites souris... Ne suis-je plus ton amie ?

Les enfants d'Alice découvrirent Villemars par un temps à ne pas mettre un garde-champêtre dehors. Le vent qui soufflait de l'ouest, selon la règle en septembre, était si violent et si chargé d'eau qu'il embarquait les fils électriques à les arracher des isolateurs. Il menaçait même, avec un peu d'arrogance, de déraciner le gros noyer de la cour qui se débattait dans des poses de tragédien. Lorsque le vent se calmait, la pluie alors entraînait en scène et frappait à coups secs sur les ardoises et les vitres comme s'il s'était agi d'une grêle de sable. Ils se ruèrent vers la maison non sans avoir retourné un parapluie entre la remise et le perron. Mireille trouva l'accueil, dans sa sauvagerie, follement amusant et Frédéric, un peu estomaqué, se laissa entraîner sans rouspéter ni regimber.

Alice les avait prévenus de l'originalité de la météo et avait décrit la maison dans ses moindres détails avec plans et photos à l'appui. Elle avait bien pris soin également de les amener à Villemars un samedi matin afin qu'ils s'habituent au décor durant tout un week-end. Adrien, dans un vieil imperméable et les cheveux au vent fit le tour des lieux d'un pas égal et tranquille. Il farfouilla dans la grange, dans l'étable, visita la cave, non sans avoir fait une partie de la descente sur les fesses, traversa le jardin, poussa des portes qui renâclaient et se promena, pour finir, au milieu de vieilleries en s'enveloppant de toiles d'araignées centenaires. Enfin, il examina chaque pièce de la maison d'un air compétent et choisit pour chambre celle que lui avait prévue Alice. Il vint la féliciter.

– C'est comme un château, un petit château. Rien à voir avec la ferme cradingue de « Goupi mains-rouges » qu'on avait vu à la télé. Pourra-t-on avoir ici des animaux, un chien, un chat, des oiseaux ?

Alice ne souhaitait pas aliéner sa liberté à des bestioles encombrantes, aussi elle lui fit comprendre que les animaux mourraient de faim le temps où ils seraient à Paris et qu'il ne fallait pas y songer. D'ailleurs, les autochtones ignoraient ce qu'était un animal de compagnie. Les chiens gardaient les fermes ou pistaient le gibier, le reste du temps ils étaient enfermés dans des cages ou attachés en plein vent, bien heureux qu'on ne les oublie pas au moment des repas. Les chats, nombreux, avaient pour principale mission de chasser et de détruire les lérots ou les mulots qui pullulent autour des séchoirs à maïs et des silos à grain. Madame Fontanier en possédait une demi-douzaine, blancs et noirs très ordinaires qui payaient un lourd tribut à la route. Les automobilistes, assez peu nombreux il est

vrai, ignoraient délibérément les limitations de vitesse et en général traversaient le hameau à l'allure d'une ambulance ramenant un accidenté. Il ne se passait pas de mois sans qu'un de ses matous ne se fasse écraser. Elle ne versait pas une larme, mais veillait à ce que les naissances équilibrent les décès.

– Il y a des animaux sauvages autour de nous, n'est-ce pas suffisant ? ajouta Alice.

Le lendemain de bonne heure, Adrien s'équipa pour parcourir les champs, visiter les bosquets afin de repérer les traces et les fumées des animaux sauvages décrits par Alice. Fontanier lui servait de guide et de sherpa, bien qu'il confondît avec désinvolture pigeons et tourterelles, lièvres et lapins, chevreuils et cerfs. « Tout ça, c'est du pareil au même ! C'est de la bête sauvagine » plaidait-il lorsqu'Adrien lui montrait les différences.

Frédéric et Mireille explorèrent ces grands espaces de jeux pleins de cachettes et encombrés d'objets surprenants qu'étaient la grange ou la remise. Ils y creusèrent des tunnels, construisirent des fortifications avec des bottes de paille vieilles de quinze ans devenues plus coriaces que des parpaings. Ils se couvrirent de poussière et ramenèrent à la maison de vieux instruments de pansage et des outils bicornus, oubliés dans les innombrables trous dont les murs étaient truffés. Trous qui servaient jadis à dresser les échafaudages pour la construction et l'entretien. Alice les décapa et les cira avant d'en accrocher un ou deux, parmi les plus insolites, dans sa cuisine.

Ils prirent pour habitude de rejoindre Villemars durant les weekends. Dès six heures du soir ils se retrouvaient autour de la cheminée et de son feu car, même en septembre, une fraîcheur soudaine tombait avec la nuit. Frédéric poussait alors dans la braise tout ce qui lui tombait sous la main. Les petites mouches exaspérantes que le froid saisissait, les grosses araignées dérangées dont Alice avait si peur et qui tentaient de fuir dans l'ombre, les derniers papillons, et parmi eux les redoutables Pyrales du maïs, disparaissaient dans les flammes. Même les escargots qui pullulaient dans le jardin et que Fontanier écrasait d'un talon rageur, partaient en fumée avec les bogues de noix qui s'accumulaient dans la cour après qu'Adrien en eut gaulé les fruits. Holocauste d'origine mystérieuse, organisé par le petit garçon qui soulevait le cœur de sa sœur et lui tirait des larmes de compassion. Il gardait, depuis son lever jusqu'à son coucher, le visage et les mains tachés de brou de noix, de charbon de bois ou de terre. La campagne

a son charme mais aussi ses inconvénients, songeait Alice en le savonnant vigoureusement sous la douche.

Lorsqu’Alice s’était inscrite en fac de Droit, elle rêvait de défendre devant un public acquis à sa cause, une lesbienne tyrannisée par la société, une droguée de génie ou n'importe quelle femme appartenant à une minorité opprimée. Dans son esprit, toutes les minorités, par principe, étaient opprimées. Elle s’était vite rendu compte, à l’usage, qu’elle n’aimait pas plaider et que de ce fait elle n’avait aucune chance de faire acquitter qui que ce soit. Il lui manquait le culot, le charisme et l’assurance qui font les vedettes du barreau. Elle préférait traiter les affaires par le biais de leurs dossiers, dans le calme d’une étude. En outre, elle se sentait ridicule dans les affûtaux de sa charge, cette robe corbeau dont même les curés s’étaient débarrassés. Quant au "maître" prétentieux qu’on lui donnait, il avait le don de l’irriter autant par son grotesque que par sa masculinité. D’autant qu’elle le savait galvaudé par une tripotée de tabellions et de plumitifs de tous poils. Le Droit avait-il tous les droits, y compris celui de se moquer du monde pour mieux plumer les pigeons, si nombreux dans notre siècle ? Tout cela sentait son Molière et lui déplaisait fortement.

– Tu ne veux tout de même pas que l’on t’appelle maîtresse ? lui avait un jour rétorqué Léo alors qu’elle expliquait ses positions sur le costume de l’avocat.

Léonard, appelé plus souvent Léo, était un vieux copain de son ex-mari. Elle avait été sa maîtresse justement, il y a longtemps. Si longtemps qu’elle se souvenait seulement que la chose s’était faite mais ne se rappelait plus le moindre détail, ni même où et quand cela avait eu lieu. C’était un homme plein de qualités, affable et excellent technicien. Mort il y a un an d’un infarctus ; même aujourd’hui, dans sa chambre du relais de Saint Jacques, elle ne pouvait penser à lui sans pleurer. Contrairement à elle, il aimait le panache et se rengorgeait quand un client lui allongeait du maître long comme ça. « Ça me permet, à moi, d’allonger ma facture », blaguait-il cyniquement. Il était marié à une enseignante mais les liens qui les unissaient étaient des plus lâches.

– Tu comprends, avait-il expliqué, (les dragueurs adorent dire du mal de leur épouse), à force de faire le guignol devant des morpions prêts à tout pour lui faire perdre les pédales, elle est toujours en représentation. Elle se surveille. Tout le temps. Elle a peur de lâcher un soupir, ou un pet, qui

attirerait l'attention sur elle. Je te jure que ce n'est pas marrant... Et puis, je sais aussi que je lui suis sexuellement indifférent, depuis longtemps. Elle a ses amis, j'ai les miens.

Ce n'était pas à proprement parler un coureur de jupons effréné, des ces gars qui ne pensent qu'à ça et qui sont prêt au pire pour atteindre leur but. C'était plutôt un modéré. Dans les affaires de divorce qu'il avait à traiter et lorsqu'il avait le choix, il s'arrangeait pour que les femmes aient la meilleure part et cela n'allait pas plus loin. Ce dont Alice lui était reconnaissante, même si parfois elle avait eu des doutes sur la sincérité et l'honnêteté de pas mal de donzelles. Contrairement à lui, elle dépistait d'instinct les vicelardes, les roublardes qui jouent du sentiment et de la larme en artistes alors que les hommes, en général, ne savent faire étalage que de leur grande gueule. Malgré cela, c'est quand même vers elles, indifféremment, qu'allait la compassion de Leo.

Comme un tigre un peu flemmard, il chassait la plupart du temps dans son immédiate proximité et les stagiaires, pour peu qu'elles soient jolies, étaient les premières à être courtisées. Alice avait été l'une de ses proies parce que l'épouse de Jean. Elle s'était certainement montrée meilleure que les autres, car depuis il lui vouait une adoration protectrice et reconnaissante. Il vint à Villemars passer un week-end, sans sa femme. Les enfants, qui le connaissaient de longue date, l'acceptèrent facilement. Le samedi après le déjeuner, il voulut faire une promenade. Lorsqu'il eut marché les trois minutes nécessaires pour se rendre au bout du hameau et en revenir, il se rendit compte que les distractions étaient si réduites dans ce patelin qu'il risquait tout bonnement de mourir d'ennui avant la fin du week-end. Alice l'attendait à son retour.

– Léonard, toi qui es un homme costaud, ne pourrais-tu pas m'aider à aménager mon atelier ? lui demanda-t-elle avec son plus beau sourire.

Il accepta volontiers, ne sachant pas de quoi il retournait. Il travailla comme un forçat le reste du samedi et tout le dimanche pour dégager et nettoyer la plus grande partie de la grange et de la remise. Il rassembla et transporta dans le coffre de sa voiture, une grosse Peugeot toute neuve avec des coussins de cuir beige, jusqu'à une ancienne carrière devenue décharge publique, les débris d'une machine à trancher les betteraves, du grillage de poulailler et différents éléments rouillés et tordus d'un moulin à égrener le maïs. Il balaya, fit brûler dans un énorme feu qui enfuma le hameau trois tonnes au moins de paille, des sacs de jute, de vieilles caisses ayant servi de

couvoir, ainsi qu'un assortiment de pieux d'acacia terreux et de planches pourries. Le dimanche soir, il avait des ampoules aux mains, les sourcils calcinés et un trou dans son bluejean mais était prodigieusement heureux. Il avait par deux fois fait l'amour à Alice, y avait pris énormément de plaisir et semblait lui en avoir donné autant. Rompu de fatigue, il avait dormi en arrivant chez lui comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Il se crut obligé, le lundi matin en arrivant à l'étude, d'offrir à Alice une ravissante aquarelle qu'il destinait à son propre bureau.

– Pour ta maison dans les blés, lui dit-il en lui claquant un baiser sur la joue.

Cette fois, je suis bel et bien devenue une pute, admit Alice in petto, puisqu'on me paye. Avant, j'avais des doutes. Une pouffe d'accord, mais pas une pute. Maintenant ça y est. Voilà où mène un divorce. Eh bien, puisque j'ai le feu au cul, autant en convenir et même en profiter ! De toute façon, il me faut de la main d'œuvre pour achever la maison et récupérer ce qui reste. Moi toute seule, ou avec Adrien, je n'y arriverai jamais et employer le gros Fontanier est hors de question, il est bon à rien et je n'aime pas son regard. Partant de cette vision des choses elle n'aurait eu aucun mal à draguer quelques hommes dans les rues de Paris, quitte à ne conserver que les célibataires bricoleurs et robustes. C'est pourtant à Patay, à une dizaine de kilomètres de Villemars, qu'elle dénicha l'oiseau rare.

Un samedi matin, alors qu'elle se rendait dans l'unique quincaillerie-droguerie du village, elle se trouva coincée sur la place de l'église par une cérémonie militaire qui se déroulait devant le monument aux morts. Une présentation au drapeau du contingent, l'un des derniers avant fermeture, apprendra-t-elle plus tard. Elle se gara sur un trottoir et mêlée aux badauds, suivit les évolutions et les mouvements de pied ferme de plusieurs compagnies d'aviateurs. Mireille et Frédéric se glissèrent au premier rang des rares spectateurs. Le capitaine qui commandait le détachement remarqua Alice qui tentait de les retenir avant qu'ils ne jaillissent devant les soldats. Il lui fit un petit signe apaisant. Ce n'est pas bien grave semblaient lui dire ses yeux, vous pouvez les laisser faire. Et il lui sourit. Il avait de belles dents, était jeune, grand et mince et son sourire était celui d'un adolescent.

Souvent, le 14 juillet, elle était allée voir défiler soldats et officiers. Les ordres du parti étaient de huer ces suppôts jurés du capitalisme et du colonialisme. Ce qu'elle avait fait plusieurs fois en compagnie des

camarades imprimeurs, et cela sans état d'âme particulier. Elle pensait tout bonnement que ces gens-là étaient différents d'eux, colonialistes féroces et esclavagistes, pour simplifier. Le capitaine, maintenant tout proche d'elle, sentait le tabac hollandais et l'eau de lavande, avait des muscles nerveux qui saillaient sous sa tenue de toile verte et lançait ses commandements d'une voix grave et puissante. Elle le trouva sympathique, son regard paraissait même intelligent malgré ses coups de gueule, ses saluts et ses gardes à vous répétés. Un ballet très sommaire mais bruyant. Et tout compte fait, il était assez loin, à priori, du mercenaire obtus et alcoolique décrit par le parti.

La cérémonie terminée Alice le chercha des yeux. Pour le remercier, s'encouragea-t-elle, sans préciser de quoi elle devait le remercier. Elle n'eut pas à jouer les coquettes car il se jeta littéralement sur elle dès que le dernier bidasse fut installé dans son camion.

- Vous avez eu peur que vos enfants ne se fassent renverser par mes hommes au départ du défilé ? C'est ça ? Bafouilla-t-il tout rouge.

Il se tenait devant elle, plus raide et compassé que s'il s'était trouvé devant son chef d'état major. Alice bredouilla à son tour, comme quoi elle avait été surprise par la présence de cette cérémonie et que ses enfants n'étaient pas habitués aux militaires, qu'elle était venue à Patay pour faire des achats de peinture et de clous. Il lui répondit : « Tiens, tiens ? » Et sembla trouver la chose surprenante. Il lui demanda si elle était artiste peintre, ce qui la fit rire. Elle lui concéda qu'elle habitait Paris « en réalité » car elle voulait, conformément à l'opinion de Dominique sur les baucerons, lui faire comprendre qu'elle n'avait rien à voir avec les ploucs de Patay. Pour ne pas être en reste, il déclara connaître plutôt bien Paris, bien que né à Poitiers, et le quartier où habitait Alice parce que proche du ministère.

– Je me pose souvent à Villacoublay, parfois même au Bourget et j'en profite pour flâner dans la capitale.

– Vous pilotez ? s'étonna Alice, comme si un pilote, être mythique comme Icare, ne disposait pas de ses deux jambes pour marcher ou de ses deux bras pour commander une troupe.

– Je pilote. Moins bien que Mermoz ou Saint-Ex je suppose, mais je me débrouille. Je pilote même un avion très connu, ajouta-t-il avec un brin de vanité.

– Le Concorde ?

– Non, bien sûr que non, le mien c'est un avion militaire.

Alice eut un geste évasif, l'aviation militaire n'était pas son fort. Il parut navré de cette lacune. Qu'une aussi belle fille ignorât le plus élémentaire de l'aviation militaire était comme un affront à la beauté. Il lui suffisait pourtant de s'abonner à Aviation Magazine pour tout savoir. Ce n'était pas sorcier.

– Mais je ne demande pas mieux que de connaître, se rattrapa-t-elle. Il eut un sourire heureux. Enfin, elle n'était pas totalement out, cette pin-up.

– C'est important vous savez, madame, ce sont des machines chères payées avec nos impôts.

– Dans ce cas...

– Je viendrai vous le présenter demain, serez-vous là ? Oui ? Très bien. Je vais vous suivre avec ma jeep jusque chez vous pour repérer le coin. Vous voulez bien ? Il n'en revenait pas lui-même de son culot et de sa chance. Avec un peu de pot son mari ne sera peut-être pas là et il pourra bavarder avec elle à sa guise.

Alice accepta. Le capitaine se prénomma Gilles. Il prit Frédéric par la main et accompagna Alice chez le quincaillier-droguiste, le boucher et le boulanger. En chemin Alice lui demanda comment il allait lui montrer son avion. Allait-il se poser dans un champ ? Sur la route ?

– Je pourrais le faire, mais c'est interdit par nos chefs, sauf en cas d'opération, de guerre. Je vous le ferai voir quand même, en l'air. Pour ce qui est de monter dedans, ce sera pour une autre fois.

Adrien accueillit fraîchement l'officier qu'il prit pour un gendarme avant de l'accabler de questions lorsqu'il sut qu'il était pilote d'avion. Gilles ne se fit pas prier pour boire un verre de Martini en compagnie d'Alice et d'Adrien. Puis il sortit pour prendre ses repères et les quitta avant l'heure du repas. Il avait eu le temps de dire qu'il trouvait la maison formidable, qu'il était célibataire, qu'il n'avait pas encore trente ans et qu'Alice était plus que ravissante.

Le lendemain à midi, un énorme grondement venant de l'horizon du côté sud traversa Villemars en secouant les murs. Vacarme qui les fit sortir dans la cour puis, s'étant aperçu que le noyer masquait une bonne partie du ciel, ils se précipitèrent sur la route. Alice savait de quoi il retournait, Gilles arrivait chevauchant Pégase accompagné du tonnerre de Zeus. Les habitants du hameau étaient dehors eux aussi, comme surpris et chassés par un tremblement de terre. Certains, qui venaient de quitter en hâte leur repas, tenaient encore une fourchette, un couteau, ou avaient conservé leur

serviette de table à la main. Fontanier la serviette autour du cou était de ceux-là et il salua Alice en tenant son béret au-dessus de son crâne comme une auréole. Au tonnerre avait succédé un pesant silence et certains commençaient à rentrer chez eux quand ils aperçurent l'avion qui revenait après un long virage au-dessus des champs. De toute la puissance de ses deux moteurs de six mille chevaux, le Transall fonçait sur eux à vingt mètres à peine au-dessus des champs. Si près du sol que les immenses hélices arrachaient parfois aux labours des tourbillons de terre et de cailloux. Après un léger cabré, l'énorme machine passa en grondant au-dessus de leur tête avec la majesté et la raideur d'une colossale baleine.

Le souffle les secoua et si Alice et les enfants ne s'étaient tenus les uns aux autres, nul doute qu'ils auraient été jetés à terre. Frédéric et Mireille hurlèrent à la fois de joie et de crainte, comme devant la manifestation du surnaturel. Le boucan décrut jusqu'à presque disparaître, puis fut de nouveau au-dessus d'eux. Cette fois l'avion avait pris de l'altitude. Il sortit son train d'atterrissage, puis le rentra, émit toutes sortes de grognements en ouvrant ses portes arrière puis en coupant un moteur dont l'hélice se mit à tourner lentement comme celle d'un jouet. Il se fit admirer de face, de profil, par l'arrière, tourna sur place et fit semblant de se poser dans un champ voisin avec l'élégance gauche d'un pélican. Puis il se cabra et reprit rapidement de l'altitude dans un rugissement qui fit trembler le sol. Enfin, il disparut. Frédéric ne ménagea pas ses applaudissements et, sautant en l'air de joie, jura que plus tard il en aurait un comme ça. Mireille était pâlotte et se serrait contre Adrien, quant à Alice elle craignait le pire pour sa verrerie et sa vaisselle.

L'avion n'avait fait tomber qu'un petit vase de cristal posé sur la tablette de la cheminée. Sept ans de malheurs, se dit-elle en ramassant les débris. Ça commence mal. Elle avait eu le temps de découvrir, dans la rue, la presque totalité des habitants de Villemars. Une cinquantaine en tout, guère plus. Il lui sembla, cependant, qu'ils avaient diversement apprécié les exhibitions du capitaine. Elle se promit de rendre visite à chacun, autant pour s'excuser de ce chahut aérien, dont personne ne doutait qu'il lui fut destiné, que pour se présenter et faire connaissance. Fontanier fit irruption, avec son sans-gêne habituel, au moment où ils allaient passer à table.

– Ah, c'en est un fameux cet avion ! vociféra-t-il tout excité. Je suis allé les voir à Bricy, c'était un peu avant que vous n'arriviez. C'est leur base, comme on dit, c'est tout près. On peut y aller d'un coup de vélo en deux

heures et on les voit de l'autre côté des grillages qui font les acrobates à se poser et décoller sur à peine cinquante mètres... Dites donc il est bien jeune le capitaine, celui d'hier, pour conduire des engins pareils ! Le ton s'était nuancé d'un soupçon d'irritation et d'inquiétude. C'est un copain à vous ? C'est égal, reprit-il bonasse et sans attendre de réponse, dites-lui bien quand vous le reverrez qu'elle était formidable sa démonstration, madame Alice.

À cette occasion, elle comprit que rien ne pouvait se passer d'important dans le hameau sans que ses habitants le sachent. Elle le pria aussi, mais en pure perte, elle le savait, de ne pas l'appeler madame Alice, mais seulement Alice ou madame s'il y tenait. Mais pour cela comme pour le reste, Fontanier faisait ce qui lui semblait bon en regard des coutumes de la communauté, sans se soucier de son avis. Coutumes qui n'avaient rien à voir avec le savoir-vivre ou la bienséance mais qui maintenaient plutôt chacun à distance respectueuse. Une sorte d'étiquette, de protocole, qui leur évitait de se marcher sur les pieds et de s'importuner par trop de familiarité. Ce qui n'empêchait pas la famille Fontanier, qui semblait jouir d'un certain prestige dans le hameau, de se comporter avec un sans-gêne de privilégiés, avec elle et probablement avec d'autres.

Alice devinait qu'il lui faudrait beaucoup de temps avant qu'ils, les habitants de Villemars, la considèrent comme une des leurs. Elle était décidée à attendre le temps qu'il fallait car elle n'avait plus le choix, elle se sentait maintenant d'ici. La vieille maison l'avait ferrée et ancrée à ses murs comme une prisonnière. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle allait s'efforcer de leur ressembler, adopter leurs habitudes et leur manière de vivre. Elle voulait qu'on lui reconnaisse aussi le droit de vivre comme elle l'entendait, chez elle, dans sa ferme. Sur sa terre. N'étant pas née dans le village, elle inspirait d'emblée la méfiance car porteuse de nouveauté et de manières de vivre allogènes. Comme les habitants ignoraient tout de sa famille et de quelles considérations jouissaient ses aïeux, ils l'appréciaient en fonction des apparences et selon l'importance et la qualité des travaux qu'elle avait entrepris. De plus ils ne savaient où la classer socialement. Elle ne vivait pas de la terre, ce qui n'était déjà pas normal, semblait relativement à l'aise au plan financier et ouvrait sa porte à des visiteurs et visiteuses qui n'étaient pas de sa famille. Et elle était divorcée. Elle l'avait avouée à madame Fontanier dès les premiers jours, laquelle s'était empressée d'en informer le village et ses environs. Alice devinait ce que cet état pouvait entraîner de soupçons et de malveillances.

OceanofPDF.com

En ce qui concernait ses rapports avec Bernard Fontanier, c'était autre chose, lui semblait-il, que de simples relations de voisinage. Le vieux gars s'arrangeait toujours pour la rencontrer plusieurs fois par jour et l'interroger sur des futilités jardinières dont ils avaient débattu cent fois. Il dégoisait sur les radis, les panais ou la chicorée en lui tenant la jambe durant des minutes qui lui paraissaient des heures. Et toujours en l'observant à la dérobée de ses yeux fuyants et pâles. Habitée aux hommages masculins, elle ne s'en formalisait pas, bien que ce regard-là ne lui disait rien qui vaille et l'obligeait en permanence à se demander ce qui se mijotait sous le béret troué. Attitude normale de la part d'une femme qui avait l'habitude des avances directes et que les duplicités, les faux-semblants et les regards biaisés, rendaient mal à l'aise. Jamais, pourtant, il ne lui avait fait la moindre avance, la moindre déclaration. Il avait l'attitude d'un timide en mal d'amour. Dans son for intérieur il imputait ce mal à l'autre, jamais à lui. C'était de la faute d'Alice qui aurait dû rester à Paris et s'abstenir de troubler son cœur, comme c'était de la faute à la mère Ferron s'il n'avait pas épousé l'une de ses filles. Le jour où elle avait, sans penser à mal et plutôt pour le dégeler, souhaité qu'il l'appelât par son prénom, il avait refusé tout net.

– Je me méfie des étrangers. Et puis j'ai point trop l'habitude des femmes, avait-il grommelé en rabattant son béret sur ses yeux avant de tourner les talons.

Evidemment, avait-elle pensée, il ne doit pas côtoyer beaucoup de jeunes femmes dans Villemars. De jolies femmes, avait corrigé son petit lutin vaniteux. Dans la bouche de Fontanier « étranger » n'avait rien de péjoratif. C'était seulement l'application de la règle. On était d'ici ou on était étranger, et on ne sait jamais ce que mijote un étranger. Brigand, réfugié ou honnête

colporteur, il peut tout autant amener avec lui la peste que les gendarmes. « Ce qui ne vaut guère mieux », dira Texier sentencieux en homme qui sait que gendarmes et malfaiteurs se soucient peu des paysans. Texier était un voisin plus causant, et plus ouvert que les autres. C'était aussi le brûleur de paille qui avait enfumé Alice à la fin de l'été

– Qu'est-ce que vous foutiez, les militaires, pendant que se montaient les barricades contre le pouvoir en mai 68 ? demande Alice qui venait de lire des articles de journaux traitant de l'anniversaire de l'évènement. Gilles invité pour la journée buvait un whisky près de la cheminée.

– La grande muette n'a pas l'habitude d'exposer ses difficultés et les militaires se tiennent le plus souvent éloignés des événements politiques, n'importe lesquels... On transportait des personnalités, d'après ce qu'ont raconté les anciens, des hommes importants et du matériel, des produits chimiques et de la pharmacie, du plasma sanguin, du fric probablement... Des ministres, des PDG, des artistes, des commerçants prenaient nos avions pour se rendre à Bonn, Munich, Bruxelles, Genève, Rome et même en Afrique, voire aux Etats Unis, pendant que Air France et la SNCF en grève se roulaient les pouces. Il fallait bien faire tourner la machine de l'État, même au ralenti. Les avions décollaient avant le jour et après plusieurs navettes entre les capitales revenaient souvent au milieu de la nuit. Les pilotes célibataires, ceux qui disposaient d'une chambre sur place, avaient de la chance et pouvaient dormir quelques heures. Les pilotes mariés, qui habitaient Orléans ou les environs, passaient des nuits courtes ou ne rentraient plus chez eux, ce qui était le plus simple et ce qui économisait l'essence devenue rare. Un escadron ne comporte pas suffisamment de pilotes pour tenir une cadence aussi échevelée. Par bonheur cela n'a pas duré trop longtemps. Les mécaniciens travaillaient par équipes, vingt quatre heures sur vingt quatre, dimanches et fêtes pour réparer et entretenir le matériel soumis à une utilisation intensive. Ce fut comme un mois de guerre d'après ce que j'en sais. Il fallait que les avions volent, coûte que coûte... J'ai eu la chance de mettre la main sur les comptes-rendus et sur les livres de marche des escadrons de cette époque, c'est grâce à eux que je sais tout ça... Gilles fait une pause glaçons et reprend son récit.

À la fin du mois de mai, les mécanos sont quand même allés voir leur patron pour lui demander ce qu'ils allaient gagner à l'issue de tout ce remue-ménage. Mais jamais ils n'ont eu l'idée de se mettre en grève ou de faire

plus. Pourtant, ils auraient pu mettre la clé sous la porte à leur tour et partir à la campagne. C'étaient des gens qui avaient baroudé en Indochine, en Algérie, au Tchad et qui en avaient vu d'autres. Et cette « révolution », puisqu'il faut l'appeler ainsi, n'avait rien d'extraordinaire à leurs yeux. Ils avaient vu des batailles de rue autrement saignantes dans Saïgon ou Alger... Mais si vous voulez savoir si les aviateurs ou les biffins se seraient jetés dans la mêlée pour défendre le gouvernement ou l'establishment, je n'en sais rien... J'en doute même, vu le contentieux entre De Gaulle et eux.

Gilles rendait visite à Alice entre deux missions parfois de quinze jours qui l'expédiaient presque toujours hors de France. Dominique le trouvait gai, vivant, beau même, et si elle en fut jalouse, elle ne le montra pas. En fait elle était surprise, et plutôt satisfaite, de constater qu'il ne s'était établi rien d'autre qu'une sorte de tendre camaraderie entre Alice et lui. Un vendredi soir ou un samedi matin le ramenait à Villemars, souriant et les bras encombrés de cadeaux. Il semblait apprécier les enfants et les amis d'Alice, il se glissait entre eux avec la souplesse et la discrétion d'un chat. Pourtant, à la longue Alice s'aperçut, alors qu'il était absent depuis deux weekends, que cette absence lui pesait à la manière d'une sourde mélancolie ou d'une faim inassouvie. Elle avait l'impression qu'il était parti depuis plusieurs mois. C'était même comme s'il l'avait quitté définitivement sans lui dire adieu.

Elle se confia à Dominique laquelle en conclut, mortifiée, que son amie était en passe de tomber amoureuse. Elle comprit que le moment était venu pour elle de céder, pour quelque temps, la place, quitte à tenter de nouveau sa chance une fois les éblouissements des premiers jours passés. Ce n'est peut-être qu'un flirt sans avenir, se dit-elle, bien qu'elle sache déjà qu'il n'en serait rien. Elle se fit violence pour ne pas succomber à une crise de jalousie. Des reproches, même justifiés, lui auraient fait perdre à la fois toutes ses chances auprès d'Alice et le bonheur qu'elle éprouvait à fréquenter cette maison.

Quand il revint, Dominique courtoisement lui laissa le champ libre et prétexta un dîner de famille pour s'éclipser en annonçant qu'elle ne pourrait revenir que le weekend suivant. Alice, sans se préoccuper de l'affliction de son amie, accueillit Gilles avec des sourires, des battements de paupière et une joie manifeste. Presque avec autant de jubilation que Frédéric pour qui le jeune homme était l'égal d'un dieu, une sorte d'Icare enfin capable de voler sans grabuge près du soleil. Gilles resta dîner le soir et après le

coucher des enfants, malgré la fraîcheur de l'air, on était à la fin novembre, il invita Alice à sortir pour regarder les étoiles. Un silence du fond des mers était posé sur la plaine. Les étoiles, si nombreuses que l'on ne distinguait plus le noir de la nuit, papillonnaient autour d'eux, plus incandescentes que des gouttes de fer en fusion. Alice eut l'impression que la Beauce tout entière était nichée à l'intérieur d'un diamant.

– La nuit te découpera en mille petites étoiles et tu brûleras de tant de feux que plus personne n'adorera le soleil, murmura-t-elle.

– Très joli, soupira Gilles... La nuit est mon champ de bataille. Je passe mon temps à naviguer entre les étoiles qu'elles soient dans le ciel ou qu'elles luisent sur la terre. J'aime la nuit et la paix qu'elle rayonne. S'il n'y avait pas les stations radio qui nous guident depuis le sol, la nuit représenterait pour nous, pilotes, la plus grande et la plus dangereuse des solitudes.

– Pourquoi sommes-nous ici ? murmura Alice.

– Pourquoi ici et pas ailleurs ? Parce que ta maison est derrière nous, répondit Gilles surpris par la question.

– Ce n'est pas exactement ce que je voulais t'entendre me répondre.

– Pourquoi sommes-nous sur cette terre et pas sur une autre ? C'est ça ?

– À peu près oui, sourit Alice.

– Parce que l'univers est peuplé à 99,9 % de planètes invivables et que parmi celles qui sont vivables, celles où la vie s'est développée sont encore plus rares. Prenons l'exemple du jeu de billes. À bonne distance, pour toucher une bille isolée avec une autre bille il faut répéter l'exercice un nombre incalculable de fois. Je suppose donc que pour que la vie apparaisse sur la Terre il a fallu un grand nombre d'essais et de bonnes conditions. Mais c'est quand même le hasard qui a créé la vie, comme c'est le hasard qui fait que je touche une bille isolée à vingt pas. Quand j'étais gosse, après avoir lu un livre de divulgation scientifique, je m'imaginais que, puisque l'infiniment petit ressemblait à l'infiniment grand, que notre planète n'était qu'un élément d'un atome. Mettons, qu'elle était un neutron. Cet atome appartenait à toute une galaxie constituant une tasse à café ou à une chaise d'un être appartenant à un autre monde. Lequel, lui aussi n'habitait qu'un atome d'un autre monde plus vaste encore et ainsi de suite...

Gilles repérait rapidement, nécessité professionnelle oblige, un grand nombre de ces étoiles aux noms magnifiques, Aldébaran la géante rouge, les géantes bleues Rigel et Altaïr, la belle Fomalhaut, la constellation de

Cassiopee, la Polaire, la Canicule appelée aussi Sirius... Considérée comme des repères fixes, elles servaient à entraîner les pilotes et les navigateurs à faire le point de nuit. Comme en mer, au sextant et avec les tables, au cas où les instruments de navigation de l'avion tomberaient en panne. Gilles avait appris à les reconnaître en même temps qu'il apprenait à piloter. « Fugitif empire, voies impalpables ! écrivait le pilote Jules Roy à propos des étoiles. Rien de tout cela n'a été possédé qu'en imagination. » Alice, en écoutant Gilles, se dit malicieusement que quelqu'un qui s'oblige à retenir le nom des étoiles, même géantes, ne pouvait être un méchant militaire. Elle l'observa dans le noir, alors qu'il lui montrait l'une de ces étoiles dont il semblait partager les secrets. Elle trouva beau son visage et devina en lui une force et une audace qui la saisirent violemment aux tripes et la firent chanceler. Elle se rapprocha. À cause du vent piquant, il enlaça la jeune femme. Elle se blottit contre lui sans se faire prier et ils s'embrassèrent parce que, cette fois, le moment était venu.

– Rentrons nous mettre au chaud, dit-elle avant que l'un de tes géants ne laisse tomber sa tasse à café et fasse exploser notre monde.

Elle lui monta un lit de camp dans le salon. Elle qui n'avait jamais pris de précautions pour fourrer Léonard ou Dominique dans son lit, s'entoura d'un luxe de ruses et de détours pour que les enfants ne se doutent de rien. Adrien surtout devenu l'homme de la maison qui prenait des libertés de langage et ne se gênait plus pour lui dire sa manière de penser à propos de tout. Il n'en était pas encore à lui reprocher sa conduite, mais il avait mûri depuis le départ de son père. Il regardait le monde autour de lui avec des yeux critiques et lucides, pas toujours de bonne foi. Elle se rendit compte combien une chambre bien à elle, manquait. L'aménagement du grenier s'imposait donc sans plus attendre. Il s'imposait d'autant plus que cette nuit-là, sous les caresses de Gilles, il lui prit des envies de gémir, de grincer des dents et de crier qu'elle ne se connaissait pas.

Elle s'attendait à un assaut de guerrier rondement mené, ce fut un décollage de précaution. Elle s'était préparée à un sabrage de cosaque, il égreña une longue « check-list » où rien, pas le plus petit grain de peau ne fut oublié. Comme dans la cabine de son avion, il la mit en route, méticuleusement et minutieusement, système après système. Vérifiant à chaque fois que chacun était capable de fournir son maximum à la demande. Elle ne sut pas si cela lui prit quatre heures ou dix minutes mais, sauf erreur de ses sens tourneboulés, il lui sembla bien entendre le chant du

coq quand il consentit à la laisser dormir. Après un dernier et long baiser. Elle en fut si troublée que tout ce qu'elle entreprit ce jour-là, le fut de travers.

Elle croisa aussi, et plusieurs fois durant le petit déjeuner, le regard d'Adrien, chargé de reproches certes mais aussi, chose surprenante, d'envie. Mireille et Frédéric, qui n'avaient pas été dérangés dans leur sommeil, bavardaient sans arrières pensées avec Gilles. Partisane des explications franches, Alice alla trouver Adrien dans sa chambre dès qu'elle sut qu'il était sorti de la salle de bains. Elle entra sans frapper, habitude qu'elle avait prise lorsqu'il était enfant car il était souvent malade et le surprit nu alors qu'il s'apprêtait à s'habiller. Elle fut étonnée, bien qu'elle sache à quoi s'en tenir de longue date, de voir les poils en si grande quantité sur la poitrine et le pubis de l'adolescent. Désinvolte, comme doit l'être une vraie mère, supposa-t-elle, et sans faire de cas de sa nudité, elle le fit asseoir près d'elle. Elle le prit dans ses bras comme lorsqu'il était petit et lui murmura à l'oreille tout le bonheur qu'elle avait d'aimer, même si cet amour était un peu bruyant. Lyrique, elle lui confia que lui aussi un jour accomplirait ces mêmes gestes et dirait ces mêmes mots, avec une fille qu'il aimerait. Adrien l'écoutait, blotti contre elle, réagissant à ses paroles par des grognements et des soupirs, la serrant plus fort parfois pour approuver ou rejeter.

– Fais comme tu veux, Alice, murmura-t-il, puisque tu es heureuse ainsi.

Adrien, était bien tel qu'elle l'aurait souhaité. Elle se leva pour qu'il termine sa toilette en paix. Elle fut surprise en se reculant de lui découvrir une érection en bonne et due forme. Il paraissait si gêné qu'elle se mit à rire et puisqu'on en était aux confessions et aux épanchements elle l'assura que c'était tout naturel et qu'il ne devait pas en avoir honte. Il allait avoir dix huit ans dans quelques mois et elle promit de lui en dire plus sur ces aspects particuliers de la physiologie et de l'anatomie. Comme il en était de son devoir de mère, se dit-elle dans un grand élan vertueux. Elle le croyait peu averti de ces choses et peu enclin à en parler. L'amour ne paraissait pas figurer parmi ses principales préoccupations. Au contraire même, lui semblait-il, il en était très éloigné. Pour elle, cette indifférence était à mettre sur le compte de la mort de sa mère, il avait alors six ans. Il n'y avait guère de soucis à se faire pour ces choses, pensait-elle avec légèreté, les hommes se débrouillent très bien tout seul pour résoudre leurs petits problèmes de libido.

Ce soir dans sa chambre d'hôtel, elle se dit qu'il s'était effectivement très bien débrouillé avec sa libido. Elle pensa aux clients qu'elle était allée voir à Orléans. Des clients fort riches qui avaient besoin, pour leur divorce d'un avocat qui les aide à démêler leurs affaires. Parmi eux se trouvait un jeune homme d'une vingtaine d'années, un clerc de notaire, qui ressemblait à Adrien et qui lui souriait de toutes ses dents dès qu'elle se tournait vers lui.

Gilles, de bonne grâce, se mit au travail pour aménager le grenier et la future chambre. Il fit au préalable des plans et des maquettes, acheta de l'outillage électrique et lut des livres de bricolage. Il était naturellement adroit mais novice en tout. Ingénieur diplômé en aérodynamique et en thermodynamique, il se sentait quand même assez loin des talents multiples que l'on prête à un bricoleur. Il s'exerça donc d'abord dans des modifications et des confections simples puis de plus en plus complexes. Alice, secrètement, souhaitait que cette chambre portât la marque, l'empreinte de son bâtisseur et qu'elle franchisse le temps en en conservant non seulement le souvenir mais, si possible, la personnalité. Allait-il lui fabriquer quelque chose qui ressemblerait à une cabine d'avion ? Il répondit que non car trop exigüe pour ce qu'elle voulait y faire.

Un jour, enfin, Gilles se lança dans son grand œuvre avec l'aide fort heureusement d'artisans locaux et d'Adrien promu apprenti de choc. Les travaux progressèrent vite malgré les missions et les manœuvres guerrières qui hachaient l'existence du pilote. Adrien, qui s'entendait pourtant très bien avec lui lorsqu'il était là, cachait mal sa joie lorsqu'il s'absentait. Un peu de jalousie, pensait Alice, rien de grave. Le garçon aimait aussi beaucoup Dominique qui répondait à ses boutades et à sa fougue de taurillon avec une féminité enjôleuse, ce qui fit réfléchir Alice : Cette Sapho aimerait-elle, par hasard, également les éphèbes ?

Rentrés à Paris, Alice avait eu avec Adrien la conversation pédagogique sur le sexe qu'elle s'était promise de tenir. Il lui avait d'ailleurs rappelé son engagement avec un petit sourire narquois. Et maintenant, avait-elle lu dans ses yeux lorsqu'elle le fit asseoir près d'elle, te voilà au pied du mur Alice ? Pour la prendre en défaut, il avait posé nombre de questions directes et précises en prenant sa voix d'étudiant modèle. En avalant sa salive et en prenant à son tour son ton le plus doctoral et détaché, elle avait répondu selon sa science, sans rien laisser dans l'ombre. Cette sorte de briefing avait duré une bonne heure et petit à petit, au fur et à mesure des explications, la

gêne avait disparue. Tout s'était passé finalement dans l'innocence, comme pourrait-on dire, entre un médecin et son patient.

Le samedi suivant, alors qu'ils étaient à Villemars et qu'elle prenait son bain, il était entré brusquement et sans frapper dans la salle de bains. Il voulait la voir nue. Mal à l'aise sur ses jambes, frémissant devant la baignoire comme un jeune arbre sous le vent, il la supplia d'une voix qui tremblait. La première surprise passée et l'envie brutale de le chasser dominée, elle hésita. Pensant au naturisme si débonnaire, aux bons sauvages purs et nus parce que « bien gouvernés », elle lui dit de s'approcher. Ce qu'il fit non sans trébucher sur le tapis de bain. Il la regarda, l'examina de ce même air appliqué et concentré qu'il prenait pour étudier les traces d'un lièvre ou pour classer ses notes prises en classe. Il la pria de se mettre debout, puis de se tourner lentement comme aurait exigé un sculpteur ou un peintre. Il posa une main légère sur la cuisse d'Alice comme pour tâter l'élasticité des muscles, sur le pubis ensuite dont il effleura la toison du bout des doigts et pour finir sur un sein dont sa paume épousa la forme avec tendresse.

Alice était émue et profondément remuée. Pas vraiment de désir mais plutôt de se sentir divinisée au point qu'il ne s'agissait plus de la mère qu'elle voulait être pour lui et de son fils, mais d'un jeune homme anxieux et tout frémissant de curiosité devant la Femme. Elle devina qu'il aurait aimé aller plus loin, dans le détail si l'on peut dire, mais cette situation lui parut si périlleuse et embarrassante pour eux qu'elle préféra le décourager. Alors, à regret devant ses cuisses serrées, il l'embrassa sur la joue et sortit. Cette nuit-là, constamment hanté par l'image d'Alice, Adrien ne dormit qu'à peine et se masturba quatre fois. Quelle splendeur ! se disait-il, c'était autre chose que la putain de Lyon ou même que Lita. Que son père ait délaissé cette femme pour une autre le décontenançait et le faisait même douter du bon sens paternel. Il n'avait pas subi de remontrances en entrant dans la salle de bains. La passivité d'Alice lorsqu'il l'avait palpée l'avait grandement étonné. Malgré cela, il n'aurait pu aller plus loin. Il se serait évanoui avant et c'est en tremblant de la tête aux pieds qu'il avait regagné sa chambre. Il s'était affalé sur son lit avec encore dans la main le soyeux de cette peau et était resté prostré jusqu'à l'heure du repas dans une sorte d'extase mystique.

La journée se passa dans un calme serein. Adrien évitait de regarder Alice et Alice, s'étonna de ne pas se sentir scandalisée et même de continuer à

vaquer le cœur en paix. Vers une heure du matin, Alice entendit pour la première fois depuis qu'elle possédait la ferme, un hurlement puissant et rauque qui paraissait perdu au loin dans la campagne et tout à la fois très proche, presque dans la maison. Gilles qui était en mission et Dominique, disparue une fois de plus dans de mystérieuses équipées, ne pouvaient la rassurer. Le cri, la plainte plutôt, était passée du grave à l'aigu, comme si elle exprimait une douleur intolérable.

Elle se leva d'un bond, regarda par la fenêtre, descendit prudemment l'escalier l'oreille attentive. Mais au bout d'un temps rien dans la maison ne lui parut anormal. Un animal probablement que l'on martyrise, à moins que ce soit une pauvre bestiole capturée par un piège proche, se dit-elle dans un frisson glacé.

Il n'y eut qu'un seul hurlement et elle se rendormit.

OceanofPDF.com

– Qu'est-ce que cela va changer entre Adrien et moi ? je veux dire dans nos relations, demande-t-elle à Dominique après lui avoir raconté la scène dans la salle de bains.

– Je ne sais pas, lui répond Dominique. On a dit, et on a écrit, tant de choses sur les rapports amoureux entre les hommes et les femmes que le sujet qui te turlupine a dû être traité mille fois. Va voir un psy, un curé, un philosophe, un sociologue, une grand-mère... En tout cas ce n'est pas bien qu'un jeune puceau, presque ton fils, vienne te regarder le minet, charmant et délicieux minet, d'une manière si effrontée. Puis, après un temps de réflexion : Si Adrien a voulu voir comment une femme est faite, je crois que cela n'a pas d'importance. C'est une sorte de délectation artistique, ou même une curiosité scientifique ; mais si c'est pour en tirer une jouissance de voyeur, alors là...

– Alors là, il y a péché de luxure ! Je ne te savais pas si pointilleuse ma chérie. Je pensais aussi que tu pourrais servir, euh, disons d'initiatrice. Pour débourrer et éduquer ce jeune étalon...

– Ecoute Alice, Adrien est ravissant, je te le concède, mais tu sais que je n'aime pas les hommes. C'est leur contact, leur peau et puis ce machin, raide et crachotant qu'ils ont entre les jambes qui me dégoûte, alors pour Adrien, vois dans le village. Les sœurs Ferron par exemple...

– Ou Maria, la presque centenaire et pourquoi pas la chèvre de Texier...

– Néanmoins, réfléchit Dominique, comme vous revenez à Villemars chaque vendredi soir, je ne vois pas trop comment ton fils pourrait avoir le temps et le loisir de flirter comme le font les garçons de son âge. En l'enfermant ici, pendant les seuls jours où il pourrait rencontrer des jeunes

filles, tu ne lui rends peut-être pas service. Car il est on ne peut plus normal, ce garçon. Dans le coin, pour ce qui est des adolescentes il n'y a que l'affreux laideron à demi-folle avec son pied-bot, dans la dernière ferme après Epieds... Méfies-toi Alice ce jeune étalon, comme tu dis, est à l'âge où on fait les pires conneries. Enfin, je ne suis pas très calée pour ce qui est des mâles mais j'ai un frère. Il faut voir la vie qu'il nous a menée à l'âge de ton fils, à rendre ma mère dingue. Autant qu'un chien en chaleur, le salaud. Et je peux te l'assurer, lui, il n'est pas pédé.

– Bon, je suis optimiste. On verra ce que nous réserve l'avenir, soupire Alice avec un geste fataliste.

On a vu en effet, se dit-elle. Dehors, dans la cour, le chien du propriétaire du Relais de Saint Jacques se mit à aboyer furieusement et même à hurler. À Villemars on croyait que c'était un chien... Oh et puis zut ! Ce qui est arrivé est arrivé.

Les premiers jours de décembre à Villemars, furent pluvieux et glacials, balayés d'un grand vent froid qui, dès le crépuscule, gelait l'eau des godets qu'Alice avait mis en place au pied des noisetiers, pour les oiseaux. Alors que Gilles et elle avaient fait de mirifiques projets pour les fêtes qui approchaient. Réveillon à Orléans au bord de la Loire et boîte de nuit. Adrien devait garder les deux plus petits. Le pilote partit en mission, pour un temps indéterminé, une semaine avant Noël. Une opération militaire internationale d'envergure s'était déclenchée sous l'égide de l'ONU et on avait besoin d'avions de transport pour assurer la logistique. La France avait proposé les services de sa modeste flotte. Les pilotes célibataires étaient réquisitionnés en priorité, selon une logique toute militaire. Alice se sentit tout à fait abandonnée lorsque Dominique, qui n'était pas montée à Villemars depuis deux semaines, lui annonça tranquillement au téléphone qu'elle s'en allait skier dans les Alpes. Ainsi qu'elle le faisait chaque année et qu'elle ne rentrerait que bien après le nouvel an. Une petite vengeance que cette chipie a mitonnée pour lui apprendre à aimer les hommes, supposa Alice avec aigreur.

Elle invita sa mère, mais la vieille dame refusa tout net de quitter Paris. La Beauce était pour elle à l'autre bout du monde et elle ne voulait pas changer ses habitudes. Elle s'apprêtait à réveillonner avec sa voisine, « comme tous les ans », lui fit-elle remarquer. Alice comprit qu'elle allait être irrémédiablement seule avec les enfants. Elle en ressentit une crainte,

une sorte de pressentiment de catastrophe qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, pressentiment qui lui serra le cœur pendant tout une après-midi. C'est la déception, pensa-t-elle amère. J'avais fait de si beaux projets... Seuls à Villemars ça n'allait pas être du gâteau. Il y avait d'abord le froid mordant qu'il faudrait braver ne serait-ce que pour aller chercher du bois dans la remise. La neige ou le verglas qui les retiendrait prisonniers. Cette solitude rébarbative, toute nouvelle pour elle, qu'il allait falloir affronter comme en haute montagne, quand les chemins sont impraticables, l'angoissait.

– Ne me lâche pas à ton tour, murmura-t-elle à la cheminée tout en actionnant le soufflet dans les braises. Procure-moi le courage de ces vieux meubles qui ont affronté tant de misères. Donne-moi la chaleur, la lumière de ta flambée et l'optimisme de tes couleurs. Une bouffée de chaleur lui répondit et les flammes bondirent comme pour montrer leur force et la rassurer.

– Tu sais, dit-elle à Dominique venue lui dire au revoir, la nuit après qu'Adrien soit venu me... me lorgner dans la salle de bains, j'ai entendu comme un drôle de hurlement. Impossible à situer. Quelque chose entre l'humain et l'animal. Terrifiant.

– Achète-toi un fusil si tu as peur des chiens errants, lui fut-il répondu avec verve. Et puis ta maison est comme une forteresse et Adrien est un grand garçon qui peut vous défendre, toi et ta marmaille. Ne crains rien, ajouta-t-elle d'une voix radoucie, des milliers de gens vivent en Beauce sans problèmes, fais comme eux, claquemure-toi. Ou alors rentre à Paris ! Revois tes amis, tu as besoin de te changer les idées ma chérie. Je pensais que Gilles serait là...

Ses amis ? Il lui en restait bien peu aujourd'hui et il était trop tard pour s'infiltrer dans une bande. Même Léo était indisponible, la grippe et les beaux-parents. Cependant Dominique avait raison et en réfléchissant tranquillement et sereinement, Alice savait qu'il ne pouvait rien leur arriver à Villemars. Ils étaient à l'abri du monde dans cette solitude de steppe, derrière des murs épais, des volets et des portes solides. Une bombe atomique pouvait même tomber sur Paris, ils ne risquaient rien. À moins d'une razzia menée par les brigands de Beau-François, il ne pouvait rien leur arriver de fâcheux. Pour ce qui relevait du domaine technique, elle avait fait le plein de la citerne à mazout dans la grange et avait du bois à brûler à ne plus savoir qu'en faire. Elle en disposait largement pour les dix

ou douze hivers prochains et les réveillons à venir. Adrien avait ramassé et engrangé plusieurs stères de bon bois après que Fontanier, en bougonnant, eut taillé les arbres du verger et le grand noyer devenu quelque peu encombrant.

Elle avait de ses mains calfeutré les fenêtres et protégé du froid les conduites d'eau extérieures. Il régnait dans la maison une chaleur confortable et rassurante. Elle avait de la lecture pour trois mois et un téléphone portable, la télévision et le magnétoscope étaient neufs. Si Gilles était seulement resté près d'elle, tout aurait été plus simple. Malgré tout il pouvait revenir d'un instant à l'autre, pensait-elle sans trop y croire et lui faire une surprise. Mais, malgré toutes ces précautions, son intellect se raidissait lorsqu'elle se remémorait cette indéfinissable plainte, ce cri inconnu qui avait semblé tourner autour d'elle et les siens comme une menace. Cette sorte de présence qu'instinctivement elle flairait dans la maison ou pas loin, l'effrayait à hurler. Depuis, la plainte s'était renouvelée deux fois, et la nuit seulement. Pourquoi la nuit ? C'est un animal nocturne probablement, supposa-t-elle pour répondre à sa pensée. C'étaient des cris perçants, des gémissements de chiots ou des hurlements de fauve. Tantôt lointains, tantôt proches, ils étaient comme transportés et insufflés à travers les murs par le vent. À chaque fois, cela n'avait duré que quelques secondes. Assez cependant pour l'inonder d'une sueur glacée comme si un meurtrier rôdait autour de chez elle.

Mireille et Frédéric, n'y avaient pas prêté attention, faisant observer simplement qu'il y avait dehors un chien qui appelait. Leur curiosité était tournée vers Noël et le reste pouvait attendre. Adrien se fichait bien des cris lui aussi, tout au plus les jugeait-il un peu trop proches. Il estimait qu'ils faisaient partie des clameurs de la campagne au même titre que les ululements du hibou, le cri du coq Dédé ou le brame du cerf. Tout ce tracas que je me fais vient de l'écroulement de mes beaux projets, se dit Alice pour couper court. Elle se servit un verre de whisky et s'assit devant la cheminée. C'est juste un peu de nervosité de ma part. Après tout, à la campagne comme ailleurs les animaux sauvages s'entretuent la nuit. Nous avons pour voisin l'un d'entre eux, plus féroce que les autres.

– J'ai entendu comme des clapotis dans la cave, lui dit incidemment Adrien qui revenait avec une bouteille de vin et des pommes de terre. C'était un peu comme des rats qui courent et pourtant je n'en ai vu aucun, et aucune trace de rat non plus, pas de crottes ni de poils. Il avait ri ensuite

devant la pâleur soudaine d'Alice. Il avait supposé, pour calmer la frayeur de la jeune femme, qu'il s'agissait de mouvements d'eau, d'écoulements souterrains. Il y a des galeries un peu partout sous le plancher des vaches, avait assuré le gros Bernard. L'eau doit emprunter une de ces galeries et se perdre sous terre. Avec la pluie tombée ces jours derniers, rien d'étonnant à ça une poche d'eau a dû crever quelque part.

Aucun hiver en Beauce ne ressemble à un précédent et bien malin qui peut prévoir la première gelée. Tout dépend du vent. Il peut neiger à la Toussaint ou au premier mai. Tout comme il peut y avoir un soleil, un vrai feu de Dieu, le premier de l'an. Cette année-là, comme si on avait grand ouvert une porte sur la Sibérie, à partir du 23 décembre, le froid s'abattait dès trois heures de l'après-midi poussant tout le monde près des cheminées ou des radiateurs. Madame Fontanier ne sortait plus de chez elle, sauf pour fermer ses contrevents ou donner une dernière volée de grain à ses poules. Pour leurs besoins naturels pas question de se déculotter dehors en plein vent. Courageusement, Bernard, au petit matin emballé dans une couverture comme un chef indien et enveloppé d'une buée grise, allait vider leur seau hygiénique dans la cabane au fond de son jardin.

Après de telles exhibitions, Alice acceptait de plus en plus à contre cœur de s'asseoir à leur table pour boire un café en compagnie de la mère. Après les préambules d'usage sur la santé des uns et des autres et après l'avoir informée des derniers ragots, madame Fontanier finissait toujours par laisser dériver sa mémoire vers les temps anciens. Le temps des contes et des mythes ; comme si les siècles passés lui étaient plus familiers que le temps présent. Elle racontait alors avec délectation les légendes les plus horribles en insistant sur les dangers de ces hivers beaucerons qu'elle garantissait épouvantables. Alice avait l'impression qu'elle le faisait exprès, pour l'effrayer et la renvoyer à Paris. « La Fontanier ? C'est une sorcière qui voyage dans le temps », assurait Adrien sans rire lorsqu'elle évoquait devant lui l'une ou l'autre de ses histoires.

C'était, par exemple, l'histoire de tel laboureur ivre, « un gars de Tournaisis », surpris par le crépuscule dans son champ et mort de froid avec son attelage parce qu'il n'avait pas pu dégager sa charrue coincée dans une souche. Ou ce marchand ambulant d'Orléans qui avait marché toute la journée et épuisé avait fini par s'égarer la nuit dans les ouches, vers Villamblain, et que le froid avait tué sur place, agrippé à la porte d'une grange cadénassée. Et bien d'autres récits où se mêlaient tempêtes, loups

errants, brigands sanguinaires et fous vagabonds. Comme celui qui se glissait avant la Grande Guerre dans le cimetière de Patay pour déterrer les mortes récentes et les violer. Ou encore l'assassin qui en une nuit, cela se passait vers 1850, avait égorgé et dépecé tous les habitants d'une ferme vers Saint Pérvy, valets, servantes et maîtres pour leur voler trois louis et qui était mort noyé dans un fossé en s'enfuyant sous une pluie de mousson.

– Car, par nuit noire, il n'y a point de repères dans la plaine, disait-elle, c'est pire qu'en mer à ce qu'on raconte. Et la plaine est traîtresse autant que la mer.

Contes dramatiques, ou insensées, qui se déroulaient dans un paysage de glace et de vent, une toundra du cercle polaire, qui tiraient des frissons de peur et de froid rétrospectif à une Alice recroquevillée sur sa chaise et serrant dans ses mains son verre de café brûlant. « Ça s'est passé il a bien longtemps, admettait madame Fontanier d'une voix sourde et peu convaincue ». Comme rien n'a changé dans ce pays encore hors du monde depuis au moins cent ans, réfléchissait Alice de son côté, il n'y a pas de raison que ça ne se reproduise pas à l'identique aujourd'hui.

– Vous verrez, ma petite, lui confia-t-elle un après-midi qu'elle lui préparait ses œufs en roulant des yeux exaltés au rappel de ses souvenirs d'enfance. Ici, c'est sinistre, Noël ! On a l'impression, avec le gel et ce vent furieux que tous les fantômes des assassinés, et il y en a eu des quantités pas croyables dans ce pays, viennent hurler à votre porte pour vous demander de l'aide et une prière ! La vieille Julie, qui fut longtemps ma voisine quand j'étais gosse, si elle était encore de ce monde vous le dirait. Elle avait croisé au retour de la messe de Noël le spectre d'une femme en grand tralala du temps de Louis XIV qui portait sa tête toute sanglante sous son bras. « Priez pour moi, qu'elle disait la tête coupée, priez pour moi ». Julie, avait failli en devenir folle.

Alice rentrait ensuite chez elle en courant, terrorisée, prête à téléphoner aux gendarmes au moindre bruit suspect. Elle poussait un Adrien récalcitrant sur le perron, avec mission d'aller jusqu'au porche pour s'informer dès qu'un pas un peu sonore retentissait dans la nuit. C'était pour découvrir sur la route, dans le halo d'une lampe électrique, un habitant emmitouflé qui rentrait chez lui et qui le saluait de loin. Passées neuf heures du soir, elle barricadait portes et fenêtres, mettait quatre grosses bûches dans l'âtre puis se servait un imposant whisky avant de s'affaler sur le divan en serrant contre elle Frédéric et Mireille. Comme si les enfants menaçaient

de s'envoler après s'être transformés en démons. Adrien se moquait d'elle, traitait la mère Fontanier de vieille folledingue et feue sa copine Julie de poivrôte. Il lui rappelait que l'on était à la fin du 20^{ème} siècle et qu'Armstrong avait marché sur la lune. La nuit pourtant, comme pour donner raison à leur voisine, le gel fouettait la terre et, parcourant la plaine au galop, le vent que rien n'arrêtait, pas même les maigres noisetiers du jardin ou le noyer, secouait la charpente et le toit à vous empêcher de dormir. Comme dans un navire les gréements tiraillés par la tempête.

Au matin, les contrevents étaient soudés et les portes bloquées par la glace. La peau du visage, une fois dehors, vous piquait comme sous une volée de grêlons ou une giclée d'azote liquide. Il ne faisait pas bon de tomber en panne de chauffage ou d'électricité à ce moment-là. Dans les Alpes, ou les Pyrénées, tout est organisé de longue date. On sait qu'à partir de la mi-octobre l'hiver déboule et on s'y prépare. Le calendrier de la neige est connu et l'on interrompt les travaux agricoles à temps pour se claquemurer. En Beauce il faut s'attendre au pire et n'importe quand, avait rappelé madame Fontanier. « Après tout, ajoutait-elle sentencieuse, c'est pour aider les paysans à surmonter ces longues et terribles nuits d'hiver que le petit Jésus est né à Noël ».

– Voyons Alice, Noël à la campagne, poétisait Adrien, dans le grand silence de la plaine et sous le frémissement joyeux des étoiles. Avec juste la vieille cloche fêlée d'Epieds ou la petite clairette de Tournois pour appeler à la messe de minuit.

– Tu te vois aller à la messe à Tournois ou à Epieds ?

– Et le réveillon du premier de l'an, continuait Adrien sans se soucier de l'interruption, dans la pureté de l'air glacé, dans cette plaine qui semble se recueillir. C'est autre chose qu'à Paris, dans ce bordel de klaxons et au milieu des pochards qui brandissent des bouteilles de champagne et dégueulent sur les Champs-Élysées.

Alice à demi-convaincue prit malgré tout le taureau par les cornes et décréta, puisqu'il en était ainsi, qu'ils passeraient à Villemars les meilleurs réveillons de leur vie. Adrien vérifia une fois de plus le niveau du mazout et elle dressa un état des provisions. Elle acheta à Orléans l'indispensable sapin, sa décoration, et ce qui lui manquait de vivres pour tenir le temps des vacances, sans oublier les cadeaux de chacun. Quand elle rentra, elle trouva Adrien dans la remise qui coupait des planches à la hachette pour en faire du petit bois. Un travail commencé par Gilles et abandonné faute de temps.

Elle admira en passant le jeu vigoureux des muscles qui saillaient dans le dos du jeune homme sous sa chemisette de coton, et sur ses cuisses à travers le bluejean. Elle le trouva beau et lui chuchota à l'oreille « Tu es magnifique comme le jeune Adonis ». Ce qui le fit rire. Ils décidèrent, Mireille et Frédéric ne furent pas les derniers à applaudir au projet, de se laisser vivre le temps des vacances. Ils se lèveraient au milieu de la matinée et resteraient, s'ils le souhaitaient, en robe de chambre jusqu'au coucher. Alice en établit les règles :

1/ Chacun devra s'efforcer de ne jamais bousculer ou morigéner les autres.

2/ Lorsque l'un occupera la salle de bains, les autres attendront patiemment qu'il en sorte, sans l'obliger à se dépêcher. Surtout sans crier ou menacer. Idem pour les toilettes.

3/ On ne quittera la maison que par nécessité, pour se ravitailler en bois ou pour aller chercher de l'eau minérale ou des légumes dans la cave. Ou encore pour se rendre chez madame Fontanier.

4/ Chacun ira au ravitaillement à tour de rôle, ou ensemble dans le cas de Mireille et de son petit frère.

5/ On accommodera les restes, on mangera ce que l'on trouvera dans son assiette, sans rechigner ni faire la grimace. Ce point est valable même pour Mireille.

6/ Le premier levé mettra une bûche dans la cheminée et réactivera le feu.

Dès le premier jour Alice apprécia de se laisser vivre sans contrainte vestimentaire. Elle se maquillait à peine, se coiffait rapidement d'une queue de cheval et restait des heures à lire Guerre et Paix dans sa baignoire. Car sa salle de bains personnelle était terminée depuis le mois d'octobre. Elle fleurait bon le parfum coûteux et Alice n'avait pas lésiné sur la qualité du linge et des accessoires.

– Alice, tu es très belle, lui dit Adrien, alors qu'elle prenait son petit déjeuner dans son vieux peignoir, sans maquillage et les cheveux tout juste brossés. Tu ressembles à une Vénus de Botticelli, même forme du visage même blondeur... et même anatomie.

Dans le fond, se dit-elle devant son miroir, ma peau est reposée et fraîche, mes yeux sont assez beaux pour se passer de rimmel et ma bouche est agréable telle qu'elle est. Je fais encore jeune malgré mes trente huit berges bien sonnées. Vénus ? Hum ? Pourquoi pas, j'accepte la comparaison. Mais

Vénus et Adonis que de symboles. Ils prirent aussi l'habitude de dîner chaque soir devant la cheminée d'une assiette anglaise et de fromage, calés par des coussins sur le divan ou assis sur le tapis. Pendant que le lave-vaisselle ronronnait, ils chahutaient, bavardaient ou regardaient la télévision, jouaient parfois aux cartes, au Yam ou au scrabble. Depuis plusieurs jours le vent se levait invariablement à la tombée de la nuit. Libre d'exprimer sa force, il sifflait sur le toit sans retenue et à chaque sursaut du vent qui s'engouffrait dans le conduit de la cheminée, l'âtre redoublait d'ardeur en pétillant.

– La maison du pêcheur sur la falaise, murmura Alice d'une voix rêveuse en prenant Mireille dans ses bras. « Il est nuit, récite-t-elle. La cabane est pauvre, mais bien close/Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose/ Qui rayonne à travers ce crépuscule obscure... »

– Que veut donc nous dire le dieu des vents qui postillonne dans les flammes ? l'interrompt Adrien.

– C'est qui le dieu du vent ? demanda Frédéric.

– Un Beauceron, s'entendit répondre Alice d'une voix alanguie. Il nous dit de prendre notre bonheur quand il se présente et là où il se trouve. Jurons ce soir de ne jamais nous quitter.

– C'est le gros Bernard ? redemande Frédéric qui poursuivait son idée.

– Non, répond Adrien, lui, ce serait plutôt celui des vents.

Réflexions qui conduisirent Frédéric à mener son enquête auprès du gros. « C'est vrai que tu es le dieu des vents ? » lui demanda le petit garçon. Bernard estomaqué le regarda longuement. « Peut-être bien, répondit-il, on n'est pas toujours maître de ses boyaux ». Réponse qui rendit Frédéric perplexe, jusqu'à ce qu'il comprenne tout seul et qu'il éclate de rire sans raison apparente au cours d'un repas.

Le soir de Noël, ils veillèrent sans plus de cérémonie qu'un soir ordinaire. Ils se tassèrent comme à l'accoutumée devant la cheminée et burent un peu de champagne. Peu captivée par les spectacles de la télévision, un peu grise et bercée par le vent, Mireille s'endormit sur un gros coussin du divan. Alice la repoussa loin du feu et la couvrit d'un plaid, puis ce fut le tour de Frédéric qui s'effondra au milieu d'une phrase et que l'on installa près de sa sœur, sur le divan. Adrien se glissa alors contre Alice. La télé déroulait un film de circonstance, tendresse, émotion, joie de vivre, et il restait du champagne dans la bouteille. La cheminée chauffait tant qu'Alice écarta légèrement son peignoir. Alors, sans que rien ne le laisse prévoir, la main d'Adrien, avec

une légèreté d'insecte se posa sur sa cuisse dénudée. Surprise et anxieuse, elle ne bougea pas, hypnotisée par cette main forte et tiède sur laquelle dansait l'ombre des flammes. Une main immobile et tendue comme un chat apeuré.

Le repousser alors qu'il n'avait fait que poser la main sur sa cuisse par l'échancrure du peignoir, serait stupide pensa-t-elle, alors que le simple bon sens prouvait tout le contraire. Une forme de curiosité perverse la taraudait : qu'allait-il se passer ensuite ? Elle supposa aussi, et d'emblée, que cet enfant ne désirait pas aller plus loin que ce qu'il avait tenté d'approcher dans la salle de bains. Ce qui était déjà beaucoup, lui susurra sa conscience. Elle le devinait enchevêtré dans son désir, son besoin de savoir, d'explorer, et la crainte d'être rabroué. Le mieux était d'attendre. Il n'y avait pas urgence. Adrien de son côté, brûlait d'envie de caresser Alice comme on caresse une femme depuis le jour où elle lui avait permis de la regarder au sortir de son bain. Cependant jamais il n'aurait osé si des circonstances favorables comme ce soir ne s'étaient pas présentées. La chaleur du feu et le champagne l'avaient aidé. Lorsque le peignoir s'entrebâilla, il y vit comme un signe, comme si une entité extérieure, succube ou incube, l'invitait à faire maintenant ce dont il rêvait depuis qu'ils s'étaient installés à Villemars. Et même depuis toujours à ce qu'il lui semblait. C'est ainsi que, devant cette peau au grain si fin, sans l'ombre d'une plissure, d'une égratignure ou d'une vilaine tache, le désir, avec la vigueur d'un torrent balaya ses retenues et commanda impérieusement à sa main.

L'absence de réaction chez la jeune femme le surprit. Il s'attendait à un mouvement de recul, à un geste pour le repousser ; il craignait même une gifle. Il ne se passa rien. Ce fut plutôt comme si un air plus épais s'engouffrait dans la maison et qu'une énorme cloche de verre les emprisonnait. Les voix criardes de la télé lui parvenaient étouffées. Les sifflements du vent étaient devenus lointains, presque mélodieux. Il s'efforça de ne respirer qu'à peine pour ne pas bouleverser cet ordre nouveau, cet équilibre miraculeux qui venait de s'établir. Alice, comme anesthésiée et ne sachant que faire, sentit son cœur s'accélérer violemment lorsqu'après un temps infini d'immobilité la main commença à bouger. Elle se dit que cette main n'était pas une main ordinaire, que c'était celle de son fils, ou presque fils. Qu'elle devait réagir, tenter rapidement quelque chose et dans le sens de la sagesse. Elle se traita de sotte, de dévergondée, de folle mais ne fit rien pour l'arrêter et ne bougea pas plus que le pesant buffet dans

l'angle de la pièce. Elle était devenue massive et pierreuse, incapable du moindre geste mais chargée de feu à l'intérieur, comme une bombe.

Elle regardait cette main comme si elle n'appartenait à personne. Une main pratique et autonome, un robot, une machine forcément innocente. Tandis que son corps, son ventre, devenaient de plus en plus cuisants, la main n'était que patience et légèreté ; une poussière de braise, un atome de feu sur une statue chauffée à blanc, prête à s'effriter. Adrien hésita, devait-il continuer à monter ou devait-il descendre ? Il se rendit compte bientôt qu'il ne pourrait formuler ce genre d'interrogation une seconde fois tant son entendement se couvrait rapidement d'un voile épais qui ressemblait à de la ouate.

Alors, tandis que ses oreilles s'assourdisaient du sang de ses tempes jusqu'à l'explosion, sa main s'éleva doucement et monta le long de la cuisse.

Le lendemain, au réveil, il ne parvint à se souvenir que du quart, à peine, des événements de la nuit. Il se souvint seulement qu'Alice s'était laissé aller en arrière en soupirant lorsqu'après de lentes, très lentes pérégrinations, la main avait enfin atteint son but. Il avait voulu à ce moment-là la retirer, apeuré par ces humeurs qui semblaient se déverser comme d'une plaie brûlante. C'est alors que la main de la jeune femme était venue couvrir la sienne pour le guider. Il savait ensuite qu'il avait exploré, visité ce corps de velours et de soie. Il savait qu'elle lui avait parlé, d'un chuchotement d'amoureuse, lui fermant la bouche de la paume lorsque le désir montait de son sexe d'homme jusqu'à le faire gémir. Il ne fallait pas réveiller le frère et la sœur.

Lorsque les émissions de la télé cessèrent, elle se rendit brutalement compte des extravagances qu'ils avaient commises. Elle aperçut Adrien, étendu à son côté, rouge, effaré et brûlant de fièvre qui claquait des dents et paraissait ne plus savoir où il était. Elle savait pertinemment ce qu'ils avaient fait et ne se cacha pas les plaisirs qu'elle en avait tirés. Plaisirs dus en grande partie à la singularité de la situation et à cette main qui l'avait mis hors d'elle et jeté dans une sorte d'inconscience. Elle savait aussi que le pauvre garçon n'était pas allé plus loin que les caresses qu'elle lui avait permises et que son corps n'avait pas eu sa part. Elle aperçut une bosse éloquente sous son pyjama et sourit.

– Tant pis, mon petit vieux, lui souffla-t-elle dans l'oreille. Ta curiosité d'accord, ta faim non.

Adrien l'embrassa sur la joue en balbutiant des excuses et courut se réfugier dans sa chambre. Alice porta Mireille puis Frédéric dans leurs lits. Lorsqu'elle se glissa dans ses draps, le corps apaisé et fatigué, elle entendit la bête hurler, deux fois de suite et si tristement qu'elle eut envie de pleurer.

Et comme par le passé cela se rapprocha jusqu'à résonner dans la maison. Trop épuisée pour avoir peur, elle chercha une fois de plus une explication logique à ces manifestations. Elle pensa à des eaux violentes et souterraines, à des animaux emportés qui se débattaient dans des cataractes. Elle se promit de faire boucher les galeries si elle venait à les découvrir. Puis elle s'endormit.

Que faire maintenant ? se demanda-t-elle le lendemain matin, au moment de quitter sa chambre. Elle pensait à Adrien bien sûr et réfléchissait à l'attitude qu'il convenait d'adopter. Elle avait repoussé sa décision jusqu'au dernier moment et à court d'idées elle se laissa tomber sur une chaise devant sa coiffeuse, les bras ballants. Il faut lui dire de tout oublier, mais ce ne sera pas facile de le convaincre. Comment m'y prendre. Me montrer autoritaire ? « Une fois suffit, on ne recommencera plus ! Promets-le-moi ! » Jouer les copines ? Essayer l'indifférence ? Me montrer maternelle ? « Mon cher petit, ce n'est pas sérieux... » En bas Frédéric et Mireille découvriraient leurs cadeaux avec des exclamations de joie. Elle se brossa longuement les cheveux et se maquilla un peu les lèvres pour se donner le temps de trouver une réponse adéquate.

– Joyeux Noël, dit une voix dans son dos qui la fit sursauter. Adrien était entré sans frapper et l'embrassait chastement sur la joue. Je ne me souviens pas trop bien de ce que nous avons fait hier au soir, continua-t-il avec désinvolture, mais, ce dont je me souviens était éblouissant, fantastique, super. Mon plus beau souvenir.

Il avait à peine dormi et avait beaucoup réfléchi, tentant de déterminer, lui aussi, quelle attitude prendre face à cette situation extraordinaire. Le plus simple lui avait-il semblé, était d'agir comme un homme blasé et d'aborder le problème de front. À la manière directe qu'aurait adopté Bruce Willis, ou Clint Eastwood, un truc dans le genre : « Salut baby, on s'est payé une sacrée tranche hier au soir, ouais ! » On pouvait nuancer et être moins abrupte mais surtout il ne fallait pas reculer, ou faire comme si rien ne s'était passé voire même laisser l'initiative à Alice. C'était le meilleur moyen de perdre ce qu'il avait conquis.

Alice avait rougi. Elle balbutia : « Il ne faut pas recommencer, c'est... Elle cherchait ses mots. C'est contraire à la loi. » finit-elle par dire piteusement. Le visage d'Adrien s'était assombri. Il ne s'attendait pas à voir la Loi se dresser entre eux. Elle le pria de descendre en le poussant gentiment vers la porte. Elle avait retrouvé son sang froid et reprenait le dessus.

– Tu as un cadeau en bas, mon garçon, dit-elle d'un ton ironique. Comme pour lui faire comprendre qu'il avait encore l'âge de croire au père Noël.

– Je ne veux rien ! Aucun cadeau ! Sauf ça, se rebiffa-t-il. Et, avant qu'elle puisse réagir, il écarta des deux mains le peignoir d'Alice qui en resta stupide et pétrifiée. Puis il lui pétrit gentiment un sein et tourna les talons en souriant d'aise. C'était lui maintenant le patron. Ouais !

À midi, ils firent un repas de fête et Adrien, c'était nouveau, fit le service. Il jouait au célibataire recevant chez lui sa copine et quelques amis. Elle haussa les épaules mais se promit cependant de le ramener sur terre et de le sermonner, plus tard. Surtout, elle ne voulait pas qu'il s'arroge des droits sur elle. Mais pour l'instant elle n'avait pas encore les yeux en face des trous. Et elle avait perdu la première bataille.

– Des droits, j'en ai autant que les autres hommes, que Gilles ou que Léo, lui répondit-il fermement alors qu'ils étaient seuls. Comme eux je veux te conserver, et t'aimer tout mon saoul. Quand j'étais petit, je disais partout que je voulais me marier avec toi. Aujourd'hui, je le veux plus que jamais. Pas me marier, mais enfin... Là-dessus, il prit dignement la porte pour rejoindre Mireille et Frédéric qui jouaient au ping-pong dans un petit coin dégagé de la grange.

Alice en resta pantoise. Elle récoltait ce qu'elle avait semé. À cause de sa foutue sensualité, elle était maintenant dans le pétrin. Pourtant, tout bien réfléchi, la situation n'avait rien de calamiteuse, le bateau ne sombrait pas et nulle vie n'était menacée. Elle n'avait de comptes à rendre à personne, sauf à sa conscience qui lui parut, depuis la veille, singulièrement silencieuse et ratatinée dans son coin. Mais à dire vrai, cette conscience n'avait jamais été, du moins pour tout ce qui avait trait à ses plaisirs, très active. Elle sortit à son tour pour se rendre à la grange. Adrien, la voyant à peine couverte d'une robe de lainage, se précipita dans la maison pour lui ramener un pull qu'il posa lui-même sur ses épaules. Elle le remercia d'un sourire timide et tendre, presque soumis. Ils jouèrent ensuite au ping-pong tous les quatre, les filles contre les garçons, ainsi que l'avait décrété Frédéric.

Alice finalement admettait l'attitude d'Adrien, un mâle comme les autres, peut-être un tantinet plus doux et largement moins expérimenté, mais ça viendra. Et puis que faire, le flanquer dehors ? Les quitter ? Absurde. Elle n'avait qu'à être plus prudente après tout ; avec son acharnement têtu de taurillon, il avait fini par obtenir ce qu'il voulait. Depuis combien de temps le voulait-il, la voulait-il ? Pouvait-elle lui en vouloir d'être comme tous les

autres ? Malgré tout il était si jeune. Elle avait l'air de quoi, d'une mémère et de son gigolo ! D'une « cougar » et de son sexe-boy pour appeler ça comme les américains ! D'une Marie-Claire comme on les nomme en Afrique, sur ces plages du Sénégal où elles draguent les beaux mâles !

Bataillant autour de la table de ping-pong, ils étaient si enviables tous les quatre, une équipe unie et solide comme la plus unie des familles. Est-ce que cela allait changer désormais ? Elle n'avait plus qu'à se marier au plus vite avec le premier venu pour se sortir de ce guêpier et tenir Adrien à distance. Hormis qu'elle sortait d'en prendre, une présence supplémentaire ne pouvait que déséquilibrer et fausser les règles de leur petite vie pépère ; à condition même que tout le monde s'entende. Ses yeux se posèrent sur les murs solides de la grange, puis dehors, par le lourd portail ouvert sur la cour, sur le noyer effeuillé, ébranché et raide comme un Horse-guard. La vieille maison et tout le reste, la grange où ronronnait la chaudière du chauffage central, l'étable, les arbres, le jardin étaient partie prenante. C'était une matrice, un utérus dans lequel le désir et les rêves d'Adrien avaient mitonné. Elle pensa aux champs qui les entouraient, à la terre pénétrée et fouillée par les huit ou douze socs des « canadiens », ces charrues à socs multiples tirées par d'énormes tracteurs. La terre engrossée de semences. Comment résister à cette frénésie de vie qui fermentait en ce moment autour d'eux. Dans cette terre balayée par le vent glacé dans laquelle pourtant les graines, bien au chaud et patientes, attendaient leur heure, enfouie dans l'humus tiède et humide. Et dehors ce noyer dressé, ce tronc bourrelé et droit, quel symbole !

Tous les quatre formaient une île ; Gilles, Dominique et Léo n'étaient que des intrus qui de temps en temps venaient y accoster. En achetant et en réparant cette maison dans ce monde perdu, elle avait créé, involontairement, un espace unique et clos comme un œuf dans lequel elle s'était enfermée avec ses enfants. Un monde fait de joie et de bonheur où on ne vieillirait pas. Et en particulier la fée Clochette-Alice et Adrien-Peter Pan... Il y avait seulement un an qu'elle s'était séparée de Jean mais cette époque, celle où elle était mariée, lui paraissait immergée dans un passé épais comme une soupe auvergnate. Une sorte de préhistoire de sa vie. Tout de même ce n'est pas pour vivre avec Adrien que j'ai quitté son père, se ressaisit-elle. Il faut te secouer ma vieille, tu te racontes conneries sur conneries...

Tout en renvoyant machinalement la balle, son esprit dériva vers Jean, remarié un mois après leur divorce. Visiblement, il se désintéressait de sa première couvée, accaparé par la seconde en cours, et les mondanités. Sa position aujourd'hui était-elle plus enviable que la sienne ? Était-il plus heureux qu'elle ? C'est maintenant que la présence d'un père s'avérerait nécessaire. « Pour redresser la barque et mettre les choses au point... » Aurait dit ce connard en se rengorgeant. Une phrase qu'il sortait à tout propos et qui ne signifiait rien d'autre que l'étalage de sa vanité. Il valait mieux qu'elle trouve seule son chemin. C'est pourquoi elle était arrivée à ce Villemars-Paradis, après avoir traversé les champs de blé-semence dans une chaleur d'enfer-désir. Elle se prit à sourire, un sourire serein et indulgent adressé au couple Alice et Adrien. Ce dernier en profita pour marquer un point, le point décisif qui accordait la victoire.

– 21 à 19 s'écria Frédéric, les garçons ont gagné !

Oui, les garçons avaient gagné, les garçons gagnent toujours, se dit-elle avec un brin d'amertume. Après le repas du soir, elle prit bien garde à ce que personne ne s'endorme devant la télé. Adrien l'aida à coucher Frédéric et Mireille, puis il lui souhaita courtoisement une bonne nuit et s'éloigna en direction de sa chambre. Alice qui s'était préparée au pire en resta comme deux ronds de flan. Elle verrouilla sa porte malgré tout et se coucha. Avant que le sommeil ne la gagne, elle eut honte de cette prudence déplacée et se releva pour retirer le verrou. Mue par une bizarre envie de défier le destin et sans même prendre la peine d'enfiler son peignoir elle sortit vêtue de sa courte chemise de nuit. Elle prit l'escalier, toujours et par chance aussi étroit car il lui semblait qu'elle tanguait sur ses jambes. Une fois au rez-de-chaussée, elle marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre d'Adrien. Pas un bruit, pas une lumière. Il n'est pas malade au moins ? S'inquiéta-t-elle. Elle poussa la porte et vit qu'il dormait, le visage paisible, le souffle régulier. Elle remonta se coucher tranquille et satisfaite non sans avoir remis une bûche dans la cheminée.

– Je t'ai reconnue hier au soir, quand tu es entrée dans ma chambre, lui dit-il calmement en beurrant une tartine.

C'était pendant le petit déjeuner, Mireille et Frédéric dormaient encore.

– Et alors ? répondit-elle tout aussi calmement mais paniquée intérieurement.

– Si tu crois que je m'endors facilement... J'entends sonner la grosse horloge du salon, minuit, quatre heures... La maison qui grince. Le vent

dans la charpente et dans la cheminée. La pluie contre les volets. Les griffures du gel sur les ardoises. Des bruits étranges un peu partout et sous la maison comme des cavalcades de fantômes qui me fichent la trouille... Alors je me masturbe en pensant à toi.

Alice s'aperçut qu'elle avait chaud subitement. Très chaud même. Elle se leva et gagna sa salle de bains pour recouvrer ses esprits et arrêter le barouf de son sang qui cognait dans son corps. Il disait ça si naturellement, avec une telle sincérité ! Elle était épouvantée et heureuse en même temps. Elle se fit couler un bain et s'y glissa. Elle plongea la tête sous l'eau et lorsqu'elle ouvrit les yeux, Adrien était debout devant elle. Avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, il prit une savonnette et lui savonna le dos. Elle le laissa faire.

– À moi aussi, tu me laveras le dos après ? demanda Frédéric par l'entrebâillement de la porte.

– Bien entendu, répondit Adrien, de sa voix la plus naturelle. Tu m'appelleras quand tu seras prêt, en attendant va manger. Ton petit déjeuner est prêt, sur la table.

Ébahie, Alice le regarda sans broncher pousser le verrou de la porte. L'instant d'après, il l'aidait à quitter la baignoire. Il la contempla alors avec une expression de bonheur intense dans les yeux.

– « Depuis que je sais tes endroits secrets, tu m'es plus encore inconnue », chuchota-t-il à son oreille... Ce n'est pas de moi, c'est de Paul Géraldy. « C'est que voici le grand moment, l'heure des yeux et du sourire... »

– Tu connais Paul Géraldy ? croassa Alice en cherchant désespérément quoi faire de ses mains et de ses bras qui pendaient le long de son corps. Qu'elle fût nue devant Adrien ne la gênait pas au sens où elle aurait eu à craindre de sa nudité. Elle se savait belle et nette comme une jeune fille, et que ce garçon l'admirât sans réserve la confortait dans son jugement. Néanmoins, elle se sentait si fortement à sa merci qu'elle en aurait hurlé. Contradiction pour contradiction, elle aurait aussi volontiers ronronné. Sans se soucier de ce qu'elle pouvait penser, il l'essuya méticuleusement. Puis il voulut la parfumer. Ses doigts, sa main d'une aisance aérienne d'oiseau, la frôlaient comme un duvet. Elle comprit que ses jambes allaient dans peu de temps céder sous elle et dans le même temps elle se sut brûlante et inondée. La main d'Adrien remonta le long de ses cuisses, longea ses fesses, tourna autour de ses seins, se glissa en elle et l'écarta. Elle perdit toute conscience d'elle-même, son ventre s'offrit et sa bouche chercha celle du garçon. Avec brusquerie, il l'abandonna et se déshabilla rapidement pour se laisser glisser

dans l'eau. Elle fut stupéfaite de son sans-gêne et choquée de le voir en érection devant elle. Elle courut se sécher les cheveux dans sa chambre.

– Il fallait que tu voies l'état dans lequel tu me mets, lui dit-il d'une voix sourde un peu plus tard. Est-ce que je suis différent d'un homme, je veux dire de quelqu'un de plus âgé ?

Alice secoua la tête.

– Non, pas différent, souffla-t-elle.

Elle l'accueillit dans son lit le soir même. On eut dit qu'ils s'étaient donnés rendez-vous. « L'amour est une clairvoyance, lui avait-il dit dans l'après-midi, au cours d'une promenade. Je devine tes pensées et tu devines les miennes. Les vrais amoureux n'ont pas besoin de téléphone pour communiquer. » Quand il poussa la porte de la chambre, Alice lui tendit la main. Elle le déshabilla, le contempla comme s'il s'agissait d'un inconnu, puis le guida vers le lit. Ils restèrent très longtemps blottis l'un contre l'autre à respirer leurs odeurs, haleine contre haleine, se disant des mots dépourvus de sens, et sans importance. Alice parlait avant tout pour retarder l'instant inéluctable où elle allait lui ouvrir ses cuisses. Pour cette autre naissance, lorsqu'il referait, dans cette femme première le chemin inverse. La faim de l'un envers l'autre fut si soudaine, si intense et rapide, qu'ils ne se rendirent compte que tout était accompli qu'à l'instant où il se déversait en elle.

Vers le milieu de la nuit le hurlement, qu'elle connaissait bien désormais la réveilla. Il résonna dans la maison comme si la bête était tapie dans la cuisine ou près de la cheminée en bas qui devait rougeoyer encore. Une plainte claire d'animal dans la douleur. Une bête enfermée, prisonnière quelque part sous la terre ? C'est impossible et idiot, ce ne peut être qu'un rôdeur. À moins que ce ne soit pas un être vivant mais un fantôme, un revenant, la femme décapitée... Elle frissonna et secoua Adrien, mais il dormait si profondément qu'il n'avait rien entendu.

Tous les soirs qui suivirent, d'autorité, il entra dans son lit. Il ne l'aurait pas fait qu'elle serait allée le chercher. C'était Adrien et Alice et rien d'autre. Mais elle fut réveillée presque chaque nuit par le hurlement qui semblait tourner autour de la maison et même la traverser de part en part. Adrien accusa le chien des Fontanier qui devait rôder alentour et hurler à la lune. Bernard, questionné, se défendit. Son chien, Pipo, un descendant de chien de berger roux et blanc, dormait dans sa propre chambre depuis qu'il avait des rhumatismes et ne pouvait hurler sans qu'il l'entende. Il pensait plutôt

aux chiens d'une quelconque ferme perdue dans les champs, de ces bêtes que l'on mettait en cage tous les soirs et qui hurlaient à la mort le reste de la nuit. On pouvait très bien l'entendre par vent favorable. Certains parvenaient même à se libérer et erraient plusieurs jours avant que les maîtres ne les retrouvent. Ils trouvaient parfois le chemin des souterrains et se mettaient à hurler sans raison, de tristesse ou d'ennui. Peut-être que son cri était un appel au ralliement à la meute, à la sauvagerie.

– Mais le mien ne hurle qu'une fois, rarement deux, fit remarquer Alice, et tout près d'ici. À moins de venir sous ma fenêtre avec ses copains ?

– Jamais entendu parler d'une bête comme ça qui hurle dans les parages du coin, grogna Fontanier en regardant obstinément le sol. Je devrais bien finir par l'entendre à mon tour moi qui ne suis pas sourd. Je vais chercher à savoir, promit-il en glissant un doigt gratteur et préoccupé sous son béret. Mais, peut-être qu'aussi cette bête, comme dans les histoires magiques, elle essaie de vous dire quelque chose, des fois, dans son langage à elle ? ... Hum ? Je vous souhaite, en attendant, une bonne année, madame Alice, même si, comme le facteur, je m'y prends quelques jours avant.

Alice accepta un baiser sur la joue qui très visiblement réjouissait le vieux gars. Il s'était préparé à cet événement car non seulement il s'était rasé de près, ce qui était rarement le cas, mais il s'était même parfumé les joues avec l'eau de lavande de sa mère. Invité à boire un verre, il porta ensuite un toast cérémonieux à la santé d'Alice et à sa beauté « suprême ». Son vin avalé, il reprit sa canadienne qu'il enfila par-dessus une couche imposante de tricots de couleurs différentes en promettant de nouveau de s'occuper de la bête.

Alice l'avait invité pour avoir son avis à propos de ces clameurs, mais c'était plus par acquis de conscience que pour en obtenir une réponse satisfaisante et définitive. Il traversa la cour en homme apparemment tourmenté, hochant la tête et en proie à un monologue intérieur qui lui secouait les épaules. Comme elle ne croyait guère dans les talents de détective de Bernard Fontanier, elle réunit sa petite tribu et décida, puisque la neige était tombée en abondance la veille, d'aller repérer des traces, pour le cas où il s'agirait d'un animal sauvage. Ils découvrirent un nombre incalculable d'empreintes autour de Villemars, celles du renard, de la martre et d'un bon nombre de lapins. Ils y virent aussi celles d'un ou plusieurs gros chiens.

– Comme je vous l'ai dit, certains chiens parviennent à quitter leur enclos et vagabondent la nuit, confirma Bernard. Faut questionner les gens pour savoir. Puis à voix basse : Il y a aussi les braconniers. La nuit, y a du monde sur les routes et dans les champs, faut pas croire.

Le lendemain, il toqua de nouveau à la porte de la cuisine pour informer la compagnie des premiers résultats de son enquête, négatifs comme l'on pouvait s'y attendre. Et boire un verre de vin, pour se réchauffer. Il était admis qu'il pouvait traverser la cour sans se faire annoncer, puisqu'il devait se rendre au jardin presque tous les jours. Car il avait beaucoup à y faire, disait-il. Alice le payait pour ça et elle voulait que son jardin fût aussi propre et bien entretenu que le petit square de son père. Ce qui faisait grognasser Fontanier plutôt partisan de l'à-peu-près en matière de désherbage. Il avait fini par prendre la bonne habitude de frapper deux coups brefs sur une vitre de la porte de la cuisine lorsqu'il souhaitait entrer. Ce qui était un progrès. Ensuite, malheureusement, il poussait cette porte sans attendre qu'on l'y invite. « On fait comme ça entre nous, dans le village », affirmait-il, du ton de quelqu'un dans son droit le plus inaliénable. Quand elle ne voulait pas de cet importun, elle fermait donc sa porte à clé ou plus souvent laissait en place le contrevent de bois. Trouvant la porte verrouillée, il n'insistait pas mais ne pouvait s'empêcher de coller son nez aux carreaux. Fort heureusement, une fois entré dans la cuisine, il n'allait jamais plus loin, se contentant de jeter un coup d'œil évaluateur vers la grosse cheminée quand le feu flambait. Du pur atavisme, chez ce sauvage, pensait Alice.

Petit à petit, elle vint à se poser des questions sur le rôle du vieux gars dans le hameau. Cette manière qu'il avait d'entrer chez les autres sans prévenir supposait une certaine ascendance, au moins morale, sur les habitants. Il connaissait naturellement tout le monde. « Je suis né ici, lui avait-il dit, j'ai grandi dans le patelin, je ne suis parti d'ici que durant une seule journée. J'ai bricolé chez tout le monde pour les moissons ou pour aider au jardin. Autant vous dire que les gens n'ont rien à me cacher ! » Est-ce que cela signifiait qu'il espionnait les uns et les autres ? Et dans quel but ? Sa mère avait dit qu'il cherchait « quelque chose » et que quand il l'aurait trouvé, ils seraient riches. Quelle sorte de chose cherchait donc cet hurluberlu ? Alice aurait donné cher pour le percer à jour et deviner ce qui se cachait derrière ses yeux fuyants. Il lui aurait suffi pour ça d'user de ses charmes. Elle eut un haut le corps, plutôt mourir !

Après avoir débité quelques banalités à propos de sa fameuse enquête et échafaudé des hypothèses, à propos d'un loup, qui tenaient plus de la superstition que du raisonnable. Un survivant, supposé, des lointaines époque où les hardes parcouraient la plaine. Voire même d'une vieille de Nids qui avait le mauvais œil et pouvait très bien se transformer en vouivre la nuit, pour emmerder et effrayer les étrangers. Ce matin-là, il avait jeté un coup d'œil étrange à Adrien qui tisonnait la cheminée en lui tournant le dos. Un regard de violence aiguë et de haine. Cela n'avait duré qu'une courte seconde, mais ce regard avait glacé Alice. Il était redevenu ensuite placide et débonnaire, comme à son habitude. Une jalousie d'homme prématurément vieilli et décrépît, supposa-t-elle, face au jeune éclatant de beauté virile. Et d'assurance nouvelle, car l'adolescent d'emprunté hier, s'était maintenant transformé en jeune homme épanoui qui manifestait son bonheur de vivre à chaque seconde.

– Je vais continuer à enquêter. Faut voir plus loin que le hameau. Je finirai par savoir, allez ! Tout se sait à Villemars, madame Alice. Vous vous croyez à l'abri derrière votre porte ou votre fenêtre, près de votre cheminée, vous vous chauffez bien paisiblement, ce n'est pas pour vous que je dis ça, notez bien, c'est manière de causer. Mais bernique ! Tout se sait à n'hieure et vite... C'est bien le diable, si je ne découvre pas, à force d'à force, à qui appartient ce bestiau hurleur.

Il repassa deux jours plus tard. Alice lui offrit un verre de vin chaud et les enfants l'entourèrent

– J'ai fait le tour de toutes les fermes, toutes. Rien. Pas un chien ne couche dehors par ce froid, donc pas un ne hurle à la mort. Legoin, de Pressailles, m'a même raconté qu'un soir, y a plus d'une quinzaine, il avait entendu comme des plaintes humaines près de chez lui, du côté de son jardin et que son chien, qui était dans la cuisine, avait eu peur au point de se cacher sous le buffet. Il était sorti pour voir mais la nuit était trop sombre ; ça avait duré une dizaine de minutes puis plus rien. Faut dire qu'il est vieux ce cabot, plus de vingt ans. C'est un bon chasseur encore capable de trotter toute la matinée, mais dame, à cet âge on prend peur d'un rien. La Maria qui habite pas loin et qu'est fada comme chacun sait, dit que c'est un loup-garou et que c'est l'affaire des gendarmes de le débusquer. Mais, elle ne l'a point entendu hurler, son loup-garou, vu qu'elle est aux trois quarts sourde. Ni vu non plus, malgré qu'elle soit toujours à regarder derrière ses carreaux... Faudra

la faire enfermer si elle continue comme ça, à radoter sans savoir, cette vieille chouette.

Sitôt Bernard parti, Alice s'enveloppa dans son châle et fonça chez Maria. Sa maison, à une centaine de mètres, après une courte impasse se tenait au fond d'une petite cour où picoraient poules et pigeons.

– Pourquoi ce ne seraient pas un loup-garou, ou un loup tout seul ? Se rebiffa Maria. On croit, parce que je suis vieille que je suis folle. Des loups, il y en a eu à Villemars jusqu'à la veille de la guerre en 39, ce n'est donc pas si loin. Ils sortaient l'hiver de la forêt d'Orléans et venaient chez nous rôder la nuit près du bétail et des poulaillers.

– Mais il n'y a plus de bêtes ici qui puisse les attirer ? observa Alice.

– Y a toujours des poules, des oies, un mouton ici ou là, et une ou deux chèvres et même les chiens ou les chats. Ça suffit pour les faire venir. Ils sont à leur aise dans cette plaine, ils peuvent courir leur saoul et repérer leurs proies, ce n'est pas les haies qui les en empêcheront. Et puis, des fois, y a des gens qui les attirent, et même qui le font exprès, des femmes surtout, je parle des loups-garous, ces hommes qui rodent la nuit. Des diablesses qu'ont l'œil, comme on dit et qui croient qu'elles maîtriseront les Garous. Mais ça ne se laisse pas mener par le bout du nez, ça non ! J'en connais une pas loin de ces diablesses... Même des enfants peuvent les attirer sans le savoir. Elle jeta à Alice un regard soupçonneux, laquelle se demandait qui pouvait "avoir l'œil" dans le coin, elle, Mireille, Adrien ? Elle se secoua. C'étaient des superstitions dont il valait mieux ne pas exagérer l'importance.

– Il faudrait organiser une chasse comme dans le temps, poursuivit Maria après quelques secondes de silence. Mais les paysans d'ici ils ne pensent plus qu'à eux, maintenant qu'ils ont la télévision. Dans le temps, ils poussaient les femmes et les gosses dans les caves, prenaient leur fusil, leur faux ou leur fourche et partaient faire des battues. Contre les loups ou contre les brigands, ou contre autre chose. Ils se rebiffaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus bons qu'à conduire des machines, comme des ouvriers, et à rester ensuite des heures à regarder des images et à écouter des trucs qu'ils ne comprennent même pas, posés sur leur gros cul comme des poules qui couvent...

Maria fit une pause, se moucha et s'essuya les yeux qu'elle avait bleu lavande. Elle fit un sourire à Alice qui réfléchit combien Maria devait être jolie dans le temps malgré qu'elle soit toute cassée et tordue aujourd'hui.

– Ils ont perdu tout leur bon sens à mener une vie de valet aux ordres de ces morveux d'ingénieurs agronomes et des fonctionnaires de l'agriculture, reprit-elle. Même leurs semences de blé ou d'autre chose, ils ne les sélectionnent plus eux-mêmes depuis longtemps. Ils les reçoivent dans des bidons de fer cerclés de rouge, avec une tête de mort peinte dessus... Elle raccompagna Alice à travers sa cour, jusqu'à la route.

– Le Fontanier, faut s'en méfier, murmura-t-elle en lui prenant la main. C'est un drôle de client, pas fin du tout. Et puis d'être un vieux gars, à son âge, ce n'est pas sain, ça lui monte au cerveau de n'avoir point de femme. Et sa mère, elle n'est pas fine non plus, croyez-moi. Je ne dis pas que c'est une sorcière, non pas. On va en prison de nos jours en disant moins que ça. Mais je dis : faut s'en méfier. Maria baissa la voix : Elle a l'œil ! Et puis, se marier à un Belge, je vous demande un peu. Pourquoi pas avec un Boche ou un nègre... À la fin de la guerre, sa mère à elle qui n'était pas plus fine que la fille, a eu des ennuis avec la résistance pour des commerces pas clairs et des coucherics ici ou là. Je vous dis ça, n'en parlez à personne surtout, mais dans cette famille c'est des drôles de gens. Et le vieux gars, le Bernard, faut s'en méfier. En plus il boit, c'te vache-là, et les trois quarts du temps, il est plein comme mon seau et pas avec de l'eau, c'est sûr.

– Mais, les empreintes que nous avons vues dans la neige étaient celles d'un chien. Certainement pas celles d'un loup qui sont plus larges et plus profondes, à cause du poids plus élevé de la bête. Avec des griffes plus longues aussi d'après mes bouquins, objecta Adrien quand Alice lui raconta sa conversation avec Maria. Pour ce qui est des loups-garous parles-en à ton psychiatre si tu veux. Je pense que ça fait partie du folklore du coin, ça permet de se raconter des histoires à dormir debout dont les gens sont friands.

- Qu'il y ait des loups à Villemars ne me fait pas peur, affirma Mireille.

- À moi non plus, ajouta Frédéric. On achète des fusils et on va les tuer, on ira tous les quatre.

– Désolée. Il n'y a plus de loups dans le pays, assura Alice et la mode n'est plus à les massacrer. Disons qu'il s'agit d'un chien inconnu qui se promène la nuit dans la campagne, qui gueule pour emmerder le monde et n'en parlons plus. Les vacances sont de toute façon terminées, après-demain nous rentrons à Paris. Adrien, cet après-midi, s'il te plait, tu écriras et expédieras les cartes de vœux à la famille et aux amis.

– Même à Gilles et à Léo ?

– Surtout à Gilles et à Léo.

Adrien eut un léger sourire suivi d'une grimace.

– Je ne suis jaloux de personne et ne veux chasser personne de ta vie, simplement, je suis en plus. Et je veux que toi, et les autres, me fassent une petite place.

– Jusqu'à quand ? demanda Alice inquiète.

– Drôle de question. Un jour je m'en irai. Un jour je serai amoureux d'une fille de mon âge... Il peut y avoir cent occasions qui m'obligent à te quitter.

– Mais, quand Gilles sera de retour ?

– Je me comporterai comme un fils respectueux, ne craint rien.

– Je ne crains rien de particulier et je suis libre de faire ce que bon me semble, se rebiffa Alice. Entre toi et les autres, je n'ai pas à choisir.

– C'est à dire ?

– Ce sera toujours toi.

Adrien la serra dans ses bras et lui caressa les cheveux.

– Je suis plus grand que toi d'au moins vingt centimètres... C'est fou ce que j'ai appris en quelques jours, j'ai l'impression d'être devenu plus âgé de cinq ans au moins. J'ai lu quelque part que le passage de l'adolescence à l'état adulte était fonction du degré d'évolution et de raffinement de la société. Dans les sociétés primitives, il dure une journée, une journée d'initiation cela s'entend, et se fait à la puberté. Dans nos pays, il dure des années et parfois se fait à vingt-cinq ans. Moi, je suis comme un primitif, une nuit m'a suffi. Me reste-t-il encore des caresses à apprendre ?

– On apprend toujours et le sujet est vaste, répondit-elle sans trop réfléchir, surprise, une fois de plus, par la manière directe qu'il avait de l'interroger.

– Alors, tu vois bien qu'il faut continuer, nous deux.

Alice en fut suffoquée. Elle croyait avoir enrichi Adrien d'une expérience amoureuse qu'elle estimait amplement suffisante, mais voici qu'il déclarait vouloir « tout » connaître. Mais elle-même, savait-elle « tout » ? Elle se souvint des livres que Jean lui faisait lire au début de leur mariage. Les revues pseudo scientifiques avec des photos en noir et blanc, ça fait plus sérieux, de couples en train de faire l'amour et leurs indispensables lettres de lectrices qui s'interrogeaient : Dois-je le sucer ? Il me sodomise, vais-je attraper des maladies ? L'indispensable et illisible Kama Soutra, ses poses réservées à des athlètes de la fornication. Les films pornos et les magazines suédois avec les exhibitions de ménagères tristes et leurs acteurs-actrices moches à hurler. Jean avait des désirs parfois saugrenus qu'il lui demandait de satisfaire comme ces soirées passées à regarder les prostituées faire leur travail dans le bois de Boulogne. Ou encore ces hommes, toujours dans le bois, qui venaient se masturber sous son nez, pour peu que Jean arrêât sa voiture le long du bon trottoir. Elle devait les aider à jouir en levant ses jupes et en enlevant son slip, en les caressant parfois. Et bien d'autres actes encore qu'il lui quémandait, exigeait. Quoiqu'elle ne donnât jamais lorsque l'on exigeait. Elle offrait, seulement et de son propre chef. À prendre ou à laisser. Elle savait lire dans les yeux de Jean mais savait aussi quand elle devait refuser. Elle hocha la tête et regarda Adrien froidement.

- Vraiment ? Tu veux tout savoir ?
- Savoir, connaître, ma jolie belle-mère, ma chère et adorable Alice, est à la base de toute réussite sociale de nos jours. Mais rassures-toi, je n'exigerai pas de diplôme de fin d'étude.

D'un commun accord, ils décidèrent qu'il ne se passerait rien entre eux tant qu'ils seraient à Paris. L'appartement trop petit manquait de discrétion et Adrien devait d'abord penser à ses études. Alice espérait aussi qu'il se trouverait un flirt parmi les filles du lycée et qu'ainsi elle passerait le relais. De toute façon, le royaume d'Alice, celui de l'autre côté du miroir, n'était pas à Paris mais à Villemars.

– J'aime que le désir monte en moi, sans pouvoir être immédiatement satisfait. J'aime que mon imagination échafaude nos plaisirs et les circonstances dans lesquelles ils s'accompliront plus tard, lui confia-t-il un matin avant de partir pour le lycée, alors qu'elle était encore en peignoir et qu'elle tendait sa joue devant la porte de l'appartement. Elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Pour qui se prend-il maintenant, ce morveux ? se demanda-t-elle avec un brin d'angoisse.

Toutefois, elle lui était reconnaissante de sa retenue, du fait qu'il n'esquissait jamais un geste vulgaire en sa présence et qu'il ne se permettait pas de privauté. Une seule ébauche de caresse, une main sur ses fesses hors de propos par exemple, et c'eût été la rupture immédiate de leur convention et la fin de la tendre paix qui régnait entre eux. Elle ne savait pas quelle sorte de riposte, quelle sorte de bagarre elle pourrait déclencher dans ce cas-là, mais ce serait saignant. Elle avait, un après-midi et dans la solitude de son bureau, passé quelques coups de téléphone avec l'idée de l'expédier dans l'internat d'une boîte à bachot du côté de Perpignan. Tous frais payés par son père, cela va de soi. Un éloignement temporaire pour leur bien à tous les deux. Mais comment le lui annoncer et surtout comment éviter un esclandre de sa part ? Et puis était-il coupable ? Après tout elle n'avait qu'à pas lui céder. Elle comprit soudain qu'elle ne voulait surtout pas qu'il s'en aille. On verra tout ça plus tard, avait-elle décidé, presque joyeusement. Quand ? Plus tard ! c'est tout. Durant le temps où ils restèrent à Paris, plusieurs semaines, Adrien l'obligea gentiment et avec la complicité mutine de Mireille, à être coquette, à choisir des vêtements plus seyants, plus jeunes. Elle alla chez le coiffeur une fois par semaine, se prêta à des séances de maquillage, prit des bains d'algues et, pour finir, s'offrit des dessous un

tantinet pervers et surtout coûteux. Elle voulut les lui montrer. Il refusa tout net.

– Quand nous serons à Villemars, s'il te plaît. Sur notre planète lointaine.

Dominique les attendait. Elle alluma la lumière dans la remise quand ils descendirent de voiture. Ils avaient déserté Villemars durant les quatre plus mauvaises semaines de janvier et de février. Dominique, prévenue par téléphone, avait ouvert les volets, passé l'aspirateur, disposé des fleurs, mis la table et allumé le feu dans la cheminée. Elle était même montée le jour précédent, en prétextant des maisons à visiter dans le secteur, afin de mettre en route le chauffage central. Alice, la découvrit dans ses phares en pull moulant et en pantalons de ski, la fesse tendue, la cuisse dure, la poitrine ferme et avantageuse. Avec son visage bronzé, détendu, pétant de santé, elle la trouva encore plus musclée et appétissante qu'avant son départ. Dominique eut pour elle le sourire éclatant et dévorant d'un amant retrouvant sa bien-aimée après une longue séparation. Lorsqu'Adrien s'avança, elle jura bien haut qu'il avait changé mais ne sut pas expliquer en quoi. « Un détail imperceptible, mais réel, quelque chose de nouveau dans la démarche, un mieux de toute façon », dit-elle en le maintenant par les épaules, devant elle. Adrien, qui connaissait pourtant ses goûts, l'embrassa avec la même joie affectueuse que de coutume mais en appuyant sensiblement ses baisers et en cherchant, sournoisement, la fossette qu'elle avait près de la bouche. Et pourquoi pas celle-là en plus, crut lire Alice dans la tête du garçon. Elle en eut un petit pincement de jalousie.

– J'ai grandi, c'est tout, résuma-t-il.

– Moi aussi j'ai grandi, s'exclama Frédéric.

Dominique s'était sentie enlacée avec une force et une fougue inhabituelle. C'est à ce moment-là qu'elle comprit. Il n'avait pas fait que grandir, il avait maintenant de l'assurance et de la virilité à revendre. Et il l'affichait ouvertement. Un paquet contenant une soixantaine de photos et une lettre de Gilles attendait Alice. Sa mission était prolongée de plusieurs semaines encore. On le sentait désolé mais c'était une mission importante, écrivait-il. En attendant, il lui envoyait quelques clichés de l'endroit où il se trouvait, au- moins pour qu'elle puisse le rejoindre par la pensée. Elle échangea un regard amusé avec Adrien qui lisait par-dessus son épaule. Cette complicité nouvelle n'échappa pas non plus à Dominique qui n'en comprit cependant pas l'origine. Elle devinait qu'un évènement particulier

et important s'était produit pendant son absence, ou pendant le temps où ils étaient à Paris, mais elle supposa que cela concernait l'adolescent seul. Il avait peut-être une petite amie. Quand elle l'interrogea pendant le repas, il se contenta d'acquiescer en souriant.

– Comment est-elle ? demanda Dominique.

– Très belle et très intelligente... Divine ! Il leva le pouce : Comme ça !

Dominique aurait voulu en savoir plus mais Adrien éluda ses questions, fermement. Ils bavardèrent alors de choses et d'autres au grand soulagement d'Alice. Néanmoins, dès le lendemain, cette dernière passa aux aveux, à demi-mots, sans donner de détails scabreux. Les deux amies étaient parties en promenade par l'un des chemins de terre, encore durcis par le gel, qui longent les champs et qu'empruntent les machines agricoles pour se rendre d'une parcelle à l'autre. Un chemin d'ouches, dans le patois du pays ; bien que le terme d'ouches ne s'applique qu'aux cultures vivrières. Celui-là aboutissait à un petit bois, à un kilomètre de la maison. Dominique venait de lui conter son séjour à la montagne, décrit les pistes, les amies. C'étaient aussi les boîtes de nuit où l'on pouvait acheter du haschich comme on achète du beurre dans un supermarché. Elle racontait les blagues que l'on se faisait à l'hôtel, les chutes dans la neige, la jambe cassée d'une copine, si jolie même avec son plâtre. Sans oublier la balade en montagne si amusante à cause des casse-croûtes qu'on avait oublié dans le téléphérique, et la dispute qui avait suivie. Alice écoutait et ne soufflait mot.

– Et vous autres ? questionna Dominique après un silence durant lequel, visiblement, ses souvenirs repassaient en boucle dans sa tête. Comment se sont déroulés Noël et le Jour de l'An ?

– Bien, grommela Alice. Devant la télé, comme quatre vingt-dix pour cent des Français. Les cadeaux ont plu aux enfants, nous nous sommes bien reposés ; que veux-tu que je te dise de plus.

– Adrien a avoué posséder une petite amie. À moins d'avoir séquestré une auto-stoppeuse ou d'avoir jeté son dévolu sur la boiteuse, je ne vois pas trop comment il a pu faire. Tu avais invité une cousine, ou la fille d'une copine, pendant les vacances ?

– Oh non, il avait tout sous la main, soupira Alice.

– Ce n'est pas possible ! Dominique s'était arrêtée, sidérée. Elle garda le silence quelques secondes tout en examinant le visage de son amie comme pour y déceler l'amorce d'un fou rire, les indices d'une blague. Elle dominait Alice de quelques dix centimètres.

– Mireille ? murmura-t-elle incrédule. Alice haussa les épaules. Puis, devant le nez baissé d'Alice : Tu ne veux pas dire que toi et Adrien vous avez joué « Le Diable au corps », en plus corsé ?

– Pourquoi en plus corsé ? Je ne suis pas mariée, comme la... Mathilde, ou Marthe, du Diable au corps. Et je ne trompe personne, se défendit Alice.

– C'est insensé ! Elle dit ça comme ça. Et moi, et Gilles nous ne comptons pas ?

– Je n'ai juré fidélité à personne, se fâcha-t-elle. Encore moins à toi. Toi qui débaucherais sans remords une jeune mariée à la sortie de l'église, qui dragues les shampouineuses ou les lycéennes jusque chez leurs parents. Je constate aussi, et avec surprise, que tu n'acceptes pas la moindre dérive en dehors des relations hétéros ou homos balisées, normalisées. Je te savais pudibonde, mais tu es aussi une gouine réactionnaire. Et puis tu n'avais qu'à te dévouer quand nous en avons parlé. Tu lui plais, toi aussi, je l'ai remarqué, et il n'hésiterait pas une seconde s'il te savait d'accord.

– Ne dis pas de conneries, ma chérie, s'il te plaît. Et si tu avais un gosse ? Tu imagines la situation ?

– À ton tour, ne sois pas stupide par-dessus le marché. Ce genre de risque est nul aujourd'hui, à moins de le faire exprès.

– Mais, c'est encore un enfant ! C'est ton fils !

– Tu sais bien que non, que ce n'est pas mon fils. C'est un jeune homme familial, qui fait partie de la maisonnée, qui aura bientôt dix-huit ans mais qui en paraît déjà vingt. Il n'existe aucune consanguinité entre lui et moi ; je ne me considère même pas comme sa mère naturelle. Il avait sept ou huit ans quand son père et moi nous sommes mariés. Mais c'est vrai, je l'ai élevé, je l'ai soigné quand il était malade. Je l'ai vu grandir... Comme une nourrice voit grandir le bébé qui lui est confié. Ou comme Pygmalion et sa statue. Je n'ai pas eu la volonté de le repousser et je n'en ai pas eu non plus pour te repousser toi, ou Léo. Toi et tes coucheries tous azimuts, tes bringues avec les copines, le hasch tous les soirs ou l'alcool ! Alors, pourquoi serai-je plus vertueuse que toi, ou qu'une autre. J'ai le droit de choisir celui à qui je donnerai mon cul, qu'il soit adolescent ou barbon. Oh ! Et puis merde, tu me mettrais en colère avec tes réflexions de vieille fille puritaine ! Crois-tu que nous deux, Adrien et moi, comme tant d'autres couillons aux amours non-conformistes, et ce n'est pas ce qui manque en cherchant un peu, présentons un péril pour la société ? Qu'il n'existe pas de dangers plus inquiétants et plus importants que cette coucherie, comme les

trucs nucléaires, ou l'air que l'on respire dans Paris ? Ou à Rome, là où siègent la Sainte Inquisition et les dépositaires du dogme. Je ne recommande pas aux mères ou aux belles-mères de dépuceler leur fils ou leur beau-fils, mais, si cela se produit, parce qu'ils en ont eu envie fortement l'un et l'autre, par pitié qu'elles ne se couvrent pas la tête de cendres. Je ne fais pas l'apologie du viol ou de l'inceste mais celui de l'amour. Je raisonnerais de la même manière entre beau-père et belle-fille si les circonstances commandent... Et puis, je te le répète, Adrien n'est pas mon fils ! Et en plus, il est beau et doux comme un sucre d'orge !

– Tu as de ces comparaisons...La voix de Dominique ressemblait à une plainte.

– Alors beau comme le Doryphore de Polyclète, si tu veux.

– Un doryphore ? Pouah...

– Mais non, pas l'insecte mais le Porte-lance, c'est cela que veut dire Doryphore. C'est un bronze antique grec d'après les études faites par le sculpteur Polyclète qui représente un guerrier. Les canons absolus de la beauté masculine.

– Et tu trouves beau le corps masculin ? demanda Dominique

– Absolument, oui.

Elles étaient arrivées à l'orée du boqueteau, une tache verte incongrue au milieu de l'étendue plate et monotone des labours. On n'en connaissait pas le propriétaire, comme nombre de ces bosquets disséminés ici et là à travers la plaine, des gens disparus sans héritiers souvent. Parfois il s'agissait d'un vieux reste d'une forêt du moyen âge, plantée pour le bois de chauffe et de charpente. Parfois une création récente et soigneusement entretenue par les chasseurs. Ce petit bois devenu communal était l'hôte de toute une faune animale qui, au printemps, se répandait dans la plaine. En hiver, lapins, faisans, perdrix et chevreuils nourris par ces mêmes chasseurs y attendaient des jours meilleurs, si l'on peu dire.

Les deux femmes s'engagèrent sur le sentier qui traversait le bois dans sa longueur. Le vent d'ouest s'atténua, freiné par les arbres, et le froid vif et tranchant qui les avait accompagnées devint plus tolérable. Une chevrette suivie d'un jeune chevreuil sortirent d'un taillis et les regardèrent, une branchette entre les dents. Puis d'un coup de rein, soufflant une buée blanche par les naseaux, ils s'enfoncèrent d'un bond dans le sous bois.

– « Mon bien-aimé est semblable à un chevreuil et à un faon de biche. Le voici qui se tient derrière notre muraille, qui regarde par les fenêtres, qui

jette sa vue au travers des barreaux... » Murmura Alice en s'enveloppant plus étroitement, amoureusement, dans son châle.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Rien... Un minuscule passage du Cantique des cantiques. Pour la première fois, grâce à toi, il me semble le comprendre et deviner ce que sont les barreaux du poète... Après tout, le jeune chevreuil près de la chevette tout à l'heure était peut-être aussi son fils tout en étant son compagnon.

– C'est possible, admit Dominique, mais cela ne change rien à ton cas.

– Ecoute-moi, tout cela est culturel et ne rime à rien. Au siècle dernier, en Angleterre, un veuf qui voulait épouser la sœur de sa défunte femme était accusé de commettre un inceste. Rien de moins. Les Allemands punissaient sévèrement l'inceste, même entre adultes consentants, déjà la pureté de la race en point de mire. En revanche les pharaons épousaient leurs sœurs, Ramsès en avait cinq, toutes épousées. Les rois et leurs barons, dans tous les royaumes d'Europe, faisaient n'importe quoi en la matière, cousines, nièces, pourvu que ça rapporte et agrandisse le domaine... À moins que ce soit la différence d'âge qui te choque ?

– Mais non. Que vas-tu chercher. Tu es belle comme une jeune fille. Plus belle peut-être même, il faut être une imbécile pour ne pas s'en rendre compte.

– Merci. Si tu lis les traités de moralité du siècle dernier, reprit Alice, et jusque vers les années 1940/50, tous expriment une même crainte, identique à la tienne d'ailleurs : la venue au monde de l'enfant illégitime. D'où les brimades et les idées fausses répandues, volontairement, sur la sexualité féminine, considérée alors comme presque nulle, voire dangereuse. C'est qu'il y avait une réelle menace, avec la naissance d'un ou plusieurs bâtards, de dilapider la sacro-sainte fortune du mari, du bourgeois. Les gouines, qui n'ont jamais connu ce risque, dans l'histoire de la femme s'en sont bien tirées. Sappho et ses copines amusaient. Les hommes vous reluquaient et vous trouvaient même suprêmement intelligentes. Intelligentes parce que presque masculines sans doute. Maintenant, pour les femmes normales, normales entre guillemets, le risque de déshonorer et partant de détruire la famille n'existe pratiquement plus. Aujourd'hui plus d'enfants adultérins ou non désirés, grâce à la pilule. On peut enfin, nous les femmes, nous laisser aller à notre sensualité. Même si cette sensualité s'exprime d'une manière qui n'est pas du goût de tout le monde. L'État, qui veille si bien à la

progression de la démographie et à la tranquillité des ménages, devra en tenir compte et modifier ses lois restrictives... Saluons, ma chère sœur qui ne l'utilise pas, cette pilule et son inventeur ! Ce cher docteur Pincus... On devrait lui élever une statue dans toutes les capitales du monde et donner son nom aux avenues les plus prestigieuses ! Qu'est-ce qu'un Foch, un De Gaulle ou un Washington à côté d'un Pincus !

– Je ne l'utilise pas ? Qu'en sais-tu ? Se rebiffa Dominique. J'ai toujours la trouille de me faire violer. Dans mon boulot on rencontre de tout. Si je te racontais... Heureusement, je suis costaude et en plus ceinture noire de judo et de karaté.

Arrivées au bout du sentier elles firent demi-tour et retournèrent vers Villemars à grandes enjambées car la nuit tombait et le froid se faisait plus incisif. Dominique ne disait rien, préoccupée par ce qu'elle venait d'apprendre. Une forme de jalousie la pinçait. Elle était peu jalouse de Gilles ou de Léo. Elle possédait, croyait-elle, les mêmes armes qu'eux pour se défendre ou conquérir. Mais, face à Adrien, légitimement installé dans la place, et devant cet aspect particulier, et popote pourrait-on dire, de l'amour, elle se sentait perdue et sans repères. Ses réactions étaient celles d'un mari bafoué, d'un cocu énervé du théâtre de boulevard. Face au vent de nouveau, elle rabattit sur ses yeux la capuche de sa parka.

Alice, emmitouflée dans son châle, serrait les dents. Elle était bien loin intérieurement d'éprouver l'assurance que ses paroles sous-tendaient. Sacrée avocate, foutue révolutionnaire ! Toujours à plaider les causes perdues, les plus belles, les plus nobles bien sûr. Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, chacun sait ça. Elles ne devaient pas être très nombreuses les femmes dans son cas. Mais là encore qu'en savait-elle ? On ne publie pas de statistiques en la matière. Elle avait entendu parler de dépucelage dans l'ancienne Chine entre mère et fils. De masturbation dans les Philippines pratiquées par les mères afin que leurs garçons s'endorment quand il fait trop chaud. En France, dans certaines régions arriérées, elles leur donnent du vin chaud ou un petit verre de gnôle avant qu'ils n'aillent se coucher ou avant qu'ils ne partent pour l'école. Où est le bien, où est le mal ? Est-il même clairement défini quelque part ? Il est vrai que l'église réproche la fornication. Nous forniquons ; forniquons-nous ? Elle se surprit à sourire. En fait nous dérangeons l'ordre établi, Adrien et moi, Dominique aussi si l'on va par-là. Et Gilles et moi, ou encore Léo et moi...

Elle se souvint d'avoir examiné en fac un projet de dépénalisation de l'inceste en même temps qu'elle étudiait l'affaire Russier. Gabrielle Russier, jeune enseignante à Marseille était devenue la maîtresse d'un de ses élèves, un garçon de seize ans. C'était en 1969. Pas si vieux que ça. Une éclaboussure de mai 68. Sur une plainte des parents du garçon - que pensaient donc ces gens ? - Gabrielle Russier avait écopé d'un an de prison avec sursis. Mais elle n'avait pu supporter la souillure, le fait qu'elle soit montrée du doigt par la mesquinerie, et elle s'était suicidée... Alice s'était demandée alors ce qui s'était tramé dans la tête de ceux qui l'avaient jugée et condamnée. Une condamnation trop ou pas assez sévère. Pauvre Gabrielle et pauvre garçon. Les médias, qui jacassent (comme « jacass » en anglais qui veut dire crétin) sur n'importe quelle ânerie mélodramatique, auraient pu créer un mouvement en sa faveur. Ils auraient pu défendre l'idée que l'amour ne fonctionne pas selon une doctrine ou selon les règlements des Poids et Mesures. Mais il n'en avait rien été, mutisme et replis ; et il en serait de même pour Adrien et elle, s'ils venaient à passer devant la justice, elle en était persuadée.

Bernard Fontanier déboucha d'un chemin latéral et les croisa, interrompant le cours de ses pensées. Il était juché de guingois sur son vélo et pédalait mollement et en zigzag. Il les salua en levant son béret et posa un pied à terre pour se retourner. Alice, d'un coup d'œil en arrière, le vit qui restait planté au milieu de la route et qui se grattait le crâne en regardant leurs silhouettes emmitouflées et guères sexys. Grattage qui chez lui dénotait tout aussi bien la surprise qu'une réflexion intense. Et peut-être même aujourd'hui, la concupiscence. Elle se souvint alors du regard mauvais qu'il avait jeté à Adrien. Savait-il ? Et comment l'aurait-il appris, nom de Dieu ! Avait-il envie d'elle, lui aussi ? Certainement. Une femme sait cela d'emblée. Fallait le voir quand il pouvait s'approcher d'elle, la queue entre les dents pas moins. Elle frissonna de dégoût. L'instant d'après, il repartait d'une allure mal assurée. « Il a encore bu c'te vache-là », pensa-t-elle.

– Bon, soupira soudain Dominique : Adrien, Gilles, Léo, faudra bien faire avec... Mais enfin, tu ne serais pas un peu pute et nymphomane sur les bords, ma chérie ?

– Bien sûr que si, ma chérie ! Et même plus encore !

– Maman, on s'ennuie à Villemars, grogne Mireille. Pas de cinéma, rien à voir dehors, même pas un endroit sec et propre où se promener. Rien d'autre à faire que se coller le nez contre la fenêtre pour regarder la pluie tomber dans la cour.

– C'est vrai, ajoute Frédéric, on n'a rien à faire.

– Allumez la télé les morveux, gronde Adrien rageur, mettez un film dans le magnétoscope, jouez avec votre console, ce ne sont pas les jeux idiots qui manquent ici, mais cessez de geindre... Je vais dans ma chambre terminer mes devoirs.

C'est vrai, songe Alice en posant son livre sur ses genoux, c'est le bout du monde ici, et rien pour occuper les enfants. J'aurais dû faire nettoyer complètement la grange, y aménager des agrès, une balançoire, mais tout ça coûte cher. C'est pareil pour moi d'ailleurs. Je m'étais promis de reprendre la sculpture mais finalement l'idée même m'ennuie. Pour Adrien ce n'est pas pareil et je sais bien pourquoi il se réjouit d'être ici...

Et moi, est-ce que je me réjouis ? Je n'en sais rien. Villemars m'endort. La maison est maintenant terminée, sauf à y ajouter du superflu. Ma cave est pleine de bouteilles, selon les conseils de Léo qui m'en a offert la moitié. Gilles a peint et cloué tout ce qui valait la peine d'être peint et cloué. J'ai les meubles qui me conviennent et qui me plaisent, Fontanier retourne et ensemece le jardin mieux que le sien. Je suis mûre pour vieillir ici et devenir la doyenne du hameau quand Maria ne sera plus...

Ce Fontanier, qu'est-ce qu'il a dans la tête ? Il ne me lâche plus des yeux, même devant Gilles ou devant Dominique. Faut le voir bêcher le jardin quand je suis tout près, ou lorsqu'il sait que je le regarde. Les yeux lui sortent de la tête. Un excité de la bêche et de la pioche !... Un viol, oui. C'est ça, un viol de la terre, devant moi ! À ma place, parbleu... Être célibataire dans ce bled, il y a de quoi devenir cinglé. Comment fait-il avec

les femmes ? Il n'a même pas de voiture. Juste un vélo. Va-t-il en vélo au bordel, à Orléans ou à Châteaudun ? Trop loin. Je devrais demander à Gilles de l'y conduire, ou à Léo, c'est plus dans ses cordes. Tout ça à supposer qu'il y ait des bordels dans ces villes, ce qui n'est pas certain. Pauvre gars quand même, même pas la possibilité de payer une femme faute de maisons closes. Et il vit seul avec sa mère. Elle était veuve à trente ans m'a-t-elle dit. Est-ce que tous les deux... ? Comme Adrien et moi ?

Alice se lève et regarde par la fenêtre. Un peu plus loin et au-delà du mur de la cour, la Fontanier traversait la route pour se rendre dans son jardin. Nue tête sous la pluie, ses cheveux gris collés à ses joues, elle marchait aussi vite que son poids le lui permettait en se dandinant d'une hanche sur l'autre. Cette démarche de canard et son embonpoint remontaient son sarrau jusqu'à mi-cuisse, dévoilant ainsi une chair blême et par endroit violacée, gonflée de pliures graisseuses peu appétissantes. Alice suivit des yeux le fessier énorme qui se faufilait par le portillon de grillage qui fermait le jardin. Non, se dit-elle, ça ne me viendrait pas à l'esprit de faire ça avec elle, si j'étais un homme.

– Bernard n'a jamais eu l'idée de chercher une femme en ville, pour se marier ? lui demanda-t-elle dans la soirée, alors qu'elles étaient toutes les deux dans le clapier en train de choisir un lapin à tuer.

– Lui ? C'en est un celui-là, vous ne pouvez pas savoir ! Il raconte partout qu'il voulait se marier avec les filles Ferron et que c'est de la faute à la mère si ça ne s'est pas fait. Mon œil, ça l'arrange drôlement cette histoire avec la mère ! Il y a un peu de vrai, bien sûr, mais s'il avait insisté, la Ferron aurait fini par céder. Mais il est trop bien dans mes jupes. Il mourra puceau, comme son chien.

– Il n'a... jamais ? bredouilla Alice.

– Jamais. Il a un truc sur la quéquette, que j'aurais dû faire opérer quand il était gosse. Mais que je n'ai pas fait faire à cause des sous, et puis je ne savais pas... Maintenant c'est trop tard. Elle soupira, sincèrement peinée. Un filmosis qui l'empêche de machiner. C'est douloureux paraît-il. Je vous dis ça, mais n'en parlez pas madame Alice. C'est secret. S'il savait que je vous l'ai dit, il m'étranglerait... Et puis en plus je vais vous dire : Je crois bien qu'il est amoureux de vous, ce pauvre fou. Il n'en parle jamais mais ça se voit. Toujours à tourner en rond quand vous êtes là, à regarder du côté de chez vous, à se cacher pour vous espionner. Mais c'est dans la nature des hommes tout ça, n'est ce pas ?

Alice hoqueta un oui indistinct. Tenant son lapin par les pattes arrière, et tout en causant, d'une tape sèche derrière le crâne madame Fontanier avait assommé l'animal. En un tour de main elle lui arracha un œil, puis elle le suspendit par les pattes, récupéra le sang qui coulait dans un bol, vida l'animal de ses viscères et, après avoir découpé la peau autour des membres, elle l'arracha comme on retire un gant. Elle le tendit, raide et encore chaud, à une Alice estomaquée en lui disant : « Ce sera deux mille francs anciens, madame Alice, je garde la peau, les boyaux et la tête pour mes poules, si vous êtes d'accord ». À Paris, Alice se documenta sur le phimosis. Elle fut certaine d'une chose, ça ne concernait pas Adrien. Ni Frédéric qui tirait sur la peau de sa verge même pour faire pipi et mettait déjà une certaine complaisance à se promener les fesses à l'air et à se faire savonner lorsqu'il prenait son bain.

Un matin, alors qu'elle était dans sa cour occupée à des plantations de tulipes dans un ancien abreuvoir en pierre, elle avait entendu des cris monter de chez les Fontanier. Des cris de femme suivis de plaintes. Tout le monde savait que Bernard battait sa mère mais personne ne mouftait. Alice, jusqu'à présent l'ignorait et ne s'était rendu compte de rien. En voyant le visage tuméfié de la malheureuse le lendemain, elle avait compris qu'il n'y allait pas de main morte le gros porc.

– On ne peut rien faire pour arrêter ça ? Avait-elle demandé à Bourreux surnommé « le spéculateur ». On l'appelait ainsi dans le hameau parce qu'il attendait que le blé augmente fortement pour vendre le sien. Comme tout le monde. Il faisait partie du conseil municipal d'Epieds, la commune de rattachement, et qui par conséquent représentait l'autorité dans Villemars.

– On peut, avait-il répondu. D'autant que c'est de plus en plus souvent à n'hieure. Avant, c'était une fois l'an, à peu près, maintenant c'est une ou deux fois par mois. Mais faudrait qu'elle demande. J'irai ensuite voir le maire pour lui raconter. Mais faut qu'elle demande avant.

– Demander ? Jamais ! lui avait répondu madame Fontanier. C'est des histoires entre mon gars et moi qui n'intéressent pas les étrangers.

Alice avait insisté, en vain. Elle savait que, comme avocate, elle plaidait mal, mais pas à ce point. Le fait de n'avoir pas eu gain de cause l'avait accablée mais Léo, puis Gilles, avaient tenté tour à tour de raisonner Bernard, sans résultat. Il avait pris un air madré pour demander à Léo ce qu'il risquait. « Pas grand-chose sauf la réprobation populaire », lui avait-il

répondu. Bernard avait souri puis lui avait tourné le dos sans plus de manières. Depuis, quand il la battait, il le faisait dans une pièce sans fenêtre d'où les clameurs ne filtraient pas et pour plus de sûreté, il ne la laissait sortir que lorsque les ecchymoses avaient presque disparu.

– C'est de sa faute à cette vieille bête, avait-il répliqué à Alice, un jour où il était en veine de confidences. C'est de sa faute, c'est tout ! avait-il ajouté méchamment en dérobant son regard et sans vouloir préciser quelle sorte de faute elle devait expier. Elle sait très bien de quoi je parle, allez !

En connaissant un peu mieux les mœurs, souvent emportées et rudes des gens du coin, et les litiges qui les opposaient les uns aux autres, - on n'était à Villemars, ni au paradis des utopistes Saint-Simoniens ni chez les bons sauvages de Rousseau -, Alice se rendit compte qu'un avocat à demeure ne serait pas de trop. À condition que ses services soient gratuits, car ici, même les plus riches rechignaient à payer pour des conseils ou pour une ordonnance. Pour du vent selon eux. Elle avait rendu visite aux habitants de Villemars, dans le mois qui avait suivi la démonstration aérienne de Gilles. Ils l'avaient, en général, bien accueillie et s'étaient montrés loquaces et même cancaniers. Ils se divisaient, d'eux- même, en « gros » et en « petits ». La distinction est claire et facile à comprendre, les gros possèdent des terres et les petits n'en possèdent pas, hormis l'indispensable jardin. Les gros ont des terrains dont ils sont propriétaires, quelques dizaines d'hectares en moyenne, ils louent aussi d'autres terres auprès de proches ou d'étrangers, des citadins en général. Les héritages ont réparti les sols sur une nuée de possédants. Le remembrement avait réuni les parcelles en deux ou trois grosses tenures mais n'avait pas, ou très peu, modifié cet excès de nantis. Ces derniers se faisaient tirer l'oreille pour vendre, faisant confiance, en bons paysans qu'ils étaient restés, dans les biens fonciers plutôt que dans les sicav, actions et autres fariboles bancaires.

Si les « gros » étaient moins riches en terre qu'Alice l'avait supposé, ils possédaient un matériel agricole coûteux et du dernier cri. Les plus proches habitaient dans les cinq fermes encore en activité autour de Villemars et les « petits » dans les maisons de deux ou trois pièces qui se sont agglutinées, avec le temps, de part et d'autre de la route ; la rue principale pour le facteur. À Villemars, on dit indifféremment route ou rue quand on parle de la seule voie goudronnée qui traverse le hameau. Elle ne porte pas de nom, c'est seulement la route d'Epieds à Tournois. Les voies adjacentes, les ouches ou chemins de terre, se déplacent au gré des remembrements et de

l'humeur des propriétaires. Les « petits » étaient, pour la plupart, d'anciens domestiques de ferme, des valets et des servantes. À l'image du vieux Gustave au corps tout tordu à force d'avoir travaillé dur sans même une semaine de vacances pour permettre au corps de se reposer. Il habitait un peu à l'écart, en direction d'Epieds et sa maison menaçait ruine avec son toit percé sur lequel les poules et les oiseaux nichaient. Ou comme madame Fontanier, Maria et Joséphine, anciennes filles de ferme ou de basse-cour qui vivotaient d'une pension qui ne permettrait pas de nourrir et de pomponner un caniche à Paris.

Quelques ouvriers agricoles plus jeunes travaillaient encore chez les « gros ». C'est le cas de Louis dont le jardin fait l'admiration de tous. Ils n'étaient guère nombreux, le besoin en main d'œuvre permanente était en Beauce pratiquement nul. Les machines remplaçaient les vingt, et parfois plus, valets d'antan, sans compter l'absence du bétail en général gourmand en personnel d'entretien. On trouvait aussi deux ou trois employés tel Christian qui était aide-comptable chez un marchand de machines agricoles à Tournaisis. On ne le voyait jamais hors de chez lui, enfermé entre les quatre murs de sa maison par sa femme, une obèse déplaisante à la jactance acérée. Le jour de la visite d'Alice, c'était un samedi après-midi, la mégère l'avait maintenue à bonne distance, sur le trottoir, et lui avait accordé cinq secondes à peine d'attention. Après quoi, elle lui avait claqué sa porte au nez sans plus de salamalecs. Un couple de commerçants retirés des affaires habitait dans le milieu du hameau. Ils hébergeaient un beau-frère, ancien charron, célibataire et manchot. Ensemble, les deux hommes et la femme, allaient tous les après-midis jouer aux cartes dans l'un des deux bistrots d'Epieds. Ils avaient pour voisin un cantonnier centenaire et gâteaux qui vivait seul mais que ses enfants, qui habitaient Patay, visitaient tous les jours ou presque.

Des orléanais, des fonctionnaires âgés d'une soixantaine d'années, mari et femme, avaient acheté l'ancienne école communale. Un bâtiment imposant situé au carrefour, à l'entrée de Pressailles. École désaffectée depuis vingt ans. Ils ne parlaient à personne et s'enfermaient chez eux pour se jeter sur la télévision dès qu'ils débarquaient le vendredi soir. À cause des « Chiffres et des Lettres » qu'ils ne voulaient manquer sous aucun prétexte. Depuis deux ans qu'ils séjournaient à Villemars, ils n'avaient pu se lier avec personne. Ils tinrent à Alice des propos acides et pleins de dédain sur leurs voisins et sur les Beaucerons en général qu'ils traitaient d'abrutis.

– Des ploucs incultes incapables de générosité, qui ne croient en rien d'autre que l'argent et qui méprisent ceux qui ne sont pas dans la culture. Je veux dire l'agriculture. Pas l'autre, vous pensez bien, avec des gens qui confondent Pissarro et pissotière. Ah, si nous avions su, et s'il n'y avait pas les emprunts à rembourser...

Ils invitèrent Alice et les enfants à leur rendre visite plusieurs fois mais elle préféra s'en tenir au strict bon voisinage n'ayant aucune envie de passer ses soirées à dénigrer les uns et les autres tout en devisant sur les mérites respectifs des présentateurs et animateurs de la télé. Les gosses de Villemars qui étaient nombreux encore avant la guerre au point que l'on ait jugé utile de construire une école pour eux, ne sont aujourd'hui qu'une poignée en tout. Des garçons, et une seule fille de l'âge de Mireille, qui arrivent en vélo des fermes alentour. Alice les avait aperçus, un jour de mars où elle était venue à Villemars pour régler un problème avec la mairie. Ils attendaient l'autobus qui devait les emmener dans leurs écoles respectives. Ils patientaient devant le petit calvaire, gelés, ensommeillés et tassés les uns contre les autres comme des moineaux. Elle les plaignait sincèrement de se lever si tôt et d'arriver en classe en ayant déjà effectué une heure, au moins, de route. Une raison de plus pour que les jeunes aujourd'hui délaissent la campagne, pensa-t-elle sur le moment. Mais cette réflexion s'avéra dénuée de fondement. Le terrain n'est pas cher à Villemars lui avait dit un de ses clients d'Orléans, un notaire. Aujourd'hui, sans que ce soit une marée humaine, loin de là, quelques couples avaient fait construire et les enfants comme il y a sept ans, attendaient le bus devant le petit calvaire.

Au temps où, avec ses enfants, elle venait à Villemars, deux maisons étaient fermées en attente d'un règlement de succession. Une servait de silo à Bourreux « le spéculateur », un « gros » dont la ferme était située à l'entrée du hameau en venant de Tournoisis. Il y avait deux Bourreux à Villemars, deux fermiers, deux frères qui ne se parlaient plus. Le premier, qui était doux et aimable, accusait son aîné de l'avoir spolié sur l'héritage de leur père. Le fait est que les champs du Bourreux aimable étaient gris, farineux et pleins de cailloux alors que la terre du spéculateur était brune, compacte et luisante, comme passée au cirage. Bourreux l'aimable, que l'on ne pouvait décemment qualifier de « gros », cultivait des carottes pour le compte d'un producteur de semences. Il produisait aussi du colza, que Bernard Fontanier appelait avec mépris de la « jotte », et un peu de maïs. Il

était envahi tous les ans par les guêpes, que les fleurs de carottes et de colza attiraient et qui faisaient systématiquement leurs nids dans son grenier. C'est lui qui était chargé de coller sur un mur au centre du hameau, les décisions du conseil municipal où siégeait son frère, le spéculateur. Ce dernier cultivait du blé dur pour les pâtes et du blé à farine pour le pain. Il possédait une piscine bleue et blanche et ses fils paraient sur de grosses motos.

Les « gros » cancanient volontiers sur les autres gros mais sans jamais les nommer, se contentant de les désigner du menton, du moins dans la direction où ils habitaient. Alice devait pratiquer avec eux le jeu de « tu brûles-tu gèles » lorsqu'elle voulait savoir de qui il s'agissait. Ils ne dénonçaient personne, c'est elle qui devait trouver. Chacun des gros, vis à vis des quatre autres, avait au moins un coup tordu à se reprocher. Chez l'un, trois grands garçons plus le père, on braconait le chevreuil depuis des années à travers tout le pays. Cela se passait la nuit, ils vendaient ensuite la viande aux restaurants étoilés du bord de Loire. On pouvait voir leur jeep les lendemains de braconnage, crottée et ensanglantée dans leur cour sur la route de Nids, en train de passer sous le jet. Avec un peu de pratique, on repérait facilement leurs traces à travers les champs qu'ils traversaient sans vergogne, même quand les cultures étaient hautes et à maturité. Rien ne les arrêtait, pas même les menaces des autres fermiers. Le droit de chasse, comme chez les seigneurs du Moyen-âge, avait pensé Alice. De temps en temps, ils distribuaient quelques cuissots pour calmer les esprits. Chez les Fraux, une ferme entre Nids et Epieds, le père, le grand-père, un des garçons et un oncle, avaient au petit matin attaqué la ferme des Barrois au fusil de chasse, carrément. C'était au lendemain de la saint Michel, il y avait de ça quinze ou vingt ans. Ils accusaient les Barrois d'avoir magouillés dans une location de terres qui leur revenait normalement et d'avoir trafiqués pour se faire attribuer des primes versées par l'État, plus conséquentes que les leurs. Il y avait eu un mort, le fils aîné des Barrois qui revenait du service militaire. Un accident de chasse, avait-on dit.

– C'est bien fait pour la gueule de mon beau-frère ! avait alors déclaré Bourreux l'aimable, le jour de l'enterrement de son neveu auquel il ne s'était pas rendu.

Les « gros » se considéraient comme des gens à part, à l'abri des gendarmes, entre les murs épais et hauts qui entouraient leur ferme. Certaines exploitations, plus isolées et éloignées que d'autres, avaient même conservé leurs échauguettes, meurtrières et tour d'angle qui dataient de

l'époque où ils se protégeaient des brigands. Lesquels avaient pullulés dans le pays depuis le moyen-âge jusqu'au début du siècle. Des forteresses où, depuis toujours, les étrangers au pays n'entraient pas sans téléphoner au préalable. Ils parlaient librement de tout mais surtout du gouvernement qui les grugeait, de la politique agricole de Bruxelles et des banques qui les maintenaient dans la misère, nonobstant piscine, tennis et grosses cylindrées chez quelques-uns. Il faut bien s'amuser et se distraire. Mais jamais on ne parlait de sexe. Lorsque cela arrivait, malgré les précautions oratoires, les vieux comme les jeunes rougissaient et détournaient la conversation. On se mariait entre fermes, le sacrement, car on fréquentait l'église le dimanche matin à Epieds ou à Tournoisis, n'allait pas sans un contrat passé devant le notaire de famille qui relevait exactement les biens de chacun. « Ça n'a rien à voir avec l'amour, tout ça, ricanait Léo, la reproduction, juste la reproduction entre gros poissons ».

Chez les « petits », on parlait plus volontiers de cocuage, qui était monnaie courante et facilement pardonné, mais sans tomber dans le graveleux. Les disputes sérieuses concernaient surtout les bornages contestés, ceux des champs quand ils en possédaient, ce qui était rare, ceux des jardins et surtout des cours communes appropriées indûment par quelques-uns. Des chicanes misérables, pensait Alice en les écoutant, des querelles de poulailler mais qui, malgré tout, cimentaient la petite société. La vie de ces gens pouvait être sans mal étalée au grand jour, elle n'avait guère plus de mystère et de piment que celles des étourneaux qui traversaient la plaine en rase-mottes.

Au cours d'un précédent et décourageant après-midi de pluie, Alice avait écouté le récit de Joséphine, la sœur de Maria, sur l'essentiel de ses soixante quinze ans d'existence. On pouvait résumer sa vie en une suite monotone de journées de labeur entièrement consacrées à son patron, un fermier près de Tournoisis, chez le père d'abord puis chez le fils qui lui avait succédé. Elle avait été placée à dix ans. Mariée à dix-huit, elle avait partagé son temps entre le travail à la ferme et ses onze enfants. Et son mari quand il vivait encore. Il était mort de maladie à pas cinquante ans. Sans oublier ses propres poules et son jardin, autre forme de servitude. Elle était née à Villemars et ne l'avait jamais quitté, même pour des congés, mot dont elle ignorait le sens comme Bernard Fontanier. Elle n'avait eu pour distraction, et le dimanche exclusivement, aussi loin que remontaient ses souvenirs que

la petite messe de sept heures avant d'aller soigner la volaille du patron et avant de préparer le repas dominical chez elle. Puis les vêpres l'après-midi mais seulement une fois accomplis ses ultimes travaux ménager de vaisselle et de rangement. En compagnie de quelques voisines, dont Maria et la mère Ferron, elle se rendait encore l'an dernier à pied jusqu'à l'église de Tournois, quatre kilomètres, quand ses jambes le lui permettaient. Maintenant Bourreux l'aimable, chez l'oncle de qui elle avait été placée dans le temps, venait la chercher en auto pour la messe.

Il lui restait deux fils, de sa nombreuse progéniture, qui lui rendaient visite, l'un après l'autre, le dimanche après-midi. L'aîné était cheminot à Fleury-les-Aubrais, l'autre était mécanicien dans un garage à Villamblain. Quatre filles habitaient vers Chartres et se souciaient assez peu de leur mère. Quant aux autres elle ne savait même plus où ils nichaient et s'ils étaient encore vivants. Les deux hommes se croisaient entre Villemars et Epieds sans jamais s'arrêter car ils étaient fâchés. Madame Fontanier en ignorait la cause, mais il y avait fort à parier que c'était pour une affaire de sous. Avant de quitter leur mère ils remplissaient le coffre de leur voiture avec les légumes et les fruits qu'elle cultivait à grande fatigue. Ils la dépouillaient aussi de ses lapins, de ses œufs et de ses poulets. Elle n'avait que ça à faire d'ailleurs, élever des poulets et jardiner, car elle ne savait pas lire et n'avait pas la télévision. Malgré la modicité d'un tel achat l'idée de lui offrir un téléviseur n'était venue à personne. « Elle a qu'à venir la regarder à la maison, » avait répondu le cheminot d'une voix bourrue à Gilles.

– Je n'en veux point, je ne saurais pas la faire marcher, avait-elle répondu à Alice

- Ils ne viendraient plus, croyez-moi, si elle ne le leur donnait pas ses légumes, commentait madame Fontanier caustique.

Joséphine possédait une santé exceptionnelle et avait mis au monde ses onze enfants sans jamais voir de médecin. Néanmoins, pendant l'hiver, elle fit une chute sans gravité. Une simple perte de connaissance dans sa cuisine. Informé par le médecin qui était venu la soigner, son fils aîné, le cheminot, vint la chercher deux jours après l'incident. Malgré ses promesses d'hébergement, il la plaça illico dans la maison de retraite de Patay. À Patay où elle s'ennuyait, elle fut malade pour de bon et mourut trois mois plus tard. Alice se souvient avec quelle célérité ces gens pour un temps réconciliés avaient vendu, pour trois fois rien, les meubles de leur mère à un brocanteur de Meung et jeté son linge et ses souvenirs personnels à la

décharge. La maison de Joséphine était depuis en vente dans l'agence Prune et attendait un acheteur qui ne venait pas, effrayé par les travaux d'aménagement. Il valait mieux faire construire.

Non sans un pincement au cœur et une larme d'émotion, dans sa chambre du Relais de Saint Jacques, elle se rappelle la nuque robuste et du dos musclé d'Adrien penché sur ses livres. Elle l'avait suivi lorsqu'il s'était enfermé dans sa chambre pour faire ses devoirs. Sagement assise sur le lit du garçon elle tentait d'imaginer quelle sorte d'homme il serait plus tard. Aujourd'hui elle savait : c'était un tout jeune avocat de New York spécialisé dans le droit commercial et probablement déjà aussi roué que son père. Mais quelles nuits étaient les leurs ! débridées, sensuelles, complètement folles.

– Dis-moi des choses vulgaires à l'oreille, des grossièretés, des insultes aussi, lui avait-il demandées, une nuit après l'amour. Je veux entendre des obscénités sortir de ta bouche de princesse. Une jolie bouche qui ne semble faite que pour la plus sublime des caresses... Je voudrais mordre aussi dans ton adorable chatte, avait-il murmuré aussi entre deux baisers, et sentir ton sang envahir ma bouche.

– J'ai lu ça quelque part, dans le temps, avait-elle grogné.

– En effet, c'est l'histoire d'un nègre blanc pas mal sadique, écrite par un certain Vernon Sullivan. Mais il n'empêche, brouter ton pâturage pour un mouton comme moi, quel délice !

Et pour l'humain, s'était-elle demandé en le regardant écrire, derrière cette queue conquérante, qu'en est-il ? C'est un brillant élève, intelligent et bosseur. Il débat sans complexes de beaucoup de choses, en particulier de politique et d'art sur un pied d'égalité avec Dominique, Léo ou Gilles. Il défend ses convictions avec âpreté et savoir-faire. Sans compter cette sorte d'épanouissement viril dû à mes petites leçons particulières. Si particulières... Que de mentors pour ce jeune homme ! Était-il, de ce fait, mieux armé que d'autres ? Elle pensait que oui, au vu des critiques qu'il formulait et des idées qu'il défendait. Qu'il soit généreux et idéaliste ou au contraire égoïste et les pieds sur terre lui importait peu. Aucune qualité, comme aucun défaut particulier, n'était un garant de bonheur ou de réussite, sauf peut-être de posséder un caractère optimiste et entreprenant. Ce qui était son cas. Ce qu'elle souhaitait, c'est qu'il sache trier et choisir à bon escient parmi les messages de toutes sortes, politiques ou autres, et pas seulement en rapport avec son travail futur, qui ne manqueront pas de le

submerger plus tard. Ce qu'elle lui donnait au lit, et ce qu'elle acceptait de lui, avait cessé de la tracasser. Peut-être parce qu'elle s'est habituée à cette situation. Trop vite, estimait-elle alors, mais le mal est fait. Pis, elle était surprise de découvrir qu'elle l'aimait comme l'on aime son homme, comme elle aimait Léo, Gilles et à une moindre hauteur Dominique.

Dès qu'il se couchait près d'elle c'était le compagnon qu'elle chérissait, dès qu'il se levait, elle ne voyait alors que son beau-fils. Cette situation ambiguë mais si bien comprise, oserait-elle la vivre avec un autre galopin tout aussi jeune ? Qui pouvait le prévoir ; mais elle ne ferait rien, jamais, pour la provoquer. Et Frédéric ? Elle espérait pour lui qu'une conjoncture semblable se présenterait le moment venu. Mais toute cette liberté offerte par notre manière de vivre risquait de devenir explosive dans un futur proche. Il suffisait d'observer de quelle manière désinvolte les adultes se mettent en ménage, puis se quittent après avoir fait un ou plusieurs enfants que l'on se répartissait. Quand ce ne sont pas des accouplements, il n'y a pas d'autres mots, destinés à constituer un échantillonnage qui épate la galerie. Un jaune, un noir, un blanc, un bronzé etc. Ou cette jeune femme qui, sous un vague prétexte d'ethnologie et d'étude, est allée se faire engrosser par un indien d'Amazonie. Pour prouver quoi, qu'il baisait comme un Parisien ? Comment ne pas supposer que dans ce "turn-over" des mâles et des femelles, un fils un jour ne couche avec sa mère et lui fasse même un enfant. Le nom de famille ? Combien d'homonymes ! Combien de Mohamed ! Le double nom lui paraissait plus efficace... Foutu crétin d'Oedipe qui transforma, à force d'ignorance, un fait divers en tragédie... Ce que ce charlatan de Freud avait converti en catastrophe mondiale.

Ce jour- là, tandis que la pluie tombait, elle avait souhaité à Frédéric de vivre la même chose qu'Adrien. Ce n'était qu'un vœu de sa part, mais Dieu écouterait-il d'une oreille complaisante cette sorte de requête, surtout venant d'une pécheresse comme elle. Mais qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. Tient c'est drôle, s'était-elle dit, la lapidation existait donc chez les Juifs au temps de Jésus... Elle avait fini par s'habituer, ou tout au moins avait fini par ne plus s'inquiéter, lorsque les cris grossiers et lamentables traversaient son sommeil, parfois une ou deux fois par nuit. Si, celui ou celle qui les pousse, homme, femme ou animal, avait voulu lui faire du mal, il ou elle, l'aurait fait depuis longtemps, s'était-elle dit. Et pourquoi lui vouloir du mal ? Au hurlement rauque et rageur des premiers jours avaient succédé toute une gamme de glapissements de hauteurs

variées. C'étaient tantôt une plainte sourde, pas toujours très distincte qui se faufilait dans la maison, tantôt une sorte d'appel guttural et bref. Un appel de mâle en direction de sa femelle, supposait Adrien. Il pensait même que l'on s'adressait à elle, mais pourquoi à elle ? Et dans une langue ô combien primitive. Celle des sauvages ? Du Yéti ?

– Et pourquoi pas d'un martien ou d'un extra terrestre, avait avancé Mireille. Un être qui se cacherait dans la terre. Comme on dit que se cachent les faunes, les trolls ou les lutins.

Comme aux premiers jours, les cris semblaient provenir de nulle part. Tantôt on croyait l'intrus proche de la maison, voire même dans la maison, tantôt on le supposait loin dans la campagne, au milieu des labours, vers Nids peut-être ou vers Pressailles.

– C'est peut-être un primitif qui se cache sous terre, un homme de Cro-Magnon ou un Néandertalien, le dernier, imaginait Adrien. Ou un être malfaisant et dangereux, un cannibale ou un tueur que la communauté de Villemars, la confrérie secrète « du blé et du maïs », après un verdict a enfermé dans un souterrain. Tel le Masque de fer dans son cachot. Ou encore un individu monstrueux, un Eléphant Man, qui se terre et qui pleure. Ou encore un enfant loup... Il faudra surveiller tout le monde et repérer ceux qui vont le nourrir. Bourreux le spéculateur ? Le gros con de Fontanier dont c'est certainement le cousin ? Ou Louis, Texier, Christian ou l'autre Bourreux... Pourquoi pas une femme, Maria ou la mère Fontanier... On dit aussi que certaines femmes ont des pouvoirs de séduction et disposent de sortilèges. Il se tourna vers Alice, on dit aussi qu'elles sont capables de communiquer avec les morts. Elles peuvent les réveiller et en faire des zombies, parfois même sans qu'elles s'en rendent compte.

– Adrien tu lis trop, répondit doucement Alice, et tu effraies ton frère et ta sœur.

Alice voulut s'informer sur les bêtes errantes, les monstres carnassiers capables aujourd'hui encore de terroriser les campagnes. Après tout, si elle devait enquêter sur ces hurlements, autant commencer par là. Elle le fit auprès d'un ancien camarade d'enfance devenu chercheur au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Lequel, pendant son récit, eut toutes les peines du monde à garder son sérieux. Les particularités affichées par cette nouvelle bête du Gévaudan lui paraissaient totalement extravagantes, et même désopilantes.

– Y a-t-il des dégâts, des animaux dévorés dans les fermes des alentours ?

– Non, répondit Alice, mais elle peut se contenter de dévorer des animaux sauvages.

– Trouve-t-on alors des animaux sauvages en partie dévorés dans les environs ? En quantité, et à l'exception des proies habituelles des renards, blaireaux etc. Proies faciles à identifier par un chasseur normalement doué. Non ? Alors c'est une grille mal lubrifiée qui grince sous le vent, un vent coulis qui fait vibrer une anche naturelle, une machine mal arrimée, une girouette, un farceur...

Alice se dit que le farceur n'est pas celui qu'on pense et remercia courtoisement ce savant trop préoccupé par ses fiches et ses statistiques. Néanmoins, le samedi suivant de retour à Villemars, dès le premier cri au milieu de la nuit, elle sortit dans la cour pour tenter de surprendre le fameux farceur. En pure perte ; Adrien n'eut pas plus de chance lorsqu'il joua au Peau-rouge jusqu'à l'aube, cavaland de cachette en cachette entre la cour et le jardin. Ils firent aussi le tour de tout ce qui pouvait pivoter ou riper en grinçant, dans et hors de la maison, sans rien trouver de probant.

– L'animal, ou le bouffon, ou encore la grille malicieuse, pousse son cri depuis les enfers, conclut Alice, mi-figue mi-raisin. Mireille a raison, c'est

probablement un braillard de lutin qui vit sous terre a qui on fait des misères.

– Ouais, murmura Adrien, c'est ça, ou peut-être autre chose.

Un vendredi soir de mars, presque de printemps, Gilles rentra de sa énième mission et retrouva sa place près d'Alice. Il ramenait du Tchad des descentes de lit en peaux de zèbres, des cornes de buffles porte-manteau et d'énormes poufs en cuir de chameaux. Tout un fourbi africain, laid et encombrant qui puait la ménagerie qu'Alice s'empressa d'éparpiller jusque dans la remise et la grange. Il ramenait aussi plusieurs paupières de gazelle séchées, encore souples et armées de leurs longs cils. Il prétendait que les indigènes les glissaient sur leur pénis au moment de l'amour. L'effet des cils était, paraît-il, inoubliable et dévastateur.

– Ils l'utilisent à la place du préservatif ? demanda Adrien.

Cette nuit-là, sachant Adrien à deux pas de sa chambre, Alice eut préféré être égorgée plutôt que de hurler de plaisir. Elle cacha son visage dans l'oreiller pour étouffer ses gémissements quand Gilles expérimenta la paupière de gazelle. Ils entendirent, quelques minutes plus tard, l'Être, puisqu'il fallait bien lui donner un nom, devenu fou furieux pousser un hurlement qui résonna distinctement autour et dans la maison comme un cri de rage et de désespoir.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Gilles en sautant du lit.

– Un chien, un Yéti ou autre chose qu'il faudra bien un jour déloger, répondit Alice d'une voix dolente. Ça dure depuis des mois.

Il se précipita vers la fenêtre et l'ouvrit. La nuit était épaisse traversée de ce perpétuel vent d'ouest qui agitait les branches du noyer sur un ciel sans étoiles. Ils crurent pourtant voir une ombre massive qui rasait un mur. Ce fut si fugace qu'il pouvait s'agir d'un branchage ou de l'un de ces sacs de plastique utilisés pour le transport des engrais que les paysans abandonnent parfois au bord des champs. Ou tout autre chose encore, poussée par le vent.

– Hurle-t-il comme ça toutes les nuits quand vous êtes à Villemars ?

– Presque, répondit-elle sans plus de précision.

Gilles s'habilla rapidement et se retrouva dehors en moins d'une minute. L'habitude, avec les alertes et les manœuvres, de quitter son lit et d'enfiler ses vêtements en chronométrant son temps. Il était également entraîné à la vision de nuit, vol nocturne oblige. Dans l'obscurité, il distinguait presque

comme en plein jour les aspérités et les obstacles de la cour. Il en fit le tour au pas de course en suivant les murs, puis explora le jardin et les noisetiers et enfin revint bredouille sous la fenêtre d'Alice qui l'attendait. Il la prévint qu'il allait patrouiller un peu plus loin. Il gagna la route. Le froid nocturne était encore vif et, malgré qu'il soit en tennis, le crissement de sa marche rompant le silence profond de la campagne, s'entendait clairement dans l'air glacé. Je vais le faire fuir à faire un tel barouf, se dit-il en s'efforçant d'avoir le pied plus léger. Malgré qu'il ne sache pas ce qu'il cherchait, il jetait de fréquents regards autour de lui, essayant de repérer un chien errant, tout en n'étant pas sûr non plus qu'il s'agisse d'un chien. Le cri était si étrange, si étonnant, que ce pouvait être n'importe quoi, y compris un humain. Ou une machine en cours de fonctionnement quelque part, sous ou sur terre. Peut-être une de ces pompes immergées qui servent à propulser l'eau d'arrosage dans les champs. Les paysans en ont installé un peu partout. Et qui se mettrait en route intempestivement au milieu de la nuit en faisant un boucan pareil ? Allons donc. Il écarta de la main l'hypothèse. Une porte claqua et une lumière brilla chez les Fontanier. Bernard apparut devant sa porte, en charentaises et tête nue, vêtu tout de même de son pantalon et de quelques-uns de ses pull-overs multicolores. Il sursauta en découvrant Gilles à son côté.

– Bon Diou, vous m'avez fait peur à vous promener silencieux comme un diable dans la nuit, lui dit-il d'une voix altérée par la surprise et la frousse.

– Tu n'as rien vu, un animal ou quelqu'un de bizarre sur la route ?

– Non ma foi. Je dormais. C'est sûr que quelque chose m'a réveillé, sinon je ne serais pas sorti pour pisser à deux heures du matin, mais je ne me souviens plus quoi. C'est peut-être bien vous qui marchiez en pleine nuit comme un revenant ! Ou quelqu'un de la maison. La mère qui rêve des fois et qui crie.

– En tout cas si je le trouve, ce fantôme errant et hurleur, je peux te certifier qu'il ou elle, homme ou bête, passera un sale quart d'heure.

– Un fantôme ? Parlez pas de ça ! Fontanier se signa plusieurs fois. Des fantômes y en a plein la plaine qui galopent des fois la nuit avec des chaînes aux pieds, des fantômes de pendus, ou des bagnards morts de fatigue quand la chiourme de Paris ne passait pas loin...

Gilles haussa les épaules. Il continua de marcher jusqu'au bout du hameau puis revint par l'arrière des maisons, en suivant les chemins de terre en direction de Nids. Il vit que la lumière était de nouveau éteinte dans la

maison des Fontanier. Une poule caqueta, brièvement. Elle rêve, pensa Gilles, aux fantômes de cet idiot de Fontanier. Son envie de pisser ne me paraît pas catholique, plutôt bizarre. Un chien se mit à aboyer. Un bref et authentique aboiement qui provenait d'une ferme proche. Il ne pouvait aller plus loin sans risquer d'avoir à traverser un labour, entreprise risquée sans bottes dans cette terre épaisse et détrempée où l'on s'enlisait jusqu'à mi-mollets. À un croisement, il tourna à gauche, prit en courant un petit chemin durci par le froid qui le ramenait vers Alice. La fenêtre de sa chambre était éclairée et il la vit, à peine couverte d'un tee-shirt, qui se penchait et scrutait la nuit. Il imagina ses seins fermes et ronds, tièdes et si doux au toucher, pesant sur le coton du tee-shirt, ses petites fesses tendues. Il se sentit soudainement tout gonflé de désir et d'amour pour cette jeune femme si belle qui paraissait dans ses bras si aimante et éprise. Cette femme qui cette nuit guettait son retour comme une épouse inquiète derrière ses carreaux.

Une fois couché, il resta éveillé un long moment, dans l'espoir d'entendre de nouveau le cri. Alice s'était rendormie. Il se tourna vers elle pour la regarder. Il se demanda soudain ce qu'il adviendrait de lui si elle décidait de reprendre sa liberté. Leur différence d'âge était importante, plus d'une dizaine d'années mais pas suffisante pour créer un obstacle. Il lui avait proposé le mariage et elle avait refusé. « J'en sors, avait-elle répondu sèchement, et j'ai mes enfants à élever ; eux d'abord ». Il la savait volontaire et inflexible sous sa douceur apparente et n'avait pas insisté. Il savait aussi que ce n'était pas un parangon de vertu. Dominique, Léo et d'autres avaient partagé ou partageaient encore son lit. Cela donne à réfléchir quand, comme les marins, qui sont comme l'on sait depuis Pagnol, des cocus de première, on passe plus de la moitié de son temps à voyager.

– Un gars comme toi, lui avait-elle dit une fois, doit avoir une femme dans chaque escale. Je suis simplement celle de Villemars.

– Tu me donnes une paupière ? demanda Adrien au cours du petit déjeuner.

Gilles ne se fit pas prier et lui tendit l'objet.

– Pour plus tard, quand tu seras avec ta petite amie, dit-il dans un sourire.

Alice se sentit rougir et crut déceler de l'ironie derrière cette phrase anodine. Gilles pouvait très bien avoir deviné l'identité de la petite amie en question, bien qu'elle ne vît pas trop comment et à partir de quoi. Adrien à ce sujet était très conscient d'avoir à tenir sa langue, et ses mains, quoi qu'il arrive. Il se taisait par amour, par respect pour elle et pour toutes autres

sortes de raisons, dont l'honneur. Elle envisagea à l'instant de tout avouer à Gilles, de se confesser sur-le-champ, de faire un grand déballage de ses turpitudes. Ça lui vint d'un coup, brutal comme une envie de vomir. Mais pour quoi faire se reprit-elle ? Pour lui demander son avis ! Son avis ? Pourquoi pas sa clémence, ou son pardon ? N'est-elle pas libre de ses actes ; solliciter un avis c'est s'en remettre à un autre qui décidera pour vous. Elle risquait aussi de le choquer et de le perdre. Elle se souvint alors de la mère Fontanier. « Jamais, avait-elle dit, jamais un étranger ne fourrera son nez dans nos affaires, à mon gars et à moi ». « Pas de bonheur sans souffrance préalable », affirmait l'abbé Pottier, quand elle allait au catéchisme. Et bien, elle l'avait, sa souffrance, puisque qu'elle se sentait très, très tourmentée. Mais pas au point, cependant, d'en faire un drame ou une maladie. Ou une confession publique genre autocritique stalinienne. Elle se dit aussi que tout cela lui apparaîtra de peu d'importance dans dix ou vingt ans.

Et c'était bien le cas aujourd'hui. Dans sa chambre du Relais de Saint-Jacques elle regrettait même d'en avoir fait si peu ; elle n'avait pas assez profité d'Adrien. Elle ne lui avait pas tout donné. Alice ne se confia donc pas à Gilles et Adrien l'en dissuada un peu plus tard.

– On ne peut pas tout dire à tout le monde, argumenta-t-il froidement à moins de vouloir se lier pour la vie, ce qui n'est pas ton cas. Et encore ! Combien de jeunes mariées ferment leur bec sur leur passé, définitivement. Rends-toi compte, si l'on savait tout sur chacun, la vie serait un enfer. La sincérité, c'est une friandise pour les vieux, très vieux amoureux. Quand rien ne peut plus bouleverser l'ordre des choses.

– C'est l'avis de quel philosophe ?

- Ce n'est pas d'un philosophe. C'est né de mes cogitations solitaires, ma...ma petite mère.

Ils décidèrent de fêter avec éclat les dix huit ans d'Adrien. Ce dernier aurait préféré réunir seulement quelques intimes, mais il s'était rangé à l'opinion d'Alice qui voulait marquer le coup et faire une vraie fête. Célébrer en même temps l'arrivée réelle du printemps, pendre la crémaillère à Villemars et rompre avec le cours habituel et, il faut bien le dire, très monotone des jours. Dominique, Gilles, Léo ainsi que plusieurs copains du lycée d'Adrien avaient été invités mais il n'avait pas trouvé plus de deux copines assez téméraires pour faire de l'auto-stop jusqu'à Villemars. Il l'avait déploré devant Léo qui s'étonnait qu'il y ait si peu de demoiselles. Il

s'agissait, en fait, des petites amies de deux de ses invités. Elles s'appelaient Laetitia et Jacinthe, étaient gentilles et sans chichi, raisonnables et posées comme des ménagères de feuilleton télévisé et partant plutôt dépourvues de fantaisie. Adrien admit devant Léo, qui l'interrogeait en aparté, que les filles l'intimidaient et qu'il n'avait aucun flirt en cours. Léo, qui se considérait un peu comme son tuteur et qui ne lui ménageait pas ses conseils, ce jour-là, probablement effrayé par l'ampleur du sujet, n'insista pas et tourna les talons.

– Ton beau-fils n'a pas l'air d'être trop dégourdi avec les nanas, crut-il bon de révéler à Alice, c'est inquiétant ça. Moi, à son âge c'était autre chose, rien ne me résistait les jeunes, les vieilles...

La jeune femme le rassura du mieux qu'elle put en lui affirmant que de son point de vue, ce n'était pas bien grave et qu'il trouverait la femme de ses rêves tôt ou tard. C'étaient les vacances de Pâques. On s'installa donc dans des réjouissances qui devaient durer une semaine entière. En vertu de l'imprévisible météo qui régnait dans le coin, il faisait déjà chaud et sec pour la saison. Dans la journée on vivait dehors et la nuit on s'entassait à cinq par chambre, y compris dans celle d'Alice qui en profita pour soumettre tout le monde à une chasteté forcée. Léo, qui avait deviné en Gilles un prétendant bien en cour et qui connaissait les penchants de Dominique, se tint en retrait en s'attribuant le rôle du vieil ami de la famille un peu moralisateur et discret. En hôte bien heureux d'avoir eu en son temps les faveurs de l'hôtesse et n'en demandant pas plus. Gilles ne se formalisa pas non plus de dormir sur un matelas à même le sol en compagnie de Frédéric et de n'échanger avec Alice que des baisers amicaux. Il n'avait pas non plus un tempérament à compliquer les choses et elle l'avait amené facilement à se montrer réservé par mille câlineries.

– Et puis, je fais ce que je veux ! lui avait-elle signifié fermement et tendrement un soir qu'ils se promenaient tous les deux dans le bosquet de sapins proche. Elle avait répété l'injonction à Dominique, laquelle avait ployé l'échine avec une larme au coin des paupières. Et cela avait été tout. Adrien pour sa part n'avait eu besoin d'aucun ordre, il était le fils de famille et avait ses copains qui partageaient sa chambre, ses disques, ses bandes dessinées, ses CD et ses livres. La musique et le tumulte allaient bon train et l'on dansait dans le séjour. Ce n'était pas les cavaliers qui manquaient à la maîtresse de maison.

On se couchait après d'interminables conversations autour de la cheminée et les Parisiens se réveillaient, pas toujours de bonne humeur, selon les caprices du coq des Fontanier et les roucoulements amoureux des tourterelles. On faisait des barbecues dans la cour, loin de l'ombre froide du noyer et du vent, sous une pergola de canisses hâtivement installée et l'on y déjeunait sur une table de tréteaux et de planches recouverte de ce qui avait été jadis un drap brodé. Les narcisses, les lilas et les tulipes du jardin, embellissaient toutes les pièces. On dévorait aussi les premiers radis et les fèves crues que Bernard Fontanier apportait fièrement, par cageots entiers. On parlait de tout, d'amour, de musique, de sports, de voyages, on parlait surtout de l'avenir des jeunes gens présents. Avenir qu'il revenait à Laetitia, et à ses Tarots de Marseille, de définir. Elle tirait les cartes et lisait l'avenir avec l'assurance d'une voyante chevronnée et le jargon d'une pythie. Ses interprétations étaient si curieuses qu'elles provoquaient de franches rigolades avant de recevoir d'innombrables commentaires et exégèses à table. On rivalisait d'imagination et d'humour. En particulier à propos de cet homme brun censé vouloir la perte d'Alice. On s'essaya à deviner : Léo ? Gilles ? Bernard Fontanier était blond à l'origine. Un voisin ? En fin de compte on désigna son ex mari. Jusqu'à ce qu'elle reçoive de Jean une lettre des plus aimables et un chèque destiné à Adrien pour son anniversaire.

– Adrien a de la chance, murmura l'un de ses copains, tout en aidant Alice à ranger la vaisselle. Il est doué et beau garçon et vous êtes si belle et si jeune. Vous paraissez si heureux ensemble que l'on dirait des fiancés...

– C'est d'être toujours ensemble, justement, qui nous rend heureux, répondit Alice évasive. Et puis je suis comme sa mère et une mère est heureuse lorsque ses enfants sont heureux... Mince, si ce gamin s'est rendu compte de ça, pensa-t-elle atterrée, c'est que je vais à la catastrophe ! On ne porte pourtant pas ça sur notre visage ? Flattée malgré tout, elle fit un crochet par la salle de bains pour se recoiffer, se remaquiller, et reprendre pied. Ce jugement sur le fond la rassurait malgré tout, les goûts d'Adrien, son idéal féminin, étaient finalement ceux de tous les garçons de son âge.

Les deux filles, de leur côté, l'avaient élue pin-up de l'année. Elles buvaient ses paroles et copiaient jusqu'à son maquillage. Alice, qui habituellement lorsqu'elle était à Villemars, se maquillait peu et se coiffait sans afféterie se prit au jeu et se mit à leur donner, en aparté, des leçons de féminité. L'art de plaire, « J'ai été mariée les filles, et je sais de quoi je

parle », figurait au cœur de causeries qui avaient lieu les trois quarts du temps dans la salle de bains d'Alice. Au grand dam de Dominique dont l'expérience vis-à-vis des hommes était nulle. Mais question maquillage, et même féminité, elle pouvait également leur en apprendre. C'était aussi une occasion de les draguer sans se cacher, avec des minauderies, des câlineries et des frôlements qui les faisaient sourire et allumaient dans leur œil une étincelle de curiosité. Durant ce temps de paix et de joie les hurlements ne se firent pas entendre, comme si celui ou celle qui les lançait avait choisi de ne pas troubler les festivités. À moins qu'il, ou elle, exerçât maintenant ses talents ailleurs. Ce qui n'empêchait pas Gilles qui avait l'ouïe exercée, de détecter durant la nuit des bruits furtifs qui l'intriguaient, comme des chocs ou des craquements dans le grenier et dans les murs.

– C'est une vieille bicoque qui travaille, raisonnait Alice, ce sont peut-être aussi les rats ou les oiseaux de nuit qui nous rendent visite. Nous sommes à la campagne...

– Peut-être, mais je n'aime pas beaucoup les mystères, surtout ceux qui cachent peut-être un danger.

Bernard Fontanier, éperonné par la curiosité et contraint par des récoltes potagères plus abondantes que prévues, leur rendait de fréquentes visites, chargé de cageots ou de ces paniers en bois qu'il confectionnait lui-même. Il en profitait pour boire un verre de vin à la santé de tout le monde quelle que soit l'heure. « Sans vous déranger, madame Alice » insistait-il en lorgnant la bouteille. S'il avait besoin de prendre les ordres d'Alice sur les semis qu'il était urgent de faire à cause des lunes, il s'arrangeait pour l'entraîner dans le jardin. Il pouvait alors la lorgner à sa guise, « de l'air d'un renard affamé guignant une poule » disait-elle. Sans qu'il soit gêné par le regard des autres. Car dans son dos, et il s'en doutait d'instinct, les jeunes gens faisaient leurs griffes sur la couenne de ce vieux bison. Ils se moquaient presque ouvertement de lui, de son parler bredouillant, de son allure pataude et de ses manières rustiques. Il n'avait pas quitté ses gilets de laine malgré la douceur de l'air et portait toujours ses bottes de caoutchouc. Son béret, de plus en plus verdâtre, laissait passer l'air par une multitude de trous comme s'il avait été traversé par une volée de plombs. Il avait encore grossi et poussait devant lui une bedaine énorme qui débordait largement du pantalon tout en repoussant ses gilets vers le haut. « Une outre gonflée de vin », ironisait Adrien.

– Le pinard ? Ouais, c'est bien ça qui l'engraisse ! avait confirmé laconiquement sa mère lorsqu'Alice était allée chercher des œufs.

Depuis quelque temps, son attitude, cette façon silencieuse et cauteleuse de s'approcher au plus près d'elle, n'inspirait plus confiance à Alice. Il était résolu à lui sauter dessus à la première occasion, estimait-elle. Parfois elle le découvrait juste derrière elle respirant fort. Ou bien il surgissait sous son nez ce qui la faisait sursauter et lui tirait un cri de surprise. Dans les premiers temps de son installation à Villemars les yeux de Bernard ne lui paraissaient pas inamicaux, au contraire. Mais, depuis quelque temps, depuis Noël croyait-elle, ils devenaient subitement fixes, parcourus d'éclairs de méchanceté et de convoitise. Le même regard qu'il avait eu un matin d'hiver en observant Adrien. En fait, il la regardait comme la regarderait un mari trompé.

– Comment ne pas être en rogne quand on est comme lui con et moche et que l'on côtoie toute la journée une femme belle comme toi ? Plaisantait Léo. Peut-être nous en veut-il pour ce que nous représentons d'inaccessible. Et puis, même au cœur du Sahara, il se trouvera toujours deux bédouins pour venir nous observer en douce et sur les deux, un qui nous considérera comme ses ennemis. L'hospitalité, pfft ! Les Corses sont hospitaliers disait-on jadis, aujourd'hui ils vous chassent de leur île à coup d'explosif !

– C'est surtout un ivrogne qui a l'ivresse méchante, analysait Dominique, donc potentiellement dangereuse.

– Peut-être, mais il ne fera rien tant que je serai là, disait Gilles.

On ne le voyait pourtant jamais ivre, mais plutôt entre deux vins. On savait aussi qu'il cognait sur sa mère de plus en plus souvent. « Quand il est soûl, il ne sait plus ce qu'il fait. Il pourrait même me tuer » avait-elle reconnu sans pour autant s'en émouvoir. Malgré cela, il continuait à travailler pour les uns et les autres, de-ci, de-là, à vendre ses légumes et à entretenir le jardin d'Alice avec assez souvent des sillons en zigzagues, avec ou sans son motoculteur. Léo, pendant les discussions, prétendait que le vin faisait partie du folklore rural depuis le fond des âges. La dope du paysan en quelque sorte, et que rien ne se concluait, même aujourd'hui, sans un verre de vin.

– On boit dans nos campagnes parce qu'on y travaille dur, affirmait-il du ton convaincu que prennent les profanes pour parler de ce qu'ils ignorent.

Le lendemain du dimanche de Pâques, André Texier, le propriétaire des champs qui jouxtent la ferme d'Alice, arrêta son tracteur devant le porche et comme il le faisait de temps en temps, entra dans la cour pour saluer la compagnie. Il s'apprêtait à passer les rouleaux dans son champ pour écraser les mottes après le labourage. Il s'agissait d'une douzaine d'énormes tubes d'acier enchaînés les uns aux autres et attelés derrière son gigantesque tracteur. Texier était aussi l'incendiaire qui, l'an passé, avait fait brûler le chaume jusqu'à enfumer la maison d'Alice et sa propriétaire. Venu s'excuser, ils avaient sympathisé. Il possédait l'une de ces fermes isolées, bâties comme des fortins, entre Nids et Villemars. Il était proche de la retraite mais aucun de ses deux fils ne voulait prendre la ferme après lui et cela le tracassait au point d'alimenter régulièrement ses conversations. Comme il était encore tôt pour l'apéritif, il but une tasse de café dans la cuisine en compagnie de Léo et de Gilles. De fil en aiguille, on en vint à évoquer la période d'avant la dernière guerre, époque de tous les changements en Beauce. André Texier ne l'avait connue que par ouï dire, étant trop jeune, mais cette époque le passionnait.

– Je me demande à quoi pouvait ressembler Villemars en ce temps-là ? dit Alice.

– Il ressemblait à tous les autres villages de cette époque, lui répondit Texier. Il y avait du monde dans les fermes, une douzaine, si ce n'est plus, de valets et de domestiques. Principalement à cause des animaux qu'il fallait soigner et à l'habitude que nous avions alors de vivre en autarcie en produisant l'essentiel de nos besoins. Songez, les Texier étaient fermiers depuis sept générations et cela va s'arrêter avec moi. Malheureusement, les jeunes ne veulent plus vivre la vie de leurs ancêtres, trop dure à leurs yeux. Chez mes parents, on employait dix gars et cinq ou six filles. Et des fermes comme la nôtre il y en avait deux ou trois fois plus qu'aujourd'hui. C'étaient des jeunes, des filles et des garçons vigoureux, pour la plupart célibataires. Pour qu'ils puissent se distraire il y avait cinq bistrots, pas moins, rien que dans Villemars. Cinq marchands de vin, car on n'y vendait que du vin rouge et du vin blanc. Du vin ordinaire bien entendu, une piquette acide et imbuvable pour nos gosiers d'aujourd'hui. Dans l'arrière cour de ces marchands de vin, le dimanche, on jouait aux cartes, aux quilles ou au palet. On dansait dans une grange arrangée pour le bal. Car la danse permettait aux garçons et aux filles de se rencontrer, de flirter et plus.

On faisait aussi des gueuletons pour un oui ou pour un non, pour les semailles ou les récoltes, pour les batteries et les fêtes paroissiales, les mariages, les naissances etc. Repas qui se terminaient par des danses, une fois épuisé le répertoire de chansons et de monologues des conteurs, en patois, qui faisaient se tordre de rire les convives. Les hameaux, en ce temps et pas seulement Villemars, explosaient de vie et de gaité. Celui qui avait un petit talent de société, chanteur, musicien ou conteur était toujours invité. Il était considéré comme une star, un vrai comédien en raison de son talent à amuser la galerie. À la veille de la guerre, la seconde, chez les Texier, nous possédions largement plus qu'aujourd'hui. J'ai l'inventaire à la maison. Imaginez : quarante vaches, douze chevaux, quatre cochons, six chèvres, vingt moutons et de la volaille plein la basse-cour, pintades, poules, oies et même paons. En matériel, nous avions une dizaine de charrettes et tombereaux. Plus un cabriolet pour les visites des maîtres chez l'un et l'autre et deux chars à banc pour emmener ces dames à la messe. Ajoutez douze machines agricoles diverses pour soixante-dix hectares de bonne terre à cultiver. Sans oublier le moulin à farine et le four à pain. Nous avions dans notre cour le plus gros tas de fumier des environs. Tous ces animaux, les poules, les lapins et surtout les cochons mangeaient nos restes et nous ne produisions pas le centième des déchets que nous produisons aujourd'hui.

Texier avait oublié son tracteur, ses rouleaux et les mottes qu'il devait écraser. Il s'était installé à table, entouré d'Alice, de Gilles et de Léo devant une bouteille de vin de la réserve personnelle de ce dernier. Il était connu bien au-delà d'Epieds pour son bagou, son humour et ses compétences en matière de patois local. Il aurait fait merveille dans les fêtes au temps de son grand-père, le fameux Texier « bicorné ». Ce Texier avait été surnommé ainsi après avoir chipé le bicorné d'un sous-préfet au cours d'agapes, ce qui lui avait valu quelques ennuis et presque de la prison. Le Texier actuel chantait avec une voix de ténor léger les chansons de Gaston Couté, un natif de Meung chansonnier à Montmartre, mort en 1911 à 31 ans. Un poète oublié au bénéfice de poètes plus gourmés et plus présentables.

– Voici un échantillon de sa production, proposa Texier à Alice qui l'en priait :

"Paraît qu'la Toinon est parti' coumm'bonne
 Pour aller servi' cheu des gens d'Paris
 S'appelle à présent : Mame la Baronne
 Moué, je suis resté bêt'ment au pays.
 Ça ne m'a jamais v'nu dans la caboche
 Ed coller un De par devant mon nom.
 Et pourtant du temps qu'j'étais tout p'tit mioche,
 J'allais à l'école avec la Toinon !...

Léo, qui suivait son idée, avait interrompu la chansonnette pour ramener le conteur sur ce qu'il appelait « l'importance accordée au vin dans le monde paysan » et en particulier chez les Beaucerons.

– Très important le vin, bien sûr ! avait répliqué Texier. Par exemple en juin 40, au moment de la débâcle, l'aventure vaut la peine d'être contée. Les maires des communes beauceronnes qui obéissaient, comme on dit, aux

ordres venus d'en haut, étaient passés quelques jours plus tôt dans les fermes avec des cartes routières de la région. Ils avaient donné les itinéraires d'évacuation ainsi que les points de ralliements pour le rassemblement des convois. Des itinéraires et des cartes à des gens qui, pour la plupart, n'avaient jamais quitté leur patelin et leur ferme ! Ils se voyaient ces braves s'en aller tous ensemble s'installer dans les paradis du Sud. Paradis qu'ils supposaient commencer juste après Tours. Dans leur sagesse, ils leur avaient conseillé d'emporter de quoi boire en abondance, car il faisait sacrément chaud. Ainsi, la première chose que les paysans installèrent sur les charrettes, ce ne furent pas les vieilles ou les vieux agrippés à leurs cannes. Ni les gosses, encore moins les femmes, même grosses, pas plus que les meubles, les armoires ou les grandes tables pour vingt, non ! Ce qu'ils ont chargé d'abord, c'est le tonneau de vin. Lui tout seul, au milieu de la charrette, comme un roi en voyage. Bien calé par des madriers, la chantepleure facile d'accès et tout à côté un seau plein d'eau, avec une douzaine de verres dedans mis à rafraichir.

Mon grand-père, maître Texier « bicorné », qui dirigeait la ferme à cette époque et les valets, enfin ceux qui n'avaient pas été mobilisés, s'étaient mis en route de bonne heure. Le convoi d'une dizaine de charrettes allait cahin-caha, au pas des percherons par des chemins à peine empierrés et dans une chaleur de four. Les gorges s'assèchent vite quand on marche sous le soleil en pensant à sa maison déserte et à ses animaux abandonnés. Aussi, verre après verre et avant même d'arriver au rendez-vous du maire, les trois quarts des hommes étaient soûls comme des conscrits. Soyons juste, il y avait aussi quelques femmes qui avaient de la peine à marcher droit et à reconnaître leur main gauche de leur main droite. Mon grand-père devait mener son monde à un carrefour avant Bacon, sur la route de Meung. Comme ils n'avaient guère l'habitude de voyager et avec ce vin qui embrouillait les panneaux routiers, ils se sont retrouvés dix kilomètres en amont, mélangés aux Belges qui descendaient eux aussi vers le sud. Naturellement, les Français ont invité les Belges à se désaltérer, tant et si bien que les Panzers les ont dépassés, après avoir fait dégager la route à coups de canons.

Quand le tonneau fut vide, ce qui fut vite arrivé, le convoi fit demi-tour et tout le monde est rentré à la maison. Ils s'en retournèrent en compagnie de deux familles belges dont les hommes et les femmes ronflaient dans un tombereau et d'un gamin de douze ans qui avait perdu ses parents. Un

couple de Belges avait un bébé de quelques mois, le futur père de Bernard, qui se tuera plus tard, alors qu'il était saoul comme un cochon dans un accident avec un tombereau. Le dernier tombereau à chevaux du coin. Dans l'affolement du départ, mon grand-père avait oublié l'une de ses domestiques. Une vieille fille qui allait sur ses cinquante ans et qui devait se trouver dans le poulailler au moment du départ. Ils l'ont retrouvée cachée dans une armoire, une grande lingère en noyer qui tenait presque tout un mur. Elle était tapie derrière des piles de draps et elle tremblait si fort en entendant marcher que ses sabots s'entrechoquaient comme des castagnettes. Elle s'est mise à piauler et à appeler au secours quand les valets ont ouvert la porte de la lingère. Elle pensait qu'il s'agissait des boches et elle craignait pour sa vertu. Vous pouvez imaginer les plaisanteries plus tard. Après ça, tout le monde s'est remis au travail, comme si de rien n'était, non sans avoir refait le plein du tonneau. C'est comme ça que l'on a fait la guerre en 40 dans Villemars et ses environs. Rien à voir avec les petits chasseurs de 1870, du Régiment de marche Loire, d'Aurelle et de Chanzy. Ceux-là se sont battus comme des diables contre les Prussiens ici, chez vous Alice, dans votre cour, dans les champs alentour et dans les rues d'Epieds, maison après maison. Jusqu'à la victoire de Coulmiers. Une bataille qui a sauvé le pays, car Paris était alors assiégé. En regardant bien, il y a encore quelques bicoques dans le coin qui portent des traces de roussi et des restes de mitraille dans leurs murs.

La jeune génération, continua Texier, a tendance à considérer les anciens comme des imbéciles au prétexte qu'en leur temps ils ne partaient pas en week-end à la neige et qu'ils chantaient, dans leur jeunesse, des chansons à faire pleurer un veau, style « Les roses blanches ». Rien à voir avec le hip-hop, la fumette et le gang bang. On aime rire en Beauce mais on aime aussi ce qui est triste. Ce paysage plat qui nous entoure engendre la mélancolie autant qu'il provoque la misère. Car on n'est pas riche dans le coin, les céréales, bien qu'elles soient indispensables à la vie ne se vendent pas chères, comme tous les produits de première nécessité. Alors on est économe et même avares. Ma mère, tout comme ma grand-mère, étaient capables de veiller à l'éducation de leurs cinq ou six enfants, de conseiller et de diriger le jardinier, car le potager et le verger étaient sous leur responsabilité. Elles commandaient aussi une demi-douzaine de servantes et surveillaient les dépenses de la ferme au sou près. Elles avaient de sérieuses

et enviables connaissances dans tous les domaines. Des savoirs pratiquement perdus aujourd'hui.

– Par exemple ? demanda Dominique.

– Par exemple, elles savaient soigner les gens à condition que ce ne soit pas trop grave. Je me souviens encore des noms pittoresques de leur pharmacopée pour les avoir lus sur de vieux registres : amadou moelleux, bourrache, créosote, liquide de Labarraque, onguents de la mère Thècle, sels de Glauber. Une trentaine de produits étaient rangés, avec les verres à ventouse, les lancettes à vaccine, les bouteilles pour recevoir le lait qui s'échappe des seins des jeunes mères, car on ne perdait rien, les irrigateurs et autres bidules dans une armoire fermée à clef. Clef qu'elles étaient les seules à détenir. Le médecin n'entrait chez elles que lorsque leur science ne suffisait plus, et bien souvent trop tard. Elles savaient aussi fabriquer de la bière de ménage, du savon ordinaire, du savon à barbe et de la piquette pour l'été. Elles savaient engraisser et plumer convenablement les oies, faire la cuisine du cochon aussi bien qu'un charcutier de nos jours. Elles produisaient leur beurre et leurs fromages, qu'on gardait au frais l'été au fond du puits ou dans la cave. Elles savaient comment conserver les fruits durant l'hiver et saler les viandes pour les conserver, préparer des cuisines pour des tablées de vingt personnes, trois fois par jour et tous les jours. Elles étaient capables de remplacer au pied levé la bergère ou la fille de basse-cour, elles savaient filer la laine, écrouir le lin, tondre et castrer les moutons. Toutes choses qui dépassent nos jeunettes d'aujourd'hui de cent brasses.

Mes filles, élevées pourtant dans le milieu, ne savent bêtement que ce qu'on a bien voulu leur apprendre dans l'école du gouvernement. C'est à dire rien ou trois fois rien. Ou alors une science commune aux villes et aux campagnes qui ne sert, fondamentalement, qu'à justifier le salaire des professeurs. À l'époque dont je vous parle, chère Alice, la paysannerie était sous le commandement des femmes. Elles détenaient le vrai savoir, un savoir profond et utile, et avec ce savoir elles possédaient le pouvoir, naturellement. Ces féministes d'alors géraient leurs fermes comme une entreprise dont le but était avant tout de nourrir ses gens. Les hommes, ma foi, obéissaient et faisaient marcher leurs muscles. Pourvu qu'ils aient de temps en temps un petit coup de rouge, le fricot prêt à temps et un bécot pour les stimuler... Si elles disposaient des connaissances nécessaires pour évaluer avec sérénité les besoins à courts et moyens termes de leur

exploitation, il leur a manqué une vision à long terme. Elles auraient dû regarder du côté de l'Amérique. Elles y auraient vu le rendement, les semenciers, les tracteurs, la spécialisation du monde agricole. Mais personne ne pouvait alors les renseigner.

On se suffisait mais on ne produisait pas assez pour alimenter les villes qui grossissaient chaque jour un peu plus. C'est pour elles, pour les nourrir ces villes où se rassemblaient les cohortes d'ouvriers et leurs familles, pour leur donner du pain, du lait et de la volaille qu'il a fallu changer nos manières de vivre. Aujourd'hui, contrairement à ce que vous pensez monsieur Léonard, on ne boit plus guère de vin rouge en dehors des repas, et les marchands de vin ont presque partout disparu. Bientôt on sifflera des jus de fruit ou même du coca-cola, installés comme des pachas dans des tracteurs de huit cents chevaux, climatisés et insonorisés comme des Cadillac. Ils ne seront plus bons, ces paysans, qu'à semer des graines dont ils ignoreront l'origine et même ce qu'elles produiront en fin de compte. C'est déjà commencé et comme vous le savez, on ne prépare plus nos semences nous-mêmes depuis belle lurette. On les reçoit d'usine, barbouillées de poison pour insectes et mulots, dans des containers hermétiques. C'est pour conserver un certain standard de qualité, nous dit-on. Mais il reste encore quelques personnes de la vieille époque, qui en sont restées au temps des percherons et des tas de fumier. Et du treize degrés, du Mascara, que Jeantot, le dernier marchand de vin d'Epieds fait venir spécialement pour eux. La famille Fontanier est de celles-là. Le progrès qui était pressé de s'installer dans notre Beauce est passé à côté d'eux sans s'arrêter, il ne les a même pas remarqués. Texier but une ample gorgée de bordeaux. Alice en profita pour poser sur la table du jambon, des rillettes, du saucisson, du poulet froid, du pain et trois bouteilles de vin de Bourgueil.

– À table tout le monde, appela-t-elle en secouant une cloche à vache que Mireille avait trouvée dans la remise. Vous aussi monsieur Texier vous déjeunez avec nous.

La discussion reprit. On en était au cas de Bernard Fontanier.

– Le Bernard c'est, dans son genre, un savant qui en connaît un rayon sur la topographie du pays et plus encore sur le monde souterrain, dit Texier. Tout jeune, au lieu de s'amuser avec les autres gamins, il passait son temps à vagabonder dans les gouffres, ces cavernes naturelles creusées dans le calcaire du sous-sol par la mer il y a des millions d'années. Il explorait aussi les carrières de pierre et leurs galeries qui s'étendent sous Villemars,

Pressailles et ailleurs. Il a même découvert, paraît-il des caves appartenant à d'anciens sites gaulois ou romains, car la Beauce est cultivée depuis longtemps, cinq ou six mille ans. Les Gaulois avaient même inventé une sorte de moissonneuse mécanique pour le blé, une plate-forme munie de lames de faux qu'ils poussaient devant eux. On trouve aussi des sites Sarmates, Vandales et Alains, témoins les villes et villages de Sermaises et d'Allainville vers Pithiviers.

Pour en revenir à Bernard, son grand-père qui était instituteur à Bruxelles, après la débâcle est venu s'installer à Nids, comme épicier. Durant ses loisirs il a mené toutes sortes d'études sur Nids, Villemars et ses environs ainsi que sur les souterrains qu'il explorait progressivement et méthodiquement. Douze gros cahiers de relevés topographiques, de recherches toponymiques, de notes de travail ; Bernard me les a montrés un jour. Il avait même redécouvert des dolmens que l'on prenait pour des tas de cailloux et des fossés mérovingiens que l'on croyait être des tranchées de la guerre de 70. À force de descendre au fond des gouffres et de galoper dans les souterrains en compagnie du grand-père, de trouver des poteries, des écuelles, de la vieille monnaie par-ci, par-là, le jeune Bernard s'est mis dans la tête qu'il y avait un trésor quelque part. L'or des Romains, c'est comme ça qu'il appelle ce trésor, quand il veut bien en parler car il est peu loquace à ce sujet. Dame, il ne veut pas qu'un autre trouve avant lui. Pourquoi des Romains ? Mystère. Les historiens locaux supposent qu'au temps des grandes invasions, au 3^{ème} et 5^{ème} siècle quand les Germains et les Uns ont saccagés le pays, les habitants, des gallo-romains riches auraient enterrés des tonnes de bijoux, vaisselles et monnaies avant de se faire trucher. Reste à savoir où.

Bref, en relisant les écrits du grand-père, Bernard s'est mis dans la tête que tout ce galimatias cachait le chemin qui menait aux magots et qu'il fallait juste en comprendre le sens. Vous me croirez si vous voulez, depuis plus de trente ans il fouille sous terre comme une taupe. De plus en plus mollement tout de même, car avec sa bedaine, les souterrains qui ont été taillés par des crève-la-faim sont souvent trop étroits pour lui. Alors son trésor, maintenant, il le cherche plutôt au fond des bouteilles.

– Vous nous avez dit que son père avait eu un accident de tombereau, dit Gilles. Comment est-ce arrivé ?

– Il a de qui tenir le Bernard en fait d'hérédité. Son grand-père, entre deux lignes d'écritures et deux ventes de camembert, buvait comme un trou et son

père plus encore. Ils étaient tous les deux comme un de ces fichus gouffres qu'ils repéraient si bien dans les champs et dans lesquels on pourrait déverser la Loire sans les remplir. C'est à cause du pinard que le père de Bernard a eu son accident avec un tombereau. Il était si saoul ce jour-là qu'il a plongé sous les roues au lieu de grimper sur le banc. Sans que l'on sache pourquoi, l'attelage s'est mis à avancer alors qu'il prenait appui sur le tablier pour grimper. Il a loupé le tablier, a lâché les harnais et son pied a ripé du marchepied. Le tombereau était chargé à ras bord de cailloux, de ceux qui remontent du sol et que l'on ramasse dans les champs à la fin de l'hiver. La roue l'a coupé en deux, ou peu s'en faut. Il faut se méfier des chevaux, on les croit immobiles et calmes, mais pour un oui ou pour un non, une peur, ils avancent sans prévenir. Ces bourrins-là se sont affolés en reniflant l'haleine du gars, à ce qui s'est dit dans le pays. Coupé en deux ! Le vieux après ça, s'est mis à boire plus encore. Il est mort en voyant valser les éléphants roses dans son épicerie.

– Il en avait de la chance de voir des éléphants roses ! Je voudrais bien en voir valser, moi ! s'écria Frédéric.

– T'as bien le temps, mon garçon, sourit Texier.

– A-t-on cultivé la vigne en Beauce ? demanda quelqu'un.

– Pas à ma connaissance, mais rien n'est impossible en la matière. Ici ce sont les céréales, le régime des pluies, le climat et la terre leur conviennent. On peut d'ailleurs en dire de drôles sur le climat de Beauce. À une quinzaine de kilomètres d'ici en allant sur Péronville, sur le mur de façade de la petite église de La Chapelle-Onzerain, quelqu'un qui n'a pas laissé de signature, a gravé, sur une grande pierre plate au-dessus du porche, une phrase curieuse concernant la pluie. Je vous la donne telle qu'elle peut être lue : « An 1857, il a été 149 jours sans de l'eau tombée du 5 avril au 8 septembre. Brouillard le 29 juin et le 28 juillet ».

– Le réchauffement planétaire ? avança Adrien.

– Peut-être, mais alors il ne date pas d'aujourd'hui ce réchauffement. Cent-quarante-neuf jours de sécheresse, cinq mois sans une goutte d'eau ! Et deux jours de brouillard en plus ! La terre rendait au ciel ses dernières gouttes. La Beauce, cette année-là n'a pas donné un seul grain de blé et beaucoup de fermiers ont été ruinés. Peut-être cela a-t-il aidé à la création des Chambres d'agriculture et à la mise en place des assurances quelques années plus tard ?... Quand on pense qu'aujourd'hui le moindre écart de température est interprété comme le signe d'une catastrophe à venir !...

– Y a-t-il des spécialités curieuses dans la région, une recette célèbre par exemple ? demanda Alice.

– Pas que je sache. Vous savez, la nourriture dans les fermes c'était surtout du cochon et des patates matin, midi et soir. À part la tarte des sœurs Tatin de Lamotte-Beuvron et encore ce n'est plus en Beauce, le pays n'a pas de tradition culinaire. Mais je ne veux pas que l'on dise que le blé ne sert qu'à faire du pain, des nouilles et des galettes, aussi Alice je vais vous donner la très vieille recette de la soupe au blé, recette que l'on attribue à monsieur de Vauban. Pourquoi à lui et pas à son cuisinier ? Affaire de célébrité, je suppose ! Voici donc la recette : Faites tremper une livre de bon blé à farine bien de chez nous dans de l'eau bouillie, pendant une nuit. Le lendemain jeter l'eau et en remettre de la propre, faites bouillir jusqu'à ce que le blé crève. Otez l'excès d'eau puis écraser le blé à la cuillère, comme pour les pois. Prenez ensuite un bon morceau de lard, coupez-le en lardons et faites-le fondre avec un oignon, ou du poireau, ajouter la ciboule et les herbes que vous voudrez, coupées menues. Salez. Fricassez avec le lard fondu puis versez sur le blé. Faites bouillir le tout un peu de temps et la soupe est prête.

– Et c'est bon ? demanda Léo.

– Bof, elle tient au ventre et vous coupe la faim. Une bonne soupe de soldat en campagne, quand on ne trouve que du blé en grain et pas de farine pour faire le pain ou la galette... Maintenant, il faut que j'aille travailler, sinon ma femme va me sonner les cloches. Comme vous voyez, c'est encore et toujours elles qui commandent.

Peu de temps après ces mémorables vacances, disons un mois ou deux plus tard, Adrien proposa de rassembler les antiques machines agricoles que Gilles et lui avaient repérées dans les fermes au cours de leurs promenades en VTT. Machines qui pourrissaient dans les arrières cours ou au fond des hangars. Ils voulaient sauver de la rouille, en les rendant présentables et même en état de fonctionner, les brabant, botteleuses, faucheuses, moissonneuses et batteuses du temps de la traction animale.

– Ce n'est pas la place qui manque chez nous pour les retaper et les mettre à l'abri, admit Alice.

Ils rendirent donc visite aux agriculteurs concernés et la plupart acceptèrent de bonne grâce de se séparer de ces ferrailles qui, finalement,

les encombraient. Certains proposèrent même de les transporter. La plupart dataient du début du 20^{ème} siècle et quelques autres, plus rares, du milieu du 19^{ème} siècle. Pleines d'excroissances métalliques, manivelles, leviers et crochets installés à la va comme je te pousse, ces machines étaient pourvues de longs membres articulés et griffus qui se pliaient et se déplaçaient comme des pattes d'insectes. Elles avaient été fabriquées par des forgerons dont le « design » ou même la rationalité, n'était pas des plus importants. Pour Adrien, elles avaient la séduction et la beauté simple et brute des percherons et bœufs musculeux, qui les halaient jadis. Elles faisaient rêver aussi à des temps disparus, les plus beaux comme toujours, visibles encore sur ces cartes postales fanées et bistres affichées dans la mairie d'Epieds. Dans ces cartes, l'homme et son labeur tenaient une place centrale. Même si le dénuement, visible chez certains paysans de cette époque n'était guère éloigné de celui qui régnait dans les bagnes de la République ou dans les taudis ouvriers d'Angleterre de l'époque de Dickens.

– On fera un musée pour les touristes, l'été prochain, déclara Mireille, quand toutes les machines seront réparées.

– Je mettrai la casquette de Gilles et je ferai visiter avait ajouté Frédéric. On fera payer cinq francs l'entrée. C'est maman qui tiendra la caisse...

– Vous avez vu beaucoup de touristes en Beauce ? demanda malicieusement Alice.

– Ils viendront quand ils sauront, prophétisa Gilles avec un sourire en direction de Mireille.

Un râteau-faneur mécanique, cadeau de Texier, fut parmi les premières machines mises en place, et l'une des plus extraordinaires. « Faner, écrivait Madame de Sévigné est la plus jolie chose du monde, c'est retourner le foin en batifolant dans une prairie ». Avec cette mécanique, il est vrai, on le retournait facilement et rapidement, mais sans batifoler exagérément. On fanait jusqu'au séchage complet du foin, puis toujours avec cette même machine, on le rassemblait en lignes avant de le mettre en bottes afin de constituer les réserves de nourriture indispensables aux bêtes en hiver. Ce râteau-faneur avait été fabriqué en 1902 par un mécanicien-charron de Patay. « À guère plus de cinq ou six exemplaires, affirma Texier qui prétendait détenir le seul survivant. Peu de fermes possédaient en ce temps assez de prairies et d'animaux pour rentabiliser ce genre de matériel forcément couteux. »

Large de quatre bons mètres et haut comme un homme, il ressemblait à une formidable mâchoire d'acier, armée, en haut comme en bas, de plusieurs dizaines de dents courbes, longues et pointues comme des épées. Ces dents étaient encore brillantes, forgées qu'elles avaient été dans un bon acier traité et trempé que la rouille n'avait pas touché. Ils rangèrent la machine dans l'ancienne étable afin de la remettre en état et la nettoyer. L'étable, lieu du futur musée, accolée à la maison d'habitation, était suffisamment vaste pour y installer les machines futures du « Musée Agricole ». Grossièrement pavée de pierres plates ramenées des champs, elle s'ouvrait comme c'est toujours le cas sur l'arrière du bâtiment comme sur le devant. Ceci afin de faciliter la sortie du fumier et le nettoyage. Alice, de la fenêtre de sa chambre aurait pu grimper sur son toit tout proche. Dans les premiers temps, elle avait imaginé d'ouvrir une porte communicante et de l'aménager pour y installer des chambres d'amis. Mais elle avait vite abandonné le projet devant le montant des devis.

Haute comme une chapelle, l'étable avait hébergé une vingtaine de vaches au moins, si on s'en tient aux anneaux destinés à les attacher. Ses poutres de chêne plus que bicentenaires, compliquées et massives, et comme souvent récupérées sur des bâtiments démolis, étaient tapissées d'immenses toiles d'araignées solides comme des épaisettes. Après le départ des vaches, les litières et le fumier avaient été retirés et les seaux et trépiers destinés à la traite laissés sur place. L'odeur ammoniaquée du fumier y flottait encore et prenait à la gorge dès le portail franchi. Les crèches, ou mangeoires, en bois brut, dont quelques-unes avaient conservé une luzerne qui tombait en poussière, étaient encore en place le long des murs, avec les auges à eau. L'étable avait ensuite servi de dépotoir. Un amas de planches noircies par le temps, de vieilles portes aux montants brisés, de poteaux pour dresser les séchoirs à maïs, de vieilles cages à lapin démantibulées s'empilaient sur le sol et contre le mur du fond. Quatre solides échelles de diverses hauteurs, en chêne à peine équarri, de celles qui étaient utilisées pour monter les sacs de grain dans le grenier, étaient encore dressées contre le mur mitoyen, celui qu'Alice voulait faire percer pour ses chambres d'amis.

Devant l'ampleur du nettoyage, Gilles et les enfants se contentèrent pour loger le râteau-faneur et deux brabants, de débayer une zone près de l'entrée de l'étable. Ils avaient cependant commencé à trier ce qui était à jeter et ce qui pouvait être réutilisé.

– On fera à la Saint-Jean un feu de joie de toutes ces cochonneries, dit Gilles. On conservera juste les râteliers et les mangeoires comme témoignages. Tout ça, murs sol et mangeoires bien nettoyés au jet et désinfectée, fera de l'étable un musée convenable.

– Les gosses, dans le temps, dormaient dans les crèches, au-dessus des animaux. J'ai connu ça, moi, intervint madame Fontanier qui était venue jeter un coup d'œil au futur musée. J'étais petite, quatre ou cinq ans mais je m'en souviens bien. On grimpait dans les râteliers des chevaux quand ils avaient mangé et on accrochait nos sabots au plus haut sur les montants des échelles pour pas qu'ils se fassent les dents dessus. On dormait sur du foin bien tassé, en chemise, avec juste une couverture. On avait chaud en hiver au milieu des bêtes, mais il fallait avoir le sommeil lourd pour ne pas trop être incommodé par leurs crottes et le bruit qu'ils faisaient. En été on dormait plutôt dans les granges, à même la paille.

– Avec les araignées ? s'exclama Frédéric.

– Ben oui, avec les araignées. Elles ne sont pas méchantes. Elles sont juste là pour attraper les mouches. À chacun sa manière de vivre mon garçon. Tu manges bien des sauterelles, toi !

- C'est vrai, maman ?

– Pas à ma connaissance...

Alice, avait tenté de deviner de quelles sauterelles il pouvait bien s'agir. Elle se souvint alors de ce jour où madame Fontanier était entrée dans sa cuisine pour lui porter le poulet qu'elle avait commandé. Ils étaient à table et ils décortiquaient des crevettes. La commère avait eu un haut-le-corps en voyant ces bestioles inconnues. Dégustée, elle si bavarde d'habitude, était sortie en hâte sans avoir pipé mot. C'était probablement ça, les fameuses sauterelles...

L'installation du musée fut suspendue pour quelques jours, le temps pour Gilles de s'envoler pour une mission vers les îles Kerguelen, au sud de l'océan indien. Il allait ravitailler en vivres et en matériels les scientifiques français qui y étaient établis. Un travail de routine qu'il avait déjà fait plusieurs fois mais qui allait le tenir éloigné tout ce qui restait du mois de mai et une bonne partie de juin. Le samedi qui suivit son départ, la bête mystérieuse que l'on croyait calmée, voire disparue depuis la nuit où le pilote était parti à sa recherche, se remit à hurler. Un cri désespéré et étouffé, comme lointain. Une sorte de râle. Alice était seule dans sa chambre. C'était une soirée très douce avec à peine de vent d'ouest qui sautillait comme s'il cherchait un angle d'attaque, Elle venait d'éteindre la lumière après avoir terminé de lire les dernières pages d'un dossier qu'elle avait ramené de Paris. Elle sauta vivement de son lit et ouvrit sa fenêtre sans rien apercevoir, une fois de plus.

Le lendemain soir, allongée sur la banquette devant la cheminée où brûlait un feu léger, elle posa sa tête sur les genoux d'Adrien. Mireille et Frédéric dormaient dans leur chambre. Le silence profond, comme d'un monastère, régnait sur la Beauce. Seul s'entendaient le crépitemment du feu de noisetiers, qu'Alice avait voulue pour l'ambiance, et la respiration de l'un et de l'autre.

– Dire que les garçons de mon âge s'étiolent en rêveries et en désirs refoulés... Ou répètent avec des gamines des scènes de films pornos dont ils se gavent, murmura Adrien en caressant le cou d'Alice... J'aurais eu, grâce à toi, la plus belle des adolescences. Je ne peux m'empêcher de remercier la Providence, et mon père, de m'avoir permis de rester près de toi. Quand je pense au jour où je suis entré dans la salle de bains, je me demande encore aujourd'hui quelle force têtue m'y a poussé.

– Je me demande aussi pourquoi je ne t’ai pas chassé à coups de balais, au lieu d’accepter que tu me tournes et retournes comme l’un de tes fossiles d’ammonite.

– Parce que tu n’avais pas de balais dans ta baignoire, peut-être... Mais fossile ! Quelle comparaison ! Toi si fraîche et si jeune. Tu n’es pas un caillou, mais un diamant. Un diamant qu’on ne se fatigue pas de contempler et de caresser, mais un diamant qui risque de vous brûler les yeux et le cœur, si on n’y prend garde... J’étais ce jour-là comme halluciné. Une voix, celle du diable probablement, qui couvrait le grondement de mon sang dans mes oreilles me disait d’y aller franchement, d’ouvrir cette porte et de marcher droit sur toi. Je suis resté pourtant planté devant ta porte plusieurs minutes. Je te savais dans l’eau, je t’entendais barboter et tu étais nue, forcément. Alors d’un coup, je me suis décidé et voilà.

– Et voilà, comme tu dis, murmura Alice. Moi non plus je ne regrette rien tu auras été ma plus belle expérience et puisque le vin est tiré, finissons la carafe ! Ferme les portes à clef, caresse-moi et fais-moi l’amour, mon Adonis, là sur le tapi devant le feu. Comme dans les films pornos, justement.

Alors qu’ils s’embrassaient, ils entendirent des bruits qui paraissaient provenir de dessous la terre, et même de dessous l’âtre. C’étaient des successions de chocs et de raclements, comme si un gros animal fouissait et cherchait son chemin sous la cheminée. Alice prit peur et s’écarta vivement d’Adrien, lequel tendit l’oreille, guère rassuré lui aussi.

– Drôle de raffut, grogna-t-il. Probablement un éboulis à moins qu’il s’agisse de l’effondrement, par petits bouts de l’un de ces maudits souterrains. Dès demain je chercherai une entrée et ce sera bien le diable si je ne parviens pas à cet endroit précis.

– Ne va pas te faire ensevelir. Laisse tomber le souterrain, souffla Alice à son oreille et termine ce que tu as commencé.

Vers minuit les bruits qui s’étaient espacés cessèrent tout à fait pour faire place à des glapissements de chiot auxquels se mêlaient imprécations, ricanements et exclamations tout à fait humaines, qui comme d’habitude, semblaient provenir à la fois de la maison et du dehors. Mais cette fois, il n’y avait plus de doute, il s’agissait bel et bien d’un rôdeur, d’un voyou qui les espionnait.

– Il cherche à nous faire peur, gronda Adrien. Peut-être pour nous faire déguerpier. Reste à déterminer pourquoi nous devrions partir. Ce salaud se

méfiait de Gilles mais maintenant qu'il est loin, il reprend du poil de la bête, c'est le cas de le dire. En tout cas ce ne peut être que quelqu'un de Villemars ou des environs proches... À moins que ce soit un remake de La Belle et la Bête. On connaît La Belle, reste à découvrir la bête... Et si on la découvre que peut-on lui faire ? Pousser des hurlements la nuit n'est pas condamnable.

– Sauf s'il y a nuisance, et encore, soupira Alice.

Jusqu'à présent, ils avaient vécu avec ce gêneur sans trop d'inconvénients. Il se manifestait épisodiquement sans les empêcher de dormir ou de vaquer à leurs occupations. Mais, à la suite de cette soirée, il mena pendant le weekend où ils étaient là, un fort et violent tapage et durant de longues périodes, comme jamais cela ne s'était encore produit. Si bien qu'Alice de retour à Paris, et dès le lundi matin, estima, après avoir pris l'avis de Léo, que le rôdeur dépassait maintenant les bornes permises et qu'il était temps d'agir avec fermeté. Sans mentionner toutefois à quelles occasions il s'était manifesté,

– Le plus simple c'est de confier l'affaire aux gendarmes, suggéra Adrien.

– Malheureusement, il ne fait rien de répréhensible, confirma Léo qui était venu dîner avec eux. Les gendarmes se contenteront de noter votre plainte. Et si, comme je le crois, il est originaire de Villemars, de Nids ou de Pressailles, il repèrera vite les pandores. Il se tiendra tranquille durant le temps où ils seront sur place pour enquêter, si l'envie leur prend d'enquêter. Il faut agir seuls et sans trop attendre.

Alice et Adrien décidèrent donc de le démasquer avec la ferme intention de l'obliger à cesser ses manœuvres, par la diplomatie ou par la menace si nécessaire. Ils écartèrent Léo et Dominique qui proposaient leur aide en disant, comme madame Fontanier, « Ici, on règle nos affaires entre nous ». Le vendredi matin, elle acheta dans Paris une carabine d'un modèle courant, de calibre 9mm et une poignée de cartouches chargées aux petits plombs pour les moineaux ainsi qu'une boîte de cartouches à balles. Elle acheta aussi deux puissantes torches électriques. Elle n'avait pas l'intention d'utiliser la carabine sauf si elle s'estimait menacée. L'arme était rassurante mais peu dangereuse, sauf à bout portant. Ils partirent pour Villemars de bonne heure le samedi.

– Si on ne le coince pas, ou si on ne lui fait pas fermer sa gueule cette nuit ou la nuit suivante, jura-t-elle à Adrien, alors que l'un et l'autre

s'entraînaient au tir à l'autre bout de la cour, on ira à la gendarmerie de Patay ou de Meung. Et tant pis si ce soir ou demain on lui farcit le cul de plombs pour le passereau... et le corbeau. L'affaire a assez duré.

Ils avaient compris que le personnage se manifestait plutôt tard dans la nuit et jamais dans la journée. Ils avaient deviné aussi que la jeune femme était à la source des manifestations et que les hurlements et les plaintes de l'individu représentaient une forme de révolte et l'expression d'une intense frustration. En particulier lorsqu'elle faisait l'amour avec Gilles ou Adrien. Elle décida donc de servir d'appât, de faire la chèvre.

– Cet enfoiré nous voit et nous entend, affirma Adrien. Je ne sais pas comment il s'y prend mais le fait est là. À mon avis si ce n'est pas ce gros porc de Bernard, je veux bien me faire moine. Tout concourt, sa connaissance des souterrains, cette espèce d'idolâtrie qu'il a pour toi et sa stupidité naturelle.

– Cela t'ira très bien de te faire moine et de faire vœu de chasteté, répondit Alice. Il n'est certainement pas le seul à connaître les souterrains. Les gosses du pays les ont certainement explorés, à l'insu des parents. Mais je pense comme toi qu'il s'agit d'un homme.

À la nuit tombée, elle coucha les enfants puis monta dans sa chambre suivie d'Adrien. Cependant, rien ne se passa comme prévu. Crispée par l'idée de se savoir observée ou écoutée par le rôdeur, Alice ne parvenait pas à se détendre. Adrien ne fut guère plus brillant. Le contexte ne se prête pas à la gaudriole, soupira-t-il. Ils jouèrent pourtant la comédie du mieux qu'ils purent. Puis en petite culotte, assise devant sa coiffeuse et sans hâte, comme elle le faisait chaque soir avant de prendre son bain, elle se démaquilla, tandis qu'Adrien somnolait sur le lit. Il lui sembla entendre soudain quelque chose se détacher dans l'étable, à sa gauche. Un objet, un caillou probablement, suffisamment gros pour faire du bruit roula quelque part, derrière le mur de sa chambre. Il heurta d'autres objets, et ricocha tout en produisant un son mat et étouffé. Il disparut loin sous ses pieds, comme si le caillou avait atteint le fond d'une faille. Elle se leva d'un bond et regarda autour d'elle le cœur emballé par la peur.

– Tu as entendu ça ? demanda-t-elle à Adrien. On dirait que quelque chose est tombé dans l'étable, une pierre ou un gros morceau de bois.

– Je vais y aller voir, répondit-il en s'habillant.

En attendant son verdict, Alice décida d'inspecter attentivement les murs de sa chambre. Plâtrés irrégulièrement par un artisan local, le plâtre s'était

fissuré en de nombreux endroits. Elle ignorait ce qu'elle devait chercher mais elle ne devait rien négliger. Vu l'âge de la baraque, deux-cents ans au moins, il n'était pas étonnant que des pierres puissent se détacher des murs, pensa-t-elle. « Rien de grave, avait assuré Gilles en parlant des fissures, l'enduit a été taloché à même les pierres, sans béton au préalable pour assurer l'accrochage. On le refera plus tard. » Alice masquait ces fentes disgracieuses par des dessins, des photos ou des aquarelles en attendant. Durant son inspection, elle ne vit rien de particulier, aucun morceau de plâtre, aucune décoration n'était tombée. C'est peut-être normal cette pierre qui tombe, le sol a peut-être bougé sans que l'on s'en rende compte.

Soudain prise de panique à l'idée que le bâtiment puisse se déplacer sans qu'elle s'en aperçoive, elle serra les dents et se retint de hurler. « Pas d'hystérie, Alice, s'il te plait, grinça-t-elle à voix haute, ce n'est pas le moment ! »

En frissonnant et avec répugnance, elle s'approcha de la portion de mur suspecte. Le nez collé contre le plâtre, à demi-nue et dressée sur la pointe des pieds, elle en palpa les aspérités avec prudence. Comme si elle s'attendait à les voir tomber en miettes ou à se transformer en larve répugnante. Elle se força à respirer par le ventre, le plus calmement possible, bien à fond et lentement. Elle parvint à dominer tant bien que mal son envie de plonger sous le lit ou de prendre la fuite. Maintenant, assise sur son lit, les cuisses soudées par la peur, elle avait la sensation épouvantable, et neuve, d'être observée comme une proie. Excédée, elle se leva pour coller son oreille contre le mur, à l'endroit d'où l'objet, pierre ou autre chose, semblait s'être détaché l'instant d'avant. Elle crût entendre alors un bruit râpeux, comme si quelque chose de rugueux frottait le long du mur. Plus exactement comme si un gros animal se hissait lentement et avec effort en s'accrochant aux moellons le long de la muraille.

Elle imagina un vide, entre deux épaisseurs de mur, et tout un monde grouillant qui s'y tiendrait caché. Un monde d'animaux suceurs de sang qui montaient des profondeurs de la terre, échappés de ces gouffres obscurs et des souterrains qui serpentent peut-être sous sa maison. C'est eux qui hurlent la nuit et s'apprêtent ce soir à nous sauter à la gorge, se dit-elle la bouche sèche. Elle se recula en tremblant. Puis elle se secoua. Je deviens folle, il faut que je me ressaisisse. Le plafond n'était pas très haut et elle se contenta d'examiner le mur dans sa partie la plus élevée en grimpant sur une chaise. Elle ne vit rien d'anormal. Malgré qu'elle soit vêtue de sa seule petite culotte, elle était couverte d'une pellicule de sueur. Une transpiration

dont elle sentait parfois le ruissellement brusque sous ses aisselles. Que se passe-t-il donc dans cette baraque de merde ? Et Adrien qu'est-ce qu'il fabrique ?

Elle enfila l'un des tee-shirts d'Adrien et se pencha par la fenêtre. Elle regarda à gauche et à droite pour le cas où quelqu'un serait monté sur le toit à l'aide d'une échelle. Tu as peur qu'un Roméo te kidnappe peut-être ? Elle se força à sourire et chercha Adrien dans la nuit. Il devait avoir trouvé maintenant la lampe torche dans la cuisine et la clé de l'étable, tonnerre de Brest ! Cette clé, elle l'avait déplacée plusieurs fois dans la journée, pour l'accrocher finalement au trousseau, un trousseau de clé lourd comme celui d'un geôlier. Il avait dû la séparer des autres pour être plus à l'aise, mais que de temps pour la séparer ! Elle fut prise de frénésie à l'idée que le jeune homme puisse courir un quelconque danger. Elle s'habilla rapidement d'un jean et d'un pull, enfila des espadrilles et toutes lumières éteintes descendit l'escalier en trois bonds. Elle entendit, en passant devant la chambre de Mireille, la voix ensommeillée et inquiète de la petite fille qui demandait « Qui marche dans le noir ? »

– Ce n'est rien, c'est moi, je vais faire pipi, répondit-elle d'une voix enrouée et haletante. Sans même se demander d'où lui venait pareille justification. Elle possédait ses propres toilettes et jamais au grand jamais n'allait uriner dehors. Elle sourit devant sa dérisoire imagination et se détendit un peu.

Dans la cuisine elle s'empara de la seconde torche électrique et sortit par la porte qui donne sur le jardin. Une fois dehors la fraîcheur de la nuit la calma. Elle dirigea la lumière de sa lampe vers la haie de noisetiers par acquis de conscience. Un endroit idéal pour se cacher, avait prévenu Gilles. Malgré cela, elle avait refusé de les faire arracher et même de les faire élaguer, seulement tailler. Les noisettes étaient délicieuses et des dizaines d'oiseaux y trouvaient refuge. Elle balaya la haie lentement avec le faisceau de la torche et ne remarqua rien d'anormal. Ça ne fait rien, demain je ferai arracher cette haie par Fontanier, se promit-elle, tant pis pour les noisettes, le vent et les petits oiseaux. Elle contourna rapidement les bâtiments et retrouva Adrien qui n'en menait pas large caché dans un angle de mur, près du noyer.

– Alors ? Questionna-t-elle à voix basse.

– Je t'attendais pour ouvrir le portail de l'étable, il vaut mieux être deux. Je ne me sens pas vraiment rassuré.

– Tu crois peut-être que je le suis ? Bon, allons-y ! Tu ouvriras et j'éclairerai l'intérieur.

Malgré la ferme assurance qu'elle manifestait, elle sentait ses genoux trembler. Elle devina même ses jambes proches de s'affaïsser. Elle crut, comme dans un cauchemar, qu'elle ne parviendrait pas à s'arracher de l'endroit où elle se trouvait, pourtant, elle n'avait que quelques mètres à parcourir avant d'atteindre le portail de l'étable. Adrien l'ouvrit avec une telle violence que le vantail heurta le mur dans un fracas de coup de canon. Un hurlement effrayant lui répondit qui les figea de stupeur. Puis une voix aiguë se mit à se lamenter et à appeler au secours.

Elle éclaira du côté des cris. Bernard Fontanier gisait sur le râteau-faneur, le corps presque nu, traversé en plusieurs endroits par les pointes d'acier. Deux d'entre elles émergeaient de son buste et son cou, ses cuisses, ses mollets et même ses poignets étaient transpercés. Et, là où émergeaient les dangereuses aiguilles, le sang bouillonnait. Il se perdait ensuite dans les poils crépus, noirs et drus, qui le recouvraient comme une toison d'ours. Devant ce pelage épais et emmêlé comme une bourre, Alice crut qu'il s'agissait d'un animal inconnu et sauvage qui ressemblait à Bernard Fontanier et qui était venu inexplicablement s'empaler là. Elle porta ses mains à ses tempes et se mit à hurler. Puis au bout de quelques secondes, elle cessa de hurler et reconnut enfin son voisin et homme de peine. Elle en resta pétrifiée.

Elle se demanda alors, hébétée et sans pouvoir raisonner au-delà, ce qu'il faisait nu et empalé sur cette machine, et pourquoi il était si velu. Mireille et Frédéric, réveillés par les cris étaient accourus et regardaient eux aussi ce spectacle d'agonie sans comprendre. Adrien, en titubant, repoussa les enfants vers la maison avant de vomir. Alice se précipita vers le téléphone pour alerter la gendarmerie de Patay. Le permanent mit plusieurs secondes avant de comprendre ce qu'elle tentait de lui expliquer entre ses sanglots, ses hoquets qui la faisaient bégayer et ses vomissements. Au moment de reposer le téléphone sur son support un formidable bruit, un craquement puissant comme si un mur se fendait, se fit entendre près de la cheminée. Stupéfaite, elle vit le sol se soulever et une énorme flamme pointue et orangée jaillit en grondant jusqu'à lécher le plafond. Alice poussa un hurlement et se sauva dans la cour bousculant et tirant Adrien et les enfants qui s'apprêtaient à pénétrer dans la maison.

En une seconde celle-ci s'embrasa. Puis en quelques minutes le feu gagna les dépendances comme si plusieurs foyers avaient été allumés simultanément. Quand les gendarmes arrivèrent, suivis par l'ambulance et les pompiers, c'était trop tard la ferme et ses bâtiments disparaissaient sous les flammes. Abandonné dans cette fournaise, le vieux gars ne pouvait être que mort, d'autant plus seul à sa dernière heure qu'Adrien avait refermé le portail pour ne plus le voir et l'entendre. L'incendie dura toute la nuit et une partie du lendemain. Texier et sa femme vinrent chercher les enfants tandis qu'Alice et Adrien, prostrés, assis sur des chaises de jardin sous le noyer, ruminaient leur incompréhension. Comment avait-il pu entrer dans l'étable fermée à clé ? Pourquoi était-il nu ? Et pourquoi les flammes avaient-elles jaillies du sol comme une irruption volcanique ? C'était comme s'ils devaient se raconter un film en ayant vu seulement la fin.

Arrivé peu après l'ambulance et les gendarmes, le maire d'Epieds, avec mille circonlocutions précautionneuses, interrogea Alice et Adrien pour savoir ce qui s'était passé. De leur récit chaotique, il ne put qu'en déduire que Fontanier avait probablement mis le feu à la ferme de sa voisine et qu'après coup il avait eu un accident mortel dû à son imprudence. C'est en ces termes circonspects qu'il rendra compte au préfet d'Orléans dans la matinée. Quelques minutes plus tard, la mort de Bernard fut annoncée par les pompiers qui découvrirent le corps toujours cloué sur le râteau faneur. « Et rôti comme une merguez » glissa l'un d'eux à un gendarme. Pendant ce temps, éclairés par les flammes car le jour n'était pas encore levé, quelques habitants du hameau, consternés, s'étaient regroupés près du porche et discutaient à voix basse. Quelques femmes en pleurs et débordantes d'émotion, emboîtèrent le pas au maire pour aller reconforter madame Fontanier. Ils la trouvèrent effondrée sur une chaise devant sa table, toute gémissante de douleur. Bernard, geignait-elle n'était pas exempt de défauts certes, mais dans la maison, il était l'homme à tout faire, la force sur laquelle elle pouvait compter. Elle pleurait et se lamentait, affalée sur cette table devant laquelle Alice s'était si souvent assise en sa compagnie pour bavarder et boire un café.

– Mon pauvre gars, mon pauvre garçon ! Fallait que ça arrive un jour. Quand ils étaient là, il passait toutes ses nuits à galoper comme un fou dans ses souterrains, à gratter dans la gadoue, à renifler comme un chien derrière son cul. Il était comme détraqué... Tout ça c'est de sa faute à elle, à cette femme qu'est pire qu'une putain à ce qu'il disait.

Le maire, qui n'était pas particulièrement réputé pour sa finesse et son tact, rapporta cette conversation à Alice qui en fut indignée. Que Bernard soit entiché d'elle passe encore, ce n'était pas un péché bien qu'elle n'ait jamais fait quoique ce soit pour l'encourager, bien au contraire. Mais, ce n'étaient pas des façons d'accuser à tort ainsi les gens. Alice qui avait recouvré toute sa combativité, était maintenant sincèrement peinée et irritée par les réactions de madame Fontanier. Fort heureusement les gendarmes intervinrent et elle se calma.

– Il y a un accès vers les souterrains au fond de votre étable, lui déclara un brigadier. C'est par là qu'il se glissait chez vous. Je vais vous montrer.

Au fond de l'étable, les pompiers avaient dégagé un passage dans la cendre qui conduisait à un escalier étroit et raide, taillé dans la glaise d'abord et le tuffeau ensuite, lequel s'enfonçait profondément dans le sol. Le gendarme éclaira les parois immédiates du souterrain, en partie effondrées sous l'effet de la chaleur. Le passage était de la hauteur d'un homme mais si étroit que l'on pouvait se demander comment Bernard parvenait à s'y glisser.

– Fontanier fréquentait assidument ce souterrain. Les traces de pas sur son sol détrempé le prouvent, celui-là bien sûr et un tas d'autres. Un accès se trouve dans son poulailler, sous des fagots qu'il lui suffisait de déplacer. Sa mère était au courant mais quand elle tentait de le ramener à la raison, il la frappait. Elle pensait aussi que ça lui passerait avec le temps. En observant les multitudes d'empreintes de ses pieds nus, on peut penser qu'il habitait quasiment sous terre. Le souterrain qui avait sa préférence suit pratiquement toute la longueur de votre ferme, continua le gendarme. Avec l'un des pompiers nous l'avons exploré rapidement malgré qu'il y fasse encore très chaud et avant qu'il ne s'effondre sous le poids de l'eau des lances à incendie. Il nous a fallu déblayer un tas de gravats sous votre cheminée, à l'endroit d'où est parti l'essentiel de l'incendie. Le souterrain passe à gauche de votre cave puis sous la grange et votre séjour, au ras de la cheminée, puis sous les chambres du rez-de-chaussée pour aboutir dans l'étable. À l'aplomb de la cheminée, on pouvait entendre et comprendre une conversation dans votre séjour, même tenue à voix basse. Mais je ne pense pas que l'on pouvait voir quoi que ce soit.

– À quoi cela pouvait-il lui servir d'entendre, ou même de voir ? bégaya Adrien qui se souvenait pertinemment de tout ce qui s'était passé près de la cheminée.

– C'est grâce à ce « poste d'observation », qu'au temps des bandits de grands chemins, les gens qui se cachaient dans les souterrains, savaient s'ils étaient encore dans la maison et ce qu'ils y faisaient, intervint le maire. En explorant le souterrain les gendarmes ont découvert une grande pièce circulaire, à mi-chemin entre les deux maisons, celle de sa mère et la vôtre, qui sert de carrefour à plusieurs autres galeries, lesquelles mènent on ne sait où. Dans les gouffres ? chez d'autres particuliers qu'il espionnait, probablement. Nous éclaircirons cela plus tard. C'est dans cette pièce qu'il se déshabillait et lançait ses imprécations et ses cris.

– Se déshabiller, mais pourquoi faire ? demanda quelqu'un.

– Pour mieux se faufiler dans les galeries étroites et souvent pleines d'eau, le brigadier avait repris la parole. Et aussi pour creuser plus à son aise, à la recherche de son fichu trésor, d'après ce que nous a dit sa mère. On n'en sait pas plus pour le moment. Il venait régulièrement, et à la nuit tombée naturellement, dans votre étable pour vous observer. Il utilisait les échelles en bois, qui n'étaient pas là par hasard, afin de regarder à l'intérieur de votre chambre. Il vous épiait sous des angles différents, si je puis dire.

Alice, qui allait de surprise en surprise rougit en pensant, en un éclair, à ce que le vieux gars avait pu voir et entendre dans le souterrain et du haut de ses perchoirs. Un jeune gendarme fit une démonstration avec ce qui restait du mur et une échelle métallique prêtée par Texier. À une certaine hauteur de l'échelle, il montra une pierre qui n'était pas scellée. Derrière cette pierre était encastré un tube de fer qui permettait, à travers le mur et par une fissure du plâtre de voir et d'entendre ce qui se passait dans la chambre.

- Il possédait plusieurs points d'observation, six ou sept au moins. Comme les pierres pouvaient aisément se repérer car elles finissaient par être nettes et blanches à force d'être manipulées, il les frottait régulièrement avec de la cendre de bois.

Adrien se souvint d'avoir trouvé, et balayé, quantité de cendre au pied du mur, lors de la mise en place du râteau-faneur. Il n'avait pas cherché à en savoir l'origine, l'étable étant un dépotoir notable.

– Lorsque, quelqu'un bouchait une fente dans la chambre avec une aquarelle ou toute autre décoration, continua le gendarme, sans se démonter il installait un tube un peu plus loin. Il avait tout son temps pour peaufiner son observatoire lorsque vous étiez à Paris. Il s'était fabriqué une clé de la maison, rien de plus facile avec ces serrures anciennes, pour s'assurer par l'intérieur que ses dispositifs étaient invisibles.

Alice eut un sursaut de dégoût en pensant que ce cinglé avait pu également fouiller partout, dans ses vêtements et sous-vêtements notamment. Il aurait pu entrer chez eux n'importe quand, pendant leur sommeil par exemple, pour faire un coup tordu. Elle devinait ce à quoi il s'occupait tout en la regardant s'ébattre avec l'un ou l'autre de ses amants. Les vociférations et les gémissements qu'il poussait ensuite étaient ceux d'un être privé de plaisir et d'amour. Ce qui explique aussi qu'il se soit mis à boire. Il était amoureux d'elle « ce pauvre fou » lui avait dit sa mère.

– Le soir de son crime il avait bu beaucoup, encore plus que d'habitude, reprit le brigadier, nous savons cela par sa mère qui comptait les bouteilles vides. Le fracas du portail l'a surpris pendant qu'il descendait de son échelle dans le noir, maladroitement et en tâtonnant. Il a alors perdu l'équilibre. Pas de chance, il était grimpé sur la plus haute échelle et la plus branlante. Et juste au-dessus du râteau-faneur.

– Et l'incendie ? demanda Adrien.

Pour être à l'ombre et loin des braises, ils s'étaient tous installés dans la cour sous la canisse, autour de la table qui n'avait pas souffert de l'incendie. Bien que les gendarmes aient refoulé les plus hardis, les habitants des environs se relayaient dans la cour, près du porche. On entendait les voitures s'arrêter et les portières claquer, parfois quelqu'un prenait une photo. Seul Texier avait été admis près d'Alice. Il avait même apporté de quoi boire et manger. En ce début de matinée, il faisait un soleil éclatant et chaud. Des décombres s'élevaient des flammèches et de quelques morceaux de poutres rougeoyantes montaient de minces colonnes de fumée. Deux pompiers étaient restés, par précaution, alors que leurs collègues avaient regagné leur caserne.

- Nous y arrivons, dit le brigadier. Bernard avait installé de longue date des brûlots sous votre maison à des endroits précis. Il n'était peut-être pas bon à grand choses, mais ses brûlots avaient été placés avec la science d'un maître artificier. Il lui suffisait au moment opportun de casser les parois du souterrain en deux coups de barre à mine pour que le feu, et la fumée, s'engouffrent chez vous et vous asphyxient. Attaqués par le feu de plusieurs côtés à la fois, et pendant votre sommeil, vous n'aviez, les uns et les autres, aucune possibilité d'en réchapper. Il a décidé de passer à l'acte hier au soir, tout en vous observant une dernière fois. Peut-être voulait-il vous voir mourir dans les flammes, comme Jeanne d'Arc ? Peut-être voulait-il mourir avec vous ? Si vous n'aviez pas entendu la pierre tomber vous ne seriez

plus de ce monde, madame, vous et vos enfants. Un détail nous fait penser qu'il voulait mourir avec vous : il savait les portes de l'étable fermées à clé de l'extérieur et il savait aussi que le feu dans le souterrain ne lui permettrait pas de l'emprunter pour se sauver.

– Mais pourquoi a-t-il allumé ses brûlots hier et pas un autre soir ? demanda Alice.

– On ne saura jamais clairement pourquoi. Le brigadier se racla la gorge. Peut-être se doutait-il que vous alliez découvrir dans peu de temps l'entrée du souterrain et surprendre ses manigances. Peut-être voulait-il en vous tuant, puis en se suicidant par le feu, détruire la source de ses tourments ? Peut-être voulait-il vous punir de n'être pas comme les autres femmes, du moins comme celles que son imagination fabriquait... En interrogeant sa mère on a bien compris qu'il était devenu au fil des mois de plus en plus épris de vous. Et dans une forme d'amour qui lui était très personnelle. Il était amoureux à un point que l'on a peine à imaginer d'ailleurs. Il était aussi jaloux de vos amis et même de vos enfants. Un homme comme lui, il le savait, n'avait aucune chance de vous plaire. Vous le lui aviez certainement fait comprendre. Vous ou l'un de vos proches.

Alice eut un geste évasif et Adrien regarda le sol d'un air gêné.

– C'est une curieuse façon d'aimer les gens que de les faire rôtir, commenta le plus sérieusement du monde le jeune gendarme. Ce n'est pas pour vous contrarier chef, mais il me semble qu'il possédait aussi les clés de l'étable. Près du corps il y avait un trousseau...

– Ce sont celles des portes d'entrée de la maison d'habitation et celles des chambres, grogna Adrien après avoir observé le trousseau. Puis tourné vers Alice. Il y a aussi celle de ton armoire et celle de ta commode que tu as cherchées pendant longtemps... Il n'avait pas besoin de celle de l'étable puisqu'il passait par les souterrains. De toute manière, le portail de l'étable, et celui donnant sur le jardin, composés de deux vantaux pouvaient facilement s'ouvrir de l'intérieur. Lorsqu'ils n'étaient pas cadénassés.

– En fait, et bien que je ne sois pas spécialiste, je pense qu'il perdait également et progressivement la raison, soupira le maire qui suivait l'entretien. Ses crises de fureur, sa violence envers sa mère... Votre venue madame n'a fait que précipiter les crises.

– Vous avez raison monsieur le maire de penser qu'il perdait la raison, compléta le brigadier. Quelqu'un m'a assuré l'avoir reconnu cet hiver qui courait tout nu dans les champs à minuit passé, et plusieurs nuits de suite,

par un froid à péter les pierres. Je pense que l'on va en apprendre de belles sur ce fada ! Un petit détail cependant m'interpelle. Ses cris, ses hurlements, tout le monde les entendait dans le hameau, même faiblement, quelqu'un aurait pu donner l'alerte, nous avertir. Sa mère aurait pu le faire.

– Bien sûr, bien sûr, répondit le maire mais les gens d'ici, des vieux en majorité, n'aiment guère la maréchaussée. Et puis ça ne les regardait pas, ce n'était pas leurs ognons. Qui en dehors de ce fou connaissait les souterrains et leurs accès ? Et, d'un autre côté, je ne suis pas certain que l'on entendait ses glapissements. Il était assez malin pour faire ça discrètement, si l'on peut dire.

OceanofPDF.com

Choquée comme un soldat à l'issue d'une bataille, dans les premiers jours qui suivirent le drame, Alice s'enferma dans le silence pour ruminer tout son saoul. C'était comme un film qui tournait en boucle dans sa tête et qui non seulement l'empêchait de s'endormir mais la réveillait au milieu de la nuit avec toujours ces mêmes images de Fontanier agonisant, d'incendie, de gens qui allaient et venaient à leur guise dans sa cour. Elle savait aussi qu'Adrien souffrait comme elle, même s'il n'en parlait pas. À ceux qui, à Paris, l'interrogeaient afin de tenter de comprendre par quels enchaînements on en était arrivé là, amis, collègues, elle refusait obstinément d'en invoquer les tenants et les aboutissants. Pour elle ce drame n'avait aucun sens, sauf peut-être pour les gens de Villemars. N'étant pas croyante, un châtiment décidé par un Dieu juge et bourreau, n'était pas plus logique et mérité qu'un tremblement de terre à l'autre bout du monde. Et pourquoi s'en prendre aux enfants ?

Elle était d'autant plus choquée en pensant que Mireille et Frédéric avaient vu le pauvre vieux gars se vider de son sang, crevé comme une baudruche par les aiguilles d'acier. Elle se répétait aussi que les enfants seraient morts carbonisés tous les deux si ses propres hurlements de panique ne les avaient pas réveillés et attirés dehors. Cela la terrorisait. Penser qu'ils avaient échappé à une mort horrible grâce à ce mince détail !... Elle voulait de toutes ses forces qu'ils oublient ce cauchemar et tout ce qui pouvait le leur rappeler, raison de plus pour ne pas l'évoquer. Elle se disait aussi que la vieille ferme, en ne lui livrant pas tous ses secrets, l'avait trahie. Aujourd'hui encore elle lui en voulait. Même si, à l'époque, avec ses restes charbonneux et ses murs ruinés elle lui faisait pitié à en pleurer.

Devinant la détresse d'Alice, Adrien dans les jours qui suivirent fit montre d'un caractère étonnamment solide et ferme. Afin de la ménager

autant que cela lui était possible, c'est lui qui traita le plus souvent avec les gendarmes, le maire et les assurances. Il avait enfoui la tragédie au plus profond de sa mémoire en se donnant une excellente raison pour le faire. Car, disait-il, ce n'était ni Alice, ni lui, ni leurs amis qui étaient allés chercher Bernard Fontanier pour le faire grimper aux échelles. Il avait aussi, affirmait-il, des choses plus urgentes à régler qu'à s'apitoyer sur cet idiot. En cela, pensa Alice qui l'écoutait débattre au téléphone, il tenait bien de son père ; mais elle était toute prête à l'excuser. Ils ne purent pourtant pas, dans les deux ou trois jours qui suivirent, le temps pour les gendarmes de boucler l'enquête, empêcher les journalistes de filmer « La Ferme sanglante », comme ils la nommaient, de prendre des photos et de circuler partout le magnétophone et la caméra à la main. Ils interrogeaient les gens du village qui avaient peu de choses à dire si ce n'est que « tout ça c'était bien triste ». Par contre Mireille et Frédéric se montraient intarissables au point qu'il fallut bientôt les consigner dans leur chambre chez Texier, dès qu'apparaissait une auto inconnue. Au bout de quatre jours Alice, Adrien et les enfants regagnèrent Paris.

L'affaire était maintenant dans les mains de la justice et suivait son cours. Dominique depuis Orléans téléphonait tous les jours à son amie pour papoter et lui changer les idées. Léo, devinant qu'elle avait besoin de repos l'avait mise d'office en congés pour deux semaines. Il passait la voir régulièrement et l'encourageait à oublier. Adrien s'enfermait dans les révisions car le bac était imminent et Gilles, isolé au bout du monde ne savait rien. Alice se refusait à lui écrire, n'ayant pas le courage et la force de lui raconter cette pitoyable histoire. Elle s'y résolut pourtant un soir, pressée par Dominique et Léo qui étaient venus la voir. C'est ensemble, après un repas dans un restaurant choisi par Léo, qu'ils rédigèrent la lettre. Elle s'en trouva soulagée et comme délivrée.

Elle hésitait cependant à revenir à Villemars. Elle aurait pourtant aimé rechercher quelques souvenirs et faire un tri dans le tas d'objets que les pompiers avaient mis de côté dans la remise qui n'avait pas trop souffert de l'incendie. Elle savait le râteau-faneur toujours là, au pied des murs noircis de l'étable, recouvert par les cendres et la pierraille certes mais tapi dans la pénombre comme une tarentule. Elle ne pouvait oublier les appels à l'aide de Fontanier. Mais qu'auraient-ils pu faire pour le sauver ? C'était une question à laquelle elle ne savait que répondre. Quand Texier au téléphone lui proposa d'enlever le râteau-faneur, elle eut une crise de nerf. Ce dernier

jugea alors plus prudent d'agir seul et embarqua la ferraille sans la prévenir. Enfin, lorsque Frédéric déclara vouloir explorer les souterrains à son tour pour chercher le trésor des Romains, elle ne recula plus. Avec l'accord d'Adrien, elle se décida à vendre promptement ce qui restait de sa ferme. Ils ne pouvaient pas non plus prendre une chambre au Relais de Saint Jacques chaque fin de semaine et confier indéfiniment Mireille et Frédéric à la famille d'André Texier en attendant la reconstruction. Elle savait aussi qu'elle n'aurait jamais le courage de revenir dans l'immédiat, même si toutes les traces de la tragédie étaient effacées. Le plus simple était de vendre.

Durant le peu de temps qu'elle était restée à Villemars dans les jours qui avaient suivi la mort de Fontanier elle s'était rendu compte que les habitants du hameau l'ignoraient ostensiblement et que certains même lui tournaient le dos quand elle s'approchait. Ce qui n'avait guère de conséquence sauf à l'humilier. Elle était devenue « celle qui a le mauvais œil », celle qui avait tué Bernard. Accablée, Dominique fit son possible pour vendre au mieux. Elle n'eut pas à chercher longtemps, il se trouva presque tout de suite des clients alléchés par le drame, la télé et les journaux ayant fait la meilleure des publicités. Des Parisiens de la banlieue sud achetèrent donc ce qui restait des murs pour un bon prix tout en sachant que les assurances étaient déterminées à reconstruire la ferme et ses dépendances. Alice signa la vente quinze jours après le retour de Gilles.

Vint l'instant où il leur fallut quitter Villemars, définitivement. Elle rangea sa voiture près du petit calvaire, dans ce carrefour où elle s'était arrêtée l'été précédent pour chercher son chemin. Elle jeta un bref coup d'œil à la grille, cette grille démesurée et tarabiscotée que personne n'avait réparée et qui était restée appuyée contre l'un des piliers. « C'était pour que l'on entre ici sans façons », disait-elle, quand quelqu'un s'en étonnait. Son regard se tourna vers les champs. Les blés étaient hauts, drus et roux, bons à moissonner. Ils coulaient sous le vent d'ouest vers Chartres et Paris, comme un large fleuve. Elle pensa au Mississipi, à l'Amazone, à la Loire, à « ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire » ... Puis, elle monta dans sa Ford pour pleurer à son aise.

Gilles, près de Dominique qui se mouchait frénétiquement, regarda la voiture partir, raide et les bras ballants comme au garde-à-vous. Il ne cessait de se demander, depuis l'instant où il avait lu la lettre d'Alice, comment il

se faisait qu'il n'avait pas compris et deviné les agissements de Fontanier. Lui présent, il aurait empêché cette tragédie ; il aurait découvert le souterrain en nettoyant l'étable puisque c'était prévu qu'il le fasse. Il l'aurait muré et aurait cassé la gueule au gros Bernard si nécessaire. Pour la première fois, il pensa qu'il faisait un boulot d'esclave et qu'il ferait bien d'en changer. Il envia les paysans autour de lui qui vaquaient en ce moment à leurs occupations immuables et routinières. Il envia leur tranquillité d'esprit, si assurés qu'ils étaient de la légitimité de leurs actes, de leur bon droit en toutes circonstances. Il y avait tellement de temps que c'était ainsi. Il se souvint qu'Alice avait aimé ces gens, si fortement enracinés, qui étreignaient de leurs bras cette plaine immense qui sentait fort sous le vent, comme un pelage de bête. Pour elle qui voulait tant être des leurs, et en souvenir de ce qu'ils avaient vécu, Gilles se jura de venir le plus souvent possible à Villemars. Pour lui donner des nouvelles de la ferme et des blés.

– Tu as remarqué comme il était velu, on aurait dit un gorille, souffla Frédéric, un jour qu'ils étaient seuls, Adrien et lui.

– Comme le dieu Pan, murmura son aîné. À moins que ce ne soit comme Priape... Mais le grand Pan ne peut mourir !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Rien, rien, encore une légende. Tu es trop petit pour comprendre.

...Et Mireille dut admettre à regret que les lutins et les trolls ne pouvaient exister puisque ce n'étaient pas eux qui criaient sous la terre, la nuit.

Alice quitta son lit et se dirigea vers la salle de bain pour boire un verre d'eau. Brusquement elle se souvint d'une histoire que lui avait contée Maria, un jour lointain où elle était allée la voir comme ça lui arrivait de temps en temps. Maria, dans le cours de la conversation, et comme si cela allait de soi, lui avait clairement fait comprendre que tous ces paysans autour d'elle étaient restés foncièrement des sauvages. Cela tenait à cette plaine vide où les rencontres sont rares, au vent terrible et aux animaux, loups, sangliers, chevreuils et cerfs qui la parcouraient librement. Elle l'avait faite asseoir, puis en soignant ses effets, elle lui avait conté ce drame qui avait secoué et ému la population du hameau. « Il y a longtemps, bien avant la guerre de 14, les gens de Villemars et des alentours découvrirent un matin d'hivers une brebis égorgée près d'un bosquet, vers Nids où l'égorgeur l'avait trainée. Sans être courant, cela arrivait quelque fois. On accusait les loups qui remontaient de la forêt d'Orléans ou de la forêt de

Marchenoir et on oubliait. Mais le prédateur, le loup supposé, égorga plus de dix brebis et agneaux en une semaine. Durant l'hiver les moutons étaient sortis de bonne heure et étaient rentrés à la nuit tombante. Si le temps le permettait on les laissait dehors jusqu'au lendemain et même les jours suivants. Devant l'hécatombe, les paysans les rentrèrent promptement dans leur étable et ne les sortirent plus.

Un matin, ce fut un des nombreux gamins du village que l'on trouva égorgé, et, comme les moutons en partie dévoré. L'affaire dépassait les méfaits d'un simple prédateur et l'on fit appel aux gendarmes. On connaissait par ouï dire la chronique de la bête du Gévaudan au siècle passé et tous, de Villemars jusqu'à Saint Péavy et Gidy se mirent à trembler. Mais un chasseur en étonna plus d'un en affirmant que, selon les traces, notre égorgeur était un chien. Un chien de grande taille, certes mais un chien quand même. On surnomma l'animal « Le chien de sang » et on organisa une battue qui ne donna rien. Un autre gamin, un garçon fut attaqué qui ne dut son salut qu'à la solidité de ses sabots et à la vitesse de ses jambes. Il confirma qu'il s'agissait bien d'un chien, un chien noir et feu, lourd et trapu de quatre-vingt-dix centimètres au garrot, au moins. Les gendarmes en conclurent qu'il s'agissait d'un chien de la race nouvelle des « Bergers de Beauce », ou Beaucerons. Encore appelés Bas-rouges. Des chiens prévus pour la garde des troupeaux d'ordinaire et qui dans le cas du prédateur avait tourné sauvage. L'enfant dans sa bagarre avec le « chien de sang » avait reçu une vilaine morsure au bras qui s'infesta et il mourut moins d'un mois après sa rencontre avec le fauve ; ou démon. On mit les gosses à l'abri et on organisa une seconde battue avec des chasseurs venus de tout le pays, de Patay, de Charsonville, de Coulmiers et même de plus loin d'Ormes et d'Orléans. Avant que le jour ne se lève on mena grand bruit dans les alentours avec l'intention de débusquer la bête.

En ce temps-là, la maison juste après celle des Fontanier était habitée par un ancien soldat que l'on surnommait « patte folle ». Il disait qu'il ne savait jamais de quel côté allait partir sa jambe quand il marchait. Il devait avoir dans les cinquante ans, et était veuf. Certains disaient que sa femme s'était sauvée avec un colporteur mais pour les autres, et en particulier pour ceux de Villemars, il était veuf avec quatre enfants dont l'aîné n'avait pas douze ans. Il s'était battu contre les Prussiens dans les faubourgs d'Orléans en soixante-dix et n'avait peur de rien et encore moins d'un chien. Cependant à cause de son infirmité il ne put participer à la chasse. Il avait quand même

armé un vieux mousqueton de cavalerie pris à l'un des Hulans de Von Bock dans l'espoir qu'une place se libèrerait dans la battue et que, en dépit de sa patte folle, le maire ferait appel à ses services.

Le soir tomba et la battue qui n'avait rien trouvé dans les champs, pas même un chat sauvage, rentra bredouille, une fois de plus. Et personne n'avait fait appel à lui. Notre soldat, Eugène Sapin, c'était son nom, coucha ses enfants après un repas sommaire de soupe et de bouillie et s'apprêta à aller au lit à son tour. Il allait fermer les volets de sa chambre quand une ombre énorme venue du dehors sauta par-dessus sa tête et fila dans un coin. Le mousqueton n'était pas loin et d'un mouvement si rapide que la flamme de son quinquet faillit s'éteindre il s'en saisit et fit feu au jugé. Il vit à travers la fumée un grand chien tapi dans un angle de sa chambre, entre son lit et son armoire, qui l'observait en grondant, babines retroussées sur des crocs énormes. L'animal blessé avait de la peine à se redresser et à se mettre sur ses pattes. Eugène « patte folle » rechargea son mousqueton comme on lui avait appris dans le régiment de marche Loire, c'est-à-dire le plus rapidement possible et en gardant son sang-froid. Ses enfants muets de terreur s'étaient groupés près de la porte. Eugène visa la tête et fit feu. Le chien de sang s'effondra, tué net.

Il rechargea son arme, un automatisme de soldat, puis il sortit dans sa cour pour appeler le maire et les chasseurs. Au fond de cette cour, à une douzaine de pas et près des séchoirs à maïs, deux yeux rouges le fixaient et un grondement s'échappa d'une gueule énorme, et un poil dru et brun rouge se hérissa sur un corps plus grand et plus trapu que celui qu'il venait d'abattre. Le chien s'élança vers lui. Eugène sans faiblir, comme avec les Prussiens, le coucha en joue et l'abattit. Enfin les habitants de Villemars et quelques chasseurs restés sur place, intrigués par les coups de feu, accoururent aux nouvelles. C'était bien le « chien de sang » et sa chienne, celle-ci était pleine et la portée aurait dû naître dans quinze jours affirma l'un des chasseurs. Les gendarmes cherchèrent le responsable de ces bêtes en vain. On supposa qu'à courir sans maître dans la plaine, à chercher leur nourriture seuls, ils étaient redevenus sauvages, c'est tout ce que l'on peut dire. Le chien beauceron acquis de ce jour une réputation imméritée de férocité. Et Eugène se vit gratifier d'une prime de vingt louis par le préfet. Une somme considérable qui le sortit de la misère et lui permit d'acheter un peu de terre, un cheval et deux vaches. Alors que le danger avait été écarté pour les enfants et pour les moutons, il se trouva des gens, surtout dans la

grande ville, pour regretter la mort des chiens. » Voilà toute l'histoire du « chien de sang » avait conclue Maria.

Comment avait-elle pu oublier ce récit. Une histoire, bien qu'il ne s'agisse que de chiens, qui en résume tant d'autres. Elle prouve à l'évidence qu'il peut se passer des choses peu ordinaires dans cette plaine. Debout, devant la fenêtre ouverte de sa chambre du Relais de Saint Jacques, Alice regarda les étoiles qui scintillaient par million, « grosses comme des ampoules électriques » avait dit un jour Dominique. Quelques lucioles rouges déconcertantes, vers Villemars, la signalisation nocturne des éoliennes, se mêlaient à leur concert brillant et glacé. Un chien hurla dans la nuit et un grincement aigre lui répondit, une grille que l'on ouvrait quelque part dans Tournoisis, ce qui la fit sourire. Sur l'horizon, vers Châteaudun, une barre blanchâtre annonçait l'aube. Que l'on me donne une seule bonne raison, se dit-elle en retenant ses larmes, le retour d'Adrien par exemple, et je rachète la ferme de Villemars, là, tout de suite.

Fin